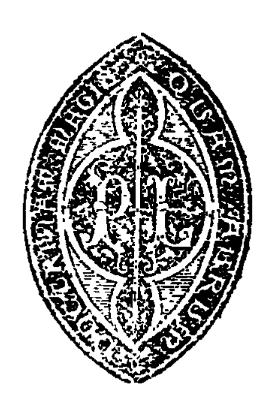
L'ABBÉ EMMANUEL BARBIER

VIE POPULAIRE
DE
NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME I



PARIS
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10



VIE POPULAIRE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME I

DU MÊME AUTEUR :

Cours populaire de Catéchisme

3 volumes in-12 .... 12 »

Cours populaire d'histoire sainte

Fort volume in-12............................... 8 »

Histoire populaire de l'Eglise

3 volumes in-12........................ *(en préparation)*

Nihil obstat :

A. TRICOT
Censor delegatus.

Pictavii, die 20 Junii 1920

Imprimatur :

F. ANDRAULT
Vic. gén.

Pictavii, die 25 Junii 1920.

AVANT-PROPOS

On sent la plume trembler entre ses doigts, et le cœur est saisi d'un effroi religieux en présence d'un sujet aussi sublime et sacré que la vie du Fils de Dieu sur la terre. Mais le courage est soutenu par la confiance en sa grâce, et excité par un vif désir de faire connaître, aimer davantage le tout aimable Sauveur des hommes.

Une vie *populaire* de Notre Seigneur Jésus-Christ serait sans doute celle où les moins instruits ne rencontreraient rien qui ne leur soit accessible. Elle aurait pour conditions premières la simplicité du style, la clarté de l'exposition et l'enchaînement naturel des faits. Elle se présenterait sans aucun appareil de science critique et de notes érudites, mais, en écartant cet appareil, elle saurait néanmoins s'assimiler ce que les

travaux de cette sorte ont de profitable pour les profanes. On se dispenserait même d'indiquer, à chaque citation du texte sacré, le nom de l'évangéliste, le chapitre et les versets cités ; l'assurance que toute citation placée entre guillemets est authentique suffirait au lecteur.

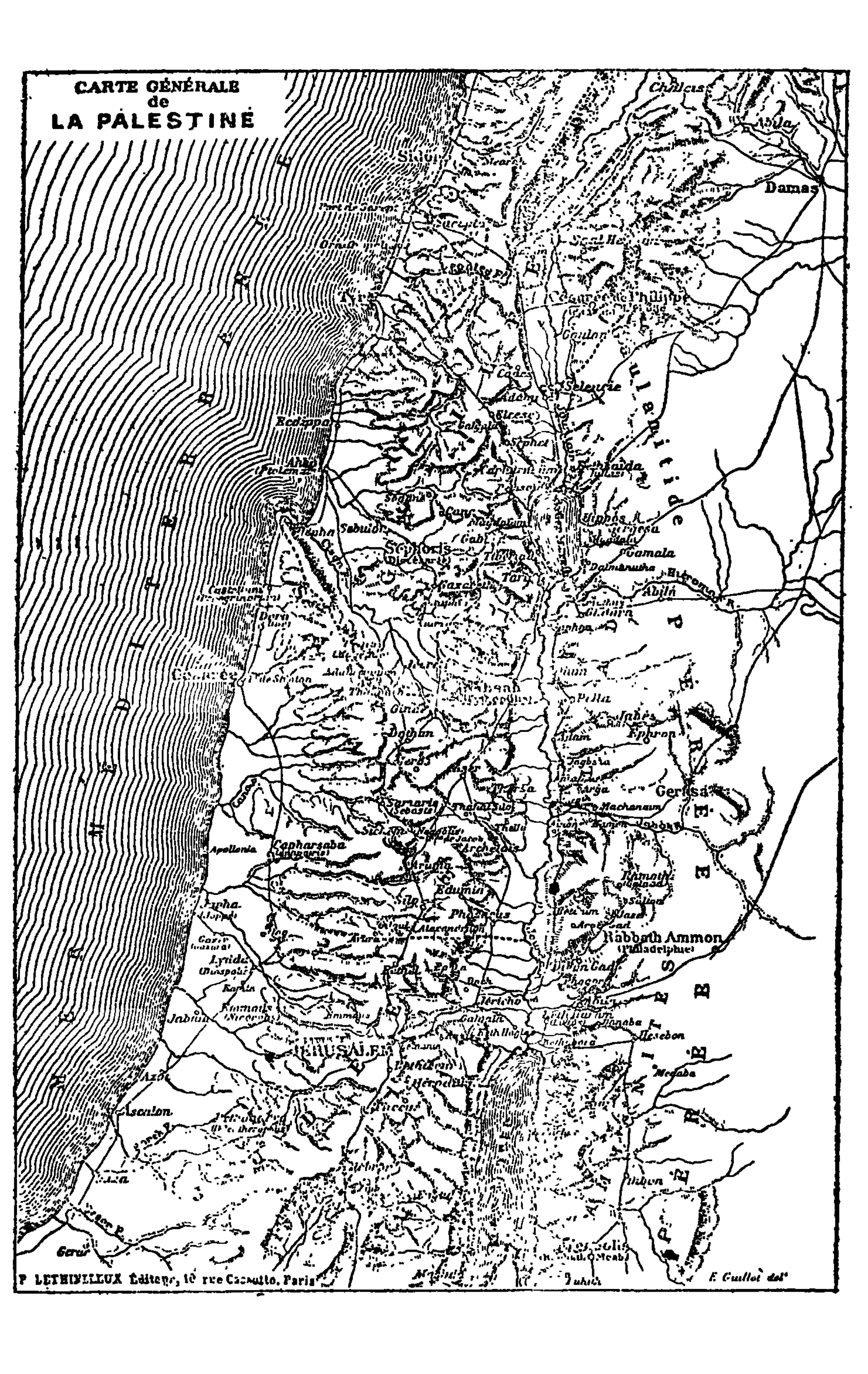
Affranchie de ces soins, tout en s'attachant scrupuleusement à la vérité historique, une Vie populaire du Sauveur devrait s'appliquer aussi à dégager le sens des faits et des enseignements évangéliques, toujours très profond, souvent complexe, et elle viserait à mettre toute âme à même d'en pénétrer quelque chose et de le goûter. Ils sont l'écorce gonflée d'un suc divin ; une simple narration ne l'en tirerait pas. Il s'agirait seulement d'unir le commentaire au récit dans une proportion assez juste pour que celui-ci n'en soit pas embarrassé et conserve son mouvement.

Telle est la tâche que s'est proposée, non sans crainte d'y mal réussir, l'auteur du *Cours populaire de catéchisme* et du *Cours populaire d'histoire sainte*.

Les quatre Evangiles constituent tout le fond de son travail, et les écrits des Saints Pères sont

la première source où il a puisé ses explications. En dehors de là, les ouvrages dont il s'est principalement aidé sont :

BACUEZ ET VIGOUROUX. — *Manuel biblique, t. III.*
DEHAUT. — *L'Evangile expliqué, défendu, médité.*
FILLION. — *La Sainte Bible commentée, t. VII.*
FOUARD. — *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.*
LESÈTRE. — *Notre Seigneur Jésus-Christ dans son saint Evangile.*
DE LIGNY. — *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.*
MESCHLER. — *Méditations sur l'Evangile.*


CARTE GÉNÉRALE
de
LA PALESTINE
Chalcis
Abila
Damas
Sidon
Césarée de Philippe
Gaulon
Cadès
Séleucie
Ecdippa
Akka
(Ptolemaïs)
Bethsaïda
Hippos
Gamala
Sepphoris
Magdalum
Dora
Césarée
Pella
Dothan
Ephron
Gerasa
Machanaim
Samarie
(Sebaste)
Apollonia
Capharsaba
Edumia
Rabbath Ammon
(Philadelphie)
Lydda
Jéricho
Jabnia
Ascalon
Hesebon
Medaba
Gerar
P. LETHIELLEUX Éditeur, 10 rue Cassette, Paris
E. Guillot del^t

VIE POPULAIRE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE ET LA VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Le Verbe a été fait chair.

Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme ; la nature divine et la nature humaine coexistent, sans confusion, avec leurs propriétés distinctes dans l'unité de sa personne.

Comme homme il a commencé d'exister, ainsi que tous les hommes. Sa nature humaine est une nature créée, comme celle de tout homme, et ses perfections comme homme sont finies, c'est-à-dire limitées, ainsi que celles de toute nature créée, quoique les siennes surpassent prodigieusement celles de toute créature, même celles de la Très Sainte Vierge. Elles sont appropriées à l'union de la nature humaine avec la nature divine en sa

personne, et à la mission de racheter le monde que cette personne divine devait remplir dans sa nature humaine. Comme Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ est le Verbe du Père, la seconde personne de la Sainte Trinité. Le mot Verbe signifie parole, et tout d'abord pensée, car la parole sensible n'est que l'expression de la pensée intérieure; elle est le verbe extérieur qui n'existe pas sans l'autre. Tout être intelligent produit un verbe intérieur, qui est la connaissance, la raison, la sagesse, en un mot, l'intelligence de cet être, en exercice. Son verbe n'est pas d'une autre substance que lui, de même que la complaisance que l'être intelligent prend dans son verbe, dans sa pensée, n'est pas d'une autre substance que lui-même. Dieu a donc son Verbe, et son Verbe n'est pas différent de Lui.

Le mystère de la Sainte Trinité consiste en ce que le Verbe divin est une personne distincte de celle qui le produit, et en ce que la complaisance, l'amour réciproque du Père pour son Verbe, dans lequel il contemple sa pensée, et du Verbe pour la Personne du Père qui le produit, est aussi une personne distincte, le Saint-Esprit, amour consubstantiel du Père et du Fils dont il procède. Ce grand mystère échappe complètement à la raison humaine, mais le chrétien le croit et l'adore humblement, sur la parole certaine et infaillible de Dieu qui nous l'a révélé comme le fondement de la foi et du salut.

Or, cet homme que nous appelons Notre Sei-

gneur Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, il est le Verbe de Dieu incarné. C'est l'union de la nature divine avec la nature humaine en sa personne, et la splendeur de sa divinité voilée sous cette forme humaine, que l'apôtre saint Jean enseigne dans les premiers versets de son Évangile. Avant qu'aucune créature ait commencé d'exister, le Verbe était déjà ; il était avant tout commencement ; il est éternel, il est Dieu, il en a les perfections infinies. « Le Verbe était au commencement, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » De toute éternité il était dans le sein du Père, avant que sa pensée fût produite, on pourrait dire, proférée, au dehors par la création et par l'incarnation : « Il était au commencement en Dieu, toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui », car c'est par son intelligence, sa pensée que Dieu produit toute chose. Tel est le Verbe qui a pris la forme humaine ; et l'évangéliste, afin d'exprimer avec plus de force le prodigieux abaissement auquel il s'est ainsi réduit pour notre salut, désigne notre nature mortelle par sa partie la plus méprisable : « Et le Verbe a été fait chair. »

L'annonce du Précurseur.

Les temps étaient accomplis. Après de longs siècles d'attente, le Messie promis allait paraître. En ce temps-là, Hérode, Iduméen de naissance, tyran cruel, régnait en Judée par la faveur des Romains. Les derniers rois Asmonéens issus des

Machabées s'étaient vu arracher la couronne, et le sceptre était sorti de la maison de Juda; c'était l'époque marquée par la prophétie de Jacob mourant, où le Désiré des nations devait enfin venir.

S'il avait dû se manifester au monde avec un éclat en rapport avec sa majesté, il n'aurait pas été besoin de lui préparer les voies; les Juifs surtout, qui vivaient dans cette attente et chez qui il devait naître, l'auraient vite acclamé. Mais il descendait du ciel pour s'anéantir dans une vie obscure, pauvre et humiliée. Saurait-on le reconnaître? d'autant que son peuple lui-même, aigri, dégénéré, égaré par les sectes formées dans son sein, fermait les yeux sur ce que les prophètes avaient prédit de ses souffrances, et ne voulaient entrevoir qu'un Messie restaurateur de sa puissance et environné d'une gloire terrestre. Il ne fallait donc pas que le Fils de Dieu parût à l'improviste, mais qu'un héraut digne de foi le précédât, l'annonçât, le désignât.

« Il y eut, dit saint Jean au même endroit que tout à l'heure, un homme envoyé par Dieu, qui se nommait Jean. Il vint... pour rendre témoignage à la lumière... Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était pour lui rendre témoignage... » C'était saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Christ. Les circonstances miraculeuses de sa naissance forment le premier lien entre lui et le Sauveur auquel il devait ouvrir la voie.

Son père se nommait Zacharie et sa mère, Elisabeth. « C'étaient deux personnes justes devant Dieu, qui marchaient dans la voie de tous les commandements et de toutes les lois du Seigneur,

sans qu'on pût rien leur reprocher. » Ils étaient déjà âgés, et n'avaient pas d'enfants. Zacharie était prêtre ou sacrificateur de la race d'Aaron et de la classe d'Abia. David avait partagé tout l'ordre sacerdotal par familles ou classes distinguées par les noms de ceux qui en furent d'abord les chefs. Elles servaient tour à tour dans le temple, et l'on tirait au sort les diverses fonctions auxquelles les prêtres devaient être appliqués. C'était d'immoler les victimes, d'offrir l'encens, d'entretenir les lampes, de renouveler les pains de proposition, etc...

Or, un jour vint où Zacharie se trouva désigné pour offrir l'encens sur l'autel des parfums. Cet autel était placé dans la partie du temple appelée le Saint, en avant du Saint des Saints, dont elle était séparée par un grand voile ; et un autre voile, derrière le Saint, cachait la vue du prêtre au peuple réuni dans le parvis ou enceinte qui précédait le vestibule du temple.

Comme Zacharie s'acquittait de son office, l'ange Gabriel, le même qui avait instruit le prophète Daniel de l'époque de la venue du Messie, et qui devait, après, porter à la Vierge Marie l'annonce de sa maternité divine, apparut à ce prêtre, à droite de l'autel des parfums. Zacharie fut frappé de frayeur. «Ne craignez pas, lui dit le messager fidèle, vos prières ont été exaucées. » Il parlait sans doute de celles du fervent serviteur de Dieu pour appeler le libérateur, car il n'est pas probable que Zacharie ait demandé à Dieu de lui donner un

fils dans sa vieillesse. L'ange lui apportait l'assurance que ses vœux seraient bientôt comblés, et il lui en donna pour preuve la naissance du fils qu'il allait avoir. « Elisabeth, votre femme, vous donnera un fils, que vous appellerez Jean. Vous serez transporté de joie, et plusieurs se réjouiront à sa naissance (les feux de joie de la Saint-Jean ont leur origine dans cette parole), car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira pas de vin ni d'autre liqueur qui enivre, et dès le sein de sa mère il sera rempli du Saint-Esprit. Il tournera les cœurs d'un grand nombre des enfants d'Israël vers le Seigneur, et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie... » Saint Jean-Baptiste devait en effet partager le ministère d'Elie, en annonçant comme présent le Sauveur que ce prophète avait éloquemment prédit, et en se montrant intrépide devant Hérode, comme Elie l'avait été devant le roi Achab.

Zacharie ne reçut pas cette annonce mystérieuse en incrédule, mais il douta, ce qui était déjà une faute à l'égard de Dieu qui l'honorait d'un message, et il demanda à quel signe il en pourrait constater la vérité. Alors l'ange Gabriel se fit connaître à lui et lui donna pour signe la punition de son doute: « Vous serez muet, et vous ne pourrez plus ouvrir la bouche jusqu'au jour où ce que je vous ai dit sera réalisé. »

Cependant, au dehors, le peuple attendait Zacharie et s'étonnait qu'il s'arrêtât si longtemps dans le temple. Quand il en sortit, il ne put parler à ceux qui le questionnaient, il ne s'expliqua que par

signes et il demeura muet. On comprit qu'il avait eu une vision. Peu de jours après, Elisabeth sentit qu'elle serait mère, et elle remercia avec effusion le Seigneur de l'avoir délivrée de son opprobre, car chaque famille ambitionnait de voir le Messie sortir d'elle, et la stérilité était pour les femmes une humiliation.

L'Annonciation. — L'Incarnation du Verbe.

L'ange qui avait apporté la promesse devait aussi en annoncer l'accomplissement. Il y avait six mois que Gabriel avait apparu à Zacharie, lorsque « Dieu l'envoya dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie ».

La petite ville de Nazareth est bâtie sur le flanc d'une des montagnes qui bornent au nord la plaine d'Esdrelon. Elle est située presque au nord de la Galilée, entre la chaine du Carmel et le lac Tibériade, à vingt-sept lieues de Jérusalem. Elle apparaît comme assise au milieu d'un berceau de verdure, et de loin son air riant et gracieux contraste avec l'aspect ordinairement aride des paysages de la Palestine. Ses blanches maisons, aux formes cubiques, ne sont séparées que par les sentiers pierreux qui servent de rues et aboutissent parfois à d'étroits carrefours.

C'est là qu'habitait une jeune fille, nommée Marie. Elle était parente d'Elisabeth, comme nous l'apprennent les paroles de l'ange. Ce devait être

par suite d'une alliance entre les deux familles, car Marie était de la tribu de Juda et de race royale, et Zacharie était de la descendance d'Aaron par la tribu de Lévi. La tradition a conservé les noms des parents de Marie, c'étaient Joachim et Anne. Ils n'avaient point hérité de la grandeur de leurs royaux ancêtres, mais les vertus des anciens patriarches et des princes les plus pieux de Juda étaient restées dans leur patrimoine.

Celle que Dieu avait destinée à être la mère de son Fils était Vierge. En la choisissant telle, le Fils de Dieu avait voulu montrer dès sa naissance son amour pour les âmes pures et l'horreur qu'il a pour la corruption de la chair. Il voulait aussi rendre sensible cette vérité qu'il prenait la nature d'Adam sans participer à ses souillures ; qu'avec la vie naturelle, dont sa mère était le principe, il en avait une autre qui lui venait de plus haut, qui ne dépendait « ni du sang, ni des désirs de la volonté de l'homme », une naissance divine. La virginité de Marie est affirmée par l'Evangile. Sa réponse à l'ange montre qu'elle avait pris une immuable résolution de la conserver, car, sans cela, cette réponse n'aurait pas de sens. On tient pour certain qu'elle en avait fait le vœu, par une inspiration du Seigneur. La même tradition, consacrée par une fête de l'Eglise, nous apprend aussi qu'elle avait été offerte a Dieu par ses parents dès son bas âge, et élevée dans le temple, où d'autres jeunes enfants étaient formés sous l'œil des prêtres.

Quoique Marie fût vierge, Dieu voulut néanmoins qu'elle eût un époux. Entre autres raisons,

la principale est peut-être que la virginité de Marie ne pouvait être reconnue qu'après que Jésus-Christ lui-même aurait été reconnu pour le Messie. Alors la prophétie d'Isaïe annonçant que le Messie naîtrait d'une vierge lui rendrait témoignage, mais, jusque là, il y aurait eu une indécence monstrueuse à ce qu'un doute et d'injurieux soupçons planassent sur l'origine humaine de son divin Fils. En outre, le Fils de Dieu voulait être lui-même nourri et protégé dans son enfance par l'époux de sa mère, comme les autres hommes. C'était aussi afin que Marie honorât l'état de mariage, qui est celui de la plupart des hommes, et qu'elle pût servir à la fois de modèle aux vierges, aux épouses et aux veuves. L'expression dont se sert l'Evangile pour dire que la future mère de Dieu était engagée dans cet état peut signifier qu'elle était simplement fiancée quand l'ange lui apparut, ou déjà mariée. Les fiançailles, chez les Juifs, étaient d'ailleurs équivalentes à un mariage, et il faut, pour répondre à la principale fin du dessein de Dieu, que l'union de Marie et de Joseph ait été publiquement reconnue, au moins dès le temps où Marie conçut son Fils. L'âge de la majorité était alors, dans la nation juive, après douze ans accomplis ; la Vierge Marie avait peut-être quinze ans quand elle reçut la visite de l'ange.

Joseph était, lui aussi, de la tribu de Juda et de la famille de David. Il était né à Bethléem. La différence d'âge entre lui et sa jeune épouse ne devait pas être excessive, car il fallait qu'il n'y eût pas de singularité dans une union destinée à voiler

le grand mystère de l'incarnation. Quand on représente l'époux de Marie sous les traits d'un vieillard, c'est donc moins pour indiquer le nombre de ses années que pour donner une idée de la maturité de son caractère et de la perfection de sa vertu. On voit dans l'Evangile que Jésus passa pour son fils sans que personne s'en étonnât.

On y apprend aussi que ce descendant d'une antique souche royale exerçait une profession manuelle, celle de charpentier. Il résidait alors à Nazareth avec Marie, ils cherchaient à se dérober par leur éloignement de Jérusalem et par leur obscurité aux regards soupçonneux du cruel Hérode. Joseph, informé de la promesse de virginité faite à Dieu par Marie, la respecta. Leur mariage n'en fut pas moins véritable, car l'essence du mariage consiste dans les droits mutuels qu'il confère; les époux peuvent renoncer d'un commun accord à les exercer, et Joseph en fit le sacrifice avec un pieux empressement, digne de sa haute vertu. Jamais union ne fut plus douce, plus étroite et plus sainte que celle de ces deux cœurs. La vie de Joseph et de Marie s'écoulait suavement à Nazareth. Marie vaquait aux soins du modeste intérieur, Joseph à ceux de sa profession ; tous deux consacraient de douces heures à la prière et à la méditation des Saintes Ecritures. Les vœux des patriarches, les supplications des prophètes, les instances du monde entier, impatient de voir descendre son Sauveur, trouvaient dans leurs cœurs un puissant écho et s'élevaient jusqu'au ciel avec des désirs ardents.

L'ange Gabriel venait annoncer à l'humble vierge leur réalisation et la part sublime qu'elle devait personnellement y avoir. Il se présenta à elle en disant : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ». Pleine de grâce, sainte, pure et sans tache, digne objet de l'amour et des faveurs de Dieu, comblée de cet amour et de ces faveurs : nulle part ailleurs, dans l'Ecriture, on ne voit que pareille félicitation ait été adressée à une autre âme sainte. L'ange n'exprimait pas un souhait, mais un fait, en ajoutant : « Dominus tecum », puisque Marie possédait la plénitude des grâces de Dieu. Mais en lui adressant cette autre louange, et en lui annonçant qu'elle était et serait bénie entre toutes les femmes, il la préparait à entendre son incomparable destinée. Le profond respect pour elle, exprimé par une des plus hautes Vertus célestes dans cette entrée en matière, est en harmonie avec le langage si pur et surnaturel de tout l'entretien.

Cette attitude de l'ange et ces paroles troublèrent Marie. Le fait même d'une apparition l'effraya peut-être d'autant moins qu'il n'était pas pour elle une nouveauté, mais la solennité et le caractère de ces paroles firent qu'« elle se demanda ce que signifiait cette salutation ». Elle ne douta pas, comme Zacharie, de ce que disait l'ange, seulement celle que l'Eglise salue du nom de vierge très prudente réfléchissait. L'ange le connut, la rassura, en l'appelant cette fois par son nom avec douceur : « Ne craignez pas, Marie », et alors il l'instruisit du

mystère. Ne craignez pas, « car vous avez trouvé grâce devant Dieu », c'est-à-dire : vous êtes toute agréable à ses yeux et je devais vous en assurer pour vous expliquer comment il se fait que « vous allez concevoir et mettre au monde un fils que vous appellerez Jésus ». La signification de ce nom, qui veut dire Sauveur, était bien connue de la douce Vierge, et lui faisait pressentir ce que Gabriel avait à ajouter : « Il sera grand, et on l'appellera Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son père, il règnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Jésus-Christ devait être roi comme son ancêtre David, dont le trône était une figure du sien. Il était exact de dire que ce serait le trône de David, que Jésus régnerait dans la maison de Jacob et y régnerait à jamais, car l'Eglise, qui est son royaume et qui durera toujours dans le ciel après les jours de la terre, a été formée d'abord des enfants de Jacob qui ont eu foi dans le Messie. Les Gentils appelés à cette foi à la place des Juifs incrédules ont été, selon la comparaison de saint Paul, entés sur ce tronc antique.

Marie écoutait l'ange comme dans un ravissement. Elle ne se montra point troublée de ces paroles divines et ne les mit pas en doute, mais elle voulut s'assurer de la manière dont elles s'accompliraient, car, dans son ineffable amour pour la pureté, elle aurait renoncé à être la mère du Fils du Très-Haut plutôt que de manquer à sa promesse de rester vierge, et elle demanda à l'ange « comment, dans

ces conditions, ce qu'il lui annonçait pourrait se faire ».

Le messager céleste la rassura sur ce point en achevant de lui révéler le mystère, et en lui découvrant plus clairement quel était ce Fils dont elle serait la mère : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre », comme l'ombre passe sur les fleurs sans y laisser de tache, et elle vous rendra féconde, comme la lumière du soleil féconde la terre. Le fait qu'une vierge conçût par la seule opération du Saint-Esprit n'aurait pas été par lui seul une preuve que ce fils serait Dieu : Adam n'était pas Dieu, quoiqu'il fût la production immédiate de la toute puissance divine. Mais deux choses avaient été prédites, et ce que Dieu dit est infailliblement vrai : l'une, qu'un fils naîtrait d'une vierge, et l'autre, que le fils auquel elle donnerait le jour serait véritablement Dieu. Marie avait souvent médité les prophéties, et éclairée comme elle l'était, le lien entre celles-ci se présentait sans doute à son esprit. Quoi qu'il en soit, le « c'est pourquoi » de l'ange révèle pour nous ce lien avec évidence ; c'est comme s'il disait : Vous êtes la vierge qui doit enfanter ; votre fils sera donc le Fils de Dieu : « Le Saint-Esprit surviendra en vous... c'est pourquoi le Saint-qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. »

La lumière avait désormais tout son éclat. La Sainte Vierge se serait gardée de demander, comme Zacharie, une preuve de la vérité du message divin, mais Dieu, dont la condescendance est infinie, la lui offrait sous la forme la plus faite, tout ensemble,

pour lui donner confiance et la réjouir. L'ange finit en lui apprenant que sa parente Elisabeth allait avoir un fils malgré sa vieillesse, « car, dit-il, rien n'est impossible à Dieu ».

Marie, instruite de son exaltation surhumaine, n'eut qu'une parole d'humilité : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Aucun sentiment personnel n'avait place dans son âme d'une pureté céleste ; ce qu'elle voyait dans sa vocation sublime, c'était l'accomplissement du bon plaisir divin. L'ange Gabriel la quitta sur ces paroles pour remonter aux cieux.

A ce moment, le Dieu qui règne dans l'éternité prend dans son sein la nature humaine, le Verbe se fait chair, le Tout Puissant s'anéantit par cette ressemblance; il a tout pris de notre nature, à l'exception du péché qui la vicie. Hormis cela, il en éprouvera tous les besoins, toutes les faiblesses, toutes les souffrances, et il est venu pour en épuiser jusqu'au fond l'amertume. O amour incomparable de Dieu pour nous !

La Visitation.

Demeurée seule, Marie s'abîma dans la contemplation de l'œuvre divine. Elle s'embrasait d'amour pour le divin fruit que le Saint-Esprit venait de faire germer en elle, et dont la présence, dès cette heure, communiquait à son âme de célestes illuminations. Cependant elle ne s'enferma pas dans ce ravissement. L'ange lui avait appris la faveur mi-

raculeuse faite à sa parente ou cousine Elisabeth. « Elle se rendit avec empressement dans les montagnes de Judée », vers la ville de cette région où habitaient Zacharie et son épouse, et qu'on croit être Hébron, une des villes qui servaient de résidence aux prêtres. Ce n'était point pour s'assurer de la vérité des paroles de l'ange. Le besoin d'épancher sa joie et son bonheur dans le sein d'une amie aurait pu l'exciter à cette démarche, mais elle était pressée surtout par celui de porter à Elisabeth ses félicitations, et par le désir d'exercer envers elle les devoirs de charité qu'un prochain enfantement pouvait rendre utiles. En cela, Marie ne donnait pas seulement un bel exemple du zèle à offrir de bons offices qui doit animer les cœurs exempts d'égoïsme; elle en donnait un autre par un grand acte d'humilité en venant, elle, Mère du Verbe incarné, se présenter pour assister son amie. Mais, en outre, elle suivait aussi l'inspiration secrète de la grâce qui l'excitait à entreprendre ce voyage pour l'accomplissement des desseins de la Providence sur le Précurseur du Messie.

« En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salua Elisabeth », et la félicita de ce que la grâce du Seigneur s'était manifestée en elle. En entendant cette salutation, Elisabeth, éclairée des lumières divines, pénétra le grand mystère qui s'était opéré dans le sein de Marie, et les vives impressions qu'elle en ressentit se communiquant au fruit qu'elle portait dans le sien, « elle sentit son enfant y tressaillir, et elle fut remplie de l'Esprit Saint ». Par un nouveau prodige, le Précurseur, dès avant

de naître, reconnaissait la présence de Celui qu'il devait annoncer, et il en exultait de joie. Ce fut le moment de la sanctification de saint Jean-Baptiste. Elle était le premier fruit de l'Incarnation du Verbe et la première communication visible qu'il fit de son divin Esprit. Saint Jean reçut à ce moment la faveur la plus insigne : l'infusion de la grâce sanctifiante, qui effaça en lui la tache originelle. Elle lui fut conférée en vue de sa vocation, pour le mettre en état de la remplir comme il convenait et de sanctifier les âmes. Les consolations les plus douces pour ses parents et pour lui l'accompagnaient. La voix de Marie servit d'instrument à cette grâce et fut comme le signe sensible de son opération invisible. C'est un grand motif de confiance dans la Sainte Vierge que de constater son entremise dans la première application que le Verbe incarné fit de ses mérites, et dans la sanctification du plus saint des hommes.

Elisabeth fut donc remplie du Saint-Esprit, comme elle le fit voir aussitôt. On peut se rendre compte par ses paroles et par toutes celles qui furent échangées, que saint Joseph ne prit pas part à cette visite. S'il avait été présent à l'entrevue, il aurait été instruit du mystère dont l'ignorance le jeta ensuite dans de si grandes perplexités. En effet, pleine de joie et de respect à la vue de la mère du Rédempteur, Elisabeth s'écria dans un saint enthousiasme : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » vous êtes la plus heureuse de toutes, car Dieu a répandu sur vous la plus divine de ses bénédictions, « et béni est le fruit de vos

entrailles ». L'Esprit Saint, qui fait parler son langage à qui il lui plaît, venait, pour amener la suite, de mettre sur les lèvres d'Elisabeth les mêmes paroles que l'ange Gabriel avaient prononcées. Puis, exprimant le vif étonnement et l'admiration qu'excite en elle un honneur aussi inattendu, et dont elle se reconnaît indigne, Elisabeth poursuit : « Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter? » car je sais que vous êtes la Mère du Roi Messie, « et aussitôt que j'ai entendu votre voix quand vous m'avez saluée, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse, vous qui, loin d'imiter la défiance de Zacharie, avez cru à la parole de Dieu, car tout ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira ». L'inspiration divine a donc tout découvert aux yeux d'Elisabeth : les paroles de l'ange, le consentement de Marie, tout rempli d'humilité et de confiance, et même les secrets de l'avenir qui lui font annoncer avec assurance à la jeune Vierge l'entier accomplissement des promesses divines.

En s'entendant nommer la mère du Sauveur, Marie reconnut avec surprise que si Dieu lui avait révélé le secret d'Elisabeth, celle-ci, à son tour, connaissait le sien. Sa joie s'en accrut, son âme s'éleva vers le ciel, son cœur s'épancha, et de ses lèvres s'éleva un cantique de louanges que saint Ambroise appelle justement l'extase de son humilité. Le *Magnificat* n'est pas sans rapports avec d'autres cantiques d'actions de grâces, proférés par divers saints personnages de l'Ancien Testament, et où

se sent l'inspiration divine, notamment avec celui d'Anne, mère de Samuel, quand le Seigneur accorda ce fils à ses prières; mais aucun de ces hymnes n'a autant de majesté, d'élévation et de calme que celui de la Vierge Mère. On y voit combien les Livres saints lui étaient familiers, car elle n'emploie pas une expression qu'on ne lise dans David ou dans les autres prophètes; toute la différence est dans la profondeur des pensées et dans la sublimité des sentiments. En Dieu elle ne considérait que sa puissance et sa bonté, en elle-même que sa bassesse et son bonheur.

Son premier cri est pour rapporter au Seigneur les louanges dont Elisabeth l'a comblée ; elle n'est que l'instrument de ses miséricordes: « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur. » Exempte du péché originel, Marie n'en a pas moins sujet de l'appeler son « Sauveur », car c'est à une application anticipée des mérites de son divin Fils qu'elle doit son ineffable privilège ; il a même été plus sauveur à son égard qu'à l'égard de tous autres, par l'incomparable abondance de grâces qui a fait de sa mère la reine des anges et des saints. La cause de sa joie et de sa reconnaissance, « c'est que Dieu a abaissé ses regards sur la bassesse de sa servante ». Marie, si petite, si abjecte à ses propres yeux, se sent confondue par le choix dont elle est l'objet. Oui, elle est heureuse, si heureuse que « désormais toutes les générations proclameront son bonheur » : prophétie remarquable, inspirée par l'esprit d'en haut, dont nous voyons l'accomplissement se con-

tinuer chaque jour depuis des siècles, en premier lieu, par les milliers de voix qui répètent, on dirait presque à satiété, dans l'*Ave Maria*, chaque jour : Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Il n'y a dans cette pensée de Marie aucune vaine complaisance, mais un ardent sentiment de reconnaissance, et elle dit le motif de son transport : « Celui qui peut tout a fait en moi de grandes choses. » Que de grandes et sublimes choses! Dieu a élu Marie de toute éternité pour être la mère de son Fils ; il l'a annoncée par avance au monde dès le paradis terrestre, et, dans la suite, par la bouche des prophètes et par les figures de l'Ancien Testament ; il l'a préservée du péché originel et de tout péché actuel, il l'a élevée à un degré de sainteté inimaginable ; il est né d'elle sans porter atteinte à sa virginité et à sa pureté angélique ; il a préservé sa chair de toute corruption après la mort, et l'a reçue, en corps et en âme, dans le ciel et l'en a fait la reine. Combien « son nom », c'est-à-dire son être divin, « est saint », vénérable, pur, glorieux, séparé par une distance infranchissable de tous les êtres créés !

Ces bienfaits de Dieu ne se bornent pas à la personne de Marie ; ils s'étendent au genre humain tout entier, et c'est de quoi elle est pressée de le bénir aussi : « Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent », qui le servent dans une crainte fidèle inspirée par l'amour. Les souvenirs des merveilles qu'elle a opérées de génération en génération en leur faveur dans le passé emplissent l'âme de Marie, qui en voit le lien avec

les présentes et les futures, et elle résume cette histoire dans un autre cri de louange : « Il a déployé la force de ses bras », l'appesantissant sur les ennemis de son peuple, Pharaon, Sennachérib, Holopherne, Antiochus. « Il a confondu ceux qui s'enflaient d'orgueil dans leurs propres pensées », son souffle a dissipé, comme une paille légère, les vains projets et les plus fortes entreprises de ces persécuteurs des siens. « Il a renversé les potentats de leur trône et il a élevé les humbles, les petits » : ces puissances se sont écroulées les unes sur les autres, et son peuple, opprimé, réduit en servitude dans l'Egypte, a triomphé d'elles . « Il a comblé de bien les affamés » en nourrissant de la manne, pendant quarante ans, dans le désert, les Israélites, qu'il a ensuite introduits dans une terre « où circulaient le lait et le miel » ; il a enlevé leurs terres aux peuples de Chanaan et les en a chassés pour faire place à Israël ; et c'est ainsi que Dieu a coutume de répandre ses bienfaits sur ceux qui, connaissant leur indigence, recourent à sa protection, et d'abandonner à leur misère réelle ceux qui s'enorgueillissent de leur abondance.

Le Seigneur paraissait avoir oublié son peuple en le laissant languir dans une si longue attente du Messie, mais cet oubli n'était qu'apparent. Dieu est fidèle dans ses promesses, et il les exécute au temps prescrit. C'est le bienfait présent, couronnant les autres, pour lequel Marie lui rend gloire dans ses dernières paroles : « Se ressouvenant de sa miséricorde, il a relevé Israël, son serviteur », il lui a tendu la main pour le relever de son triste

état, « selon ce qu'il avait dit à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais ». Une parole de l'apôtre saint Paul éclaire le sens de cette expression : *et semini ejus*, et celui où l'entendait la bienheureuse Vierge : en l'adressant à Abraham, le Seigneur ne désignait pas sa race en général, mais un rejeton particulier qui serait le Christ. Marie signalait l'accomplissement de cet oracle, auquel se rapportaient toutes les promesses, dans le mystère qu'elle portait dans son sein. Le *Magnificat* exhalait sa foi, son humilité, sa reconnaissance, son ravissement sur la sagesse, la puissance, la bonté de Dieu dans l'œuvre de la Rédemption.

Marie demeura avec Elisabeth pendant environ trois mois, « puis elle retourna dans sa maison ». On ignore si elle resta près de sa cousine jusqu'au moment de la naissance de saint Jean-Baptiste, car l'Evangile ne le dit pas.

La naissance du Précurseur.

« Or, le jour où Elisabeth devait enfanter étant venu, elle mit au monde un fils, et ses voisins, ayant appris que Dieu avait signalé en elle sa miséricorde, s'en réjouissaient avec elle. Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant, et ils voulaient l'appeler Zacharie, du nom de son père. » La circoncision, signe de l'alliance conclue par le Seigneur avec Abraham et sa postérité, se pratiquait le huitième jour ; et c'était après cette cérémonie

qu'on donnait un nom à l'enfant, peut-être en souvenir de ce que le Seigneur, à cette occasion, avait fait prendre celui d'Abraham au patriarche qui se nommait auparavant Abram. C'est apparemment pour la même raison que, dans le christianisme, l'enfant reçoit son nom au baptême, qui l'introduit dans l'Alliance nouvelle.

A la surprise de tous, Elisabeth, instruite ou non par son mari de la vision qu'il avait eue, répondit : « Non, mais il s'appellera Jean ». Les parents et amis objectèrent « qu'il n'y avait personne de ce nom dans la famille, et ils demandèrent par signes à Zacharie comment il voulait nommer son fils ». Ce détail fait conclure que Zacharie avait perdu l'ouïe avec la parole, car, s'il n'avait été que muet, l'on n'aurait pas eu besoin de lui parler par signes. « Il demanda des tablettes, une de ces tablettes de bois, enduites de cire, sur lesquelles on écrivait alors avec un stylet de fer, « et il écrivit : Jean est son nom ». Devant cela, « tous les assistants furent frappés d'étonnement ».

Mais ce qui mit le comble à l'admiration, ce fut de voir Zacharie recouvrer, au même instant, l'usage de la parole, et s'en servir pour publier, chanter les louanges de Dieu. Sa faute étant expiée, et sa foi à la révélation marquée par le nom donné à son fils conformément aux prescriptions de l'ange, Dieu lui rendait plus qu'il ne lui avait ôté : il joignait au don de la parole celui de la prophétie. Par la bouche inspirée du père du Précurseur, le Saint-Esprit reprend, pourrait-on dire, la prédiction sur le Messie, au point où le *Magnificat* l'avait

laissée. Marie avait exalté la puissance et la bonté du Seigneur qui envoyait un Sauveur au monde ; Zacharie développe l'économie du mystère de l'Incarnation, et décrit en termes sublimes le nouveau règne : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple », il ne lui envoie plus, comme autrefois, ses serviteurs et ses prophètes, il vient lui-même, il est déjà présent. « Il nous a suscité un puissant Sauveur », littéralement une corne de salut, figure biblique, fréquemment employée dans l'Ancien Testament et tirée des mœurs pastorales : c'est dans les cornes du front que réside la force des taureaux. Dieu l'a suscité « dans la maison de David, son serviteur, selon qu'il avait annoncé par la bouche des saints, et des prophètes des siècles passés », promettant « qu'il nous sauverait de nos ennemis et des mains de ceux qui nous haïssent ». Mais il ne s'agit plus d'une délivrance temporelle; le Messie que le cantique annonce n'est pas le roi guerrier et conquérant qu'attendaient les Juifs. Le Seigneur nous l'envoie « pour accomplir ses miséricordes envers nos pères, et parce qu'il se souvient de son pacte d'alliance avec Abraham, notre père, et de la promesse de nous délivrer de nos ennemis », mais c'est « afin que nous le servions sans crainte dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie ».

Zacharie se tourne alors vers son fils nouveau-né, et annonce aux assistants étonnés les grands desseins de Dieu sur lui, la haute mission qu'il est appelé à remplir parmi les Juifs: « Et toi, petit enfant, tu seras le prophète du Très-Haut », son Pré-

curseur, « car tu marcheras devant le Seigneur » comme le héraut devant son prince, « pour lui préparer les voies et donner à son peuple la science du salut », afin qu'il reçoive « la rémission des péchés », la justification de l'homme pécheur. C'est là, en effet, la grande prérogative du règne du Messie et le salut qu'il apporte au monde. Les sacrifices de l'ancienne loi n'opéraient qu'une purification extérieure ; ce n'est qu'en Jésus-Christ, et par lui, que la véritable rémission des fautes est accordée aux enfants d'Adam. La mission de Jean-Baptiste sera de proclamer cette vérité et de prêcher la pénitence. Rédemption qui nous est apportée « par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu avec lesquelles ce soleil levant nous a visités du haut des cieux » (*oriens ex alto*), soleil de justice qui monte sur l'horizon et qui va verser des torrents de lumière sur le monde plongé dans les ténèbres de l'ignorance, de la superstition, et dans les horreurs de la mort spirituelle : « afin d'illuminer ceux qui sont assis (immobilisés) dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et pour diriger nos pas dans les voies de la paix ». Ce règne du Messie sera un règne où fleuriront l'innocence, la paix d'une conscience pure, la sainteté conduisant au vrai bonheur.

Il y avait donc dans l'hymne de Zacharie une révélation, quoique voilée encore, de l'avènement du Messie. Les merveilles accomplies à la naissance de son fils, sa conception miraculeuse, l'infirmité et la guérison soudaine du père, l'imposition imprévue du nom de Jean, le cantique sublime de Zacharie avaient éveillé l'attention autour d'eux et disposaient

les témoins à cet avènement. Le bruit ne pouvait manquer de se propager. « La crainte se répandit dans tout le voisinage, et toutes ces choses devinrent publiques dans les montagnes de la Judée. Tous ceux qui les entendirent les recueillirent dans leur cœur et disaient : Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

Cet enfant répondit de bonne heure à ce que son père avait annoncé. Il avançait en vertus en même temps qu'il croissait en âge. « L'enfant croissait en âge et il se fortifiait en esprit, et il demeurait dans le désert jusqu'au jour où il devait se montrer. » C'était une contrée rocheuse et stérile, où le Précurseur passa sa jeunesse dans la solitude, dans la prière et dans l'exercice de cette pénitence qu'il devait prêcher avec l'autorité d'un parfait modèle.

Perplexité et songe de saint Joseph.

Dieu, pour purifier ses élus et faire briller leurs vertus d'un plus vif éclat, se plaît souvent à faire succéder aux faveurs et aux consolations célestes de dures épreuves. Marie n'échappa pas à cette loi de la Providence, et saint Joseph y fut soumis avec elle de la manière la plus sensible pour tous les deux. Leur mariage y donna occasion. Marie n'avait rien dit à saint Joseph de la conception surnaturelle du Sauveur ; cependant le moment vint où son époux, qui avait respecté sa promesse de virginité, ne put douter, aux signes ordinaires, qu'elle allait avoir un enfant. Il en résultait pour

l'un et pour l'autre un sujet de souffrance, sans qu'il y eût faute de leur part. La vierge très pure se voyait exposée à un affreux soupçon ; saint Joseph se sentait atteint dans son honneur, blessé dans sa confiance et déçu dans l'incomparable estime qu'il avait pour son épouse. Naturellement Marie vit ou devina le souci et le chagrin de saint Joseph. Dans cette circonstance si critique, où il s'agissait pourtant, non seulement de son repos et de son honneur, mais encore de l'honneur et du repos de ce cher époux, bien plus encore, de l'honneur de Dieu et de son Fils, elle garda un silence admirable. Il ne lui en aurait coûté qu'un mot d'explication ; elle ne dit rien. Sa réserve était inspirée par un extrême sentiment d'humilité et de confiance en Dieu. Le secret appartenait à Dieu : c'était à lui de le dévoiler. Elle s'en remettait à lui, elle attendait, elle priait, elle souffrait patiemment. C'est ainsi que les saints redoutent de rien faire par eux-mêmes dans leur propre cause et de prévenir l'action de Dieu.

La conduite de saint Joseph n'était pas moins belle. Avant tout, il ne se laissa pas entraîner à la passion, à la jalousie, à la colère. Il priait et réfléchissait. Il n'interrogea point Marie ; et c'était une preuve de son respect, de son affection, d'une estime qui surmontait les apparences même les plus contraires. La détermination à laquelle il s'arrêta prouve qu'il était, comme le dit l'Evangile à ce propos, « un homme juste », non seulement parce qu'il ne voulait rien avoir de commun avec le mal, mais encore parce qu'il était plein de modération et de

charité. Ce parti n'en aurait pas moins été cruel au cœur de tous les deux. Joseph ne voulait pas paraître le complice d'une faute; il se séparerait de Marie. La loi judaïque sur la question du mariage, que celle du Christ devait ramener à la pureté primitive, autorisait, en pareil cas, la répudiation de l'épouse. Elle pouvait se faire de deux manières : soit par une lettre de divorce publique, faite devant témoins, et spécifiant les motifs de la répudiation; soit d'une manière secrète, sans que la lettre mentionnât ces motifs. La première forme jetait donc le déshonneur sur la femme, et, en outre, selon la loi, elle la livrait à la justice. L'autre lui épargnait la honte publique et le châtiment. C'est dans cette seconde forme que saint Joseph allait accomplir sa résolution, lorsque Dieu, qui veille sur les siens et n'abandonne aucun d'eux, fallût-il envoyer un ange pour les tirer de l'épreuve, mit un terme à ses angoisses et à la douloureuse situation des époux.

Ce fut, en effet, un ange qu'il chargea de cette mission consolatrice. Il apparut à saint Joseph en songe. C'était bien un songe, puisque tout se passa pendant le sommeil du saint, mais un songe divin; et Joseph était aussi certain de ce qui lui fut dit que s'il avait reçu cette communication à l'état de veille. Le fait se renouvellera pour lui. Dieu qui dirige les hommes comme il lui plaît, et agit à son gré sur leur esprit et sur leur cœur, l'éclairait de telle sorte qu'il ne pouvait douter. On trouve dans l'Histoire sainte, et aussi dans les vies des

saints, nombre de songes mystérieux et prophétiques ; tels avaient été les songes de l'ancien Joseph, figure de celui-ci, dans sa jeunesse, où lui fut présagée sa gloire future; ceux du panetier et de l'échanson de Pharaon et de Pharaon lui-même, qu'il interpréta; ceux de Nabuchodonosor, dont le prophète Daniel lui donna la clef, etc... C'étaient des songes pleins de vérités manifestées divinement.

L'ange appela Joseph par son nom, et en rappelant son origine royale, il lui révéla le mystère : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de retenir Marie, votre épouse, car ce qui est formé dans elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils que vous appellerez Jésus, et c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Quoique la création du corps et de l'âme du Verbe incarné soit l'œuvre de l'indivisible Trinité, comme toute création, elle est appropriée au Saint-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, parce qu'elle est un ouvrage d'amour et de bonté. Le Saint-Esprit, en formant ce corps n'y a rien mis de sa substance ; toute la matière qui servit à le former fut extraite du sang de Marie, et, à cause de cela, on ne peut pas dire que le Saint Esprit est le père de Jésus-Christ. D'autre part, la parcelle du sang de Marie qui servit à cette formation n'était pas un germe, et elle ne prit forme humaine que par l'opération surnaturelle du Saint-Esprit : Marie n'eut donc que le rôle de mère. C'est ainsi que Jésus-Christ, qui, comme Dieu, a un père et n'a point de mère, comme homme a une mère et point de père.

Comme Dieu, il a été engendré et n'a pas été fait (*genitum non factum*), et comme homme il a été fait, et, à proprement parler, il n'a pas été engendré. L'Evangile dit à propos des paroles de l'ange à saint Joseph : « Tout ceci s'est fait afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par son prophète (Isaïe) : Voilà qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils qu'on nommera Emmanuel, ce qui signifie : *Dieu avec nous.* »

Joseph était rassuré. Il pouvait désormais vénérer en Marie la Vierge Mère, annoncée depuis sept cents ans, et adorer sans hésitation le Rédempteur dont le Saint-Esprit préparait la naissance. De plus, la volonté divine se présentait à son esprit avec une clarté parfaite. Le Seigneur voulait qu'il restât l'époux de Marie, qu'il fût le père légal de l'enfant et qu'il en exerçât à son égard tous les devoirs et les droits. Il serait donc sur la terre, auprès de lui, le représentant visible du père qui restait dans les cieux. Quelle gloire pour l'humble artisan ! Mais quelles grâces incomparables allaient l'aider à remplir saintement la mission dont il était investi !

Saint Joseph, s'étant éveillé, se sentit l'âme remplie d'une consolation et d'une force célestes qui rejetaient bien loin ses souffrances, et il s'empressa de se conformer à l'avertissement d'en haut.

Les deux époux attendaient patiemment à Nazareth la naissance du divin enfant, et s'y préparaient avec une piété fervente. Sans être dans la grande pauvreté, ils vivaient cependant du travail de leurs mains. Mais ils comprenaient la vanité des

biens et des honneurs de ce monde, et ils ne s'étonnaient pas que le Verbe de Dieu préférât leur modeste et paisible demeure aux palais opulents. Sans doute ils disposaient tout pour recevoir le divin nouveau-né, et, de ses mains, Marie tissait les langes de l'enfant attendu. Tous deux savaient bien que la prophétie désignait Bethléem comme le lieu de la naissance du Messie, mais, selon leur coutume, ils attendaient que la Providence, soit par un message direct, soit par le cours des événements, leur indiquât ce qu'ils avaient à faire. Dieu allait, en effet, y pourvoir.

La Naissance de Notre Seigneur.

« En ce temps-là, un édit fut publié par le César Auguste, prescrivant le recensement de toute la terre », c'est-à-dire le dénombrement des habitants de toutes les provinces soumises à l'empire romain, qui s'étendait à cette époque presque sur la totalité des pays alors connus. La Judée était un de ces territoires. Le dénombrement ne pouvait se faire que successivement et à divers intervalles dans les provinces éloignées et les royaumes étrangers. Dans celui d'Hérode, « il se fit pour la première fois sous Cyrinus, qui commandait en Syrie ». Ce fut à ce moment que Joseph s'acquitta de la formalité prescrite. Chez les Juifs l'organisation par familles et tribus constituait la base de l'Etat. Cyrinus procéda suivant les coutumes nationales, car on avait vu d'autres recensements du peuple opérés même du temps de Moïse ; c'est pourquoi « tous allaient

se faire inscrire, chacun dans sa ville » originaire, et où la généalogie de sa famille était consignée dans les archives publiques afin d'avoir une autorité légale. « Joseph partit de Nazareth, ville de Galilée, et il monta en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. » Marie fait partie du voyage, soit parce qu'elle est l'héritière d'une branche de la famille de David, soit parce que son époux ne se résigne pas à la laisser seule dans son état, mais surtout, sans doute, parce que l'un et l'autre, sachant où le Messie doit naître, reconnaissent dans l'ordre impérial celui de Dieu.

L'édit, en effet, occasion en apparence fortuite, et quoique provenant de la libre volonté d'Auguste, allait faire s'accomplir les prophéties. Ce recensement fait par les fonctionnaires romains sur le territoire de l'Iduméen Hérode, lui-même roi étranger au peuple de Dieu, prouvait que le sceptre « était sorti de la maison de Juda », époque marquée par Jacob mourant pour la venue du Désiré des nations. Le Sauveur était ainsi reconnu officiellement pour fils de David; sa naissance fut même constatée sur les registres de la statistique officielle de l'empire romain, selon le témoignage de Tertullien et de l'apologiste saint Justin. En outre, la prophétie de Michée, annonçant que le Messie naîtrait à Bethléem, se trouvait réalisée. Enfin le Christ devait venir dans la pauvreté et l'obscurité : pour arriver à ce but, il n'y avait pas de moyen plus naturel que l'extrême embarras causé par une affluence extraordi-

naire dans la petite ville. Marie, si pénétrée qu'elle fût de l'esprit de Jésus, n'aurait jamais choisi une étable pour y attendre la naissance de son divin fils. C'est ainsi qu'à l'insu de tous la Providence mettait l'univers en mouvement pour l'accomplissement du fait alors le plus inaperçu ; et l'édit d'Auguste n'était que l'instrument des préférences de son Fils pour l'humilité, la pauvreté et l'obéissance. Tandis que, peut-être, un grand nombre de Juifs murmuraient contre les embarras et les frais que leur causait l'ordre d'un prince étranger, Marie et Joseph voyaient une disposition divine qui traçait la voie du Sauveur.

Ils se mirent donc en chemin. Deux routes pouvaient conduire de Nazareth à Bethléem : l'une traversait la Samarie, par Sichem et Bethel ; l'autre inclinait à gauche vers le Jourdain ; elle suivait les escarpements de sa rive orientale jusqu'aux environs de Jéricho, et, de là, conduisait à Jérusalem et vers Bethléem à travers le désert de Judée. Le voyage était d'au moins quatre jours. On était au mois de décembre ; et dans les contrées montagneuses de la terre sainte le froid est assez vif par le vent d'ouest, par la pluie et la neige, quoique l'hiver soit moins rigoureux dans ces pays que dans les nôtres. Les deux saints époux en supportaient les incommodités avec patience.

Leur réserve et leur humilité se montraient aussi dans ce voyage. Pour les familles nobles du pays, et en particulier pour les descendants de David, c'était une occasion favorable de se faire valoir

et d'attirer l'attention et le respect, en ne négligeant rien pour paraître d'une manière convenable à leur rang. En Marie et Joseph rien de pareil. Ils voyageaient modestement, comme des personnes de la classe ordinaire. Ils cheminaient sans bruit ; d'autres voyageurs faisaient la route plus commodément et avec plus de rapidité ; Marie et Joseph devaient s'écarter pour leur laisser la place. Aucun de leurs aïeux n'avait parcouru le pays avec si peu d'apparat. Autrefois l'arche d'Alliance l'avait traversé avec la pompe la plus solennelle ; aujourd'hui l'arche vivante du Seigneur y passait sans exciter aucune attention. Mais, elle-même, la Sainte Famille n'en donnait aucune à ce grand mouvement extérieur ; les pensées de Marie et de Joseph se concentraient sur l'enfant, encore invisible, mais présent au milieu d'eux, et ils allaient dans un recueillement profond.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Bethléem. La petite ville royale, cité de David, est située, à deux lieues environ au sud de Jérusalem, dans un site charmant, dominant une campagne fertile, au milieu des vignes disposées en terrasses et des champs de figuiers et d'oliviers. Le soir arrivait lorsque les saints voyageurs en gravirent les pentes. Des préparatifs étaient faits pour recevoir l'affluence des pèlerins, mais elle était telle que Marie et Joseph, en leur humble équipage, ne trouvèrent de place nulle part. Tout était encombré par des voyageurs capables de mieux payer que ces pauvres gens. Les démarches timides de saint Joseph furent repoussées partout : « il n'y avait pas

de place pour eux dans les hôtelleries. » Cependant la nuit tombait; il fallait trouver un gîte. Ils dirigèrent leurs pas hors de la ville. Dans le flanc des collines calcaires, sur l'une desquelles est bâtie Bethléem, s'ouvraient plusieurs grottes peu profondes, pourvues en avant d'un toit rustique ; elles servaient parfois d'abri aux pasteurs et à leurs troupeaux. Joseph, né à Bethléem, en connaissait sans doute l'existence, ou peut-être lui indiqua-t-on ce refuge par compassion. Ils arrivèrent, fatigués, à l'une de ces grottes, et se disposèrent au repos de la nuit.

Quel contraste ! Tout auprès, la ville, avec ses lumières, ses brillantes demeures et le vaste palais bâti par Hérode, offre un accueil hospitalier et une cordiale bienvenue à une foule de voyageurs dont la dignité le cède tant à celle des deux saints personnages qu'elle repousse. Pour Marie et Joseph, plus chers pourtant à Dieu que tous, rien n'est préparé, pas même le strict nécessaire, après un long voyage et dans une nuit d'hiver. Dès ce jour, et, cette fois, à la lettre, le Verbe incarné, fils de David, « est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu », comme le dit saint Jean. Il n'y a pour lui de demeure que dans un abri réservé aux animaux.

Cependant c'est l'heure marquée dans les desseins éternels. Il était environ minuit ; le livre de la Sagesse l'avait annoncé : « Pendant que toutes choses étaient dans un profond silence, et que la nuit dans son cours atteignait le milieu de sa route,

votre Verbe tout puissant, Seigneur, vint dans sa royale demeure. » Alors, dans le mystère de cette nuit, s'opéra l'événement que le martyrologe romain énonce en ces termes solennels : « L'an 5199 depuis le commencement du monde, 2957 après le déluge, 2015 après la naissance d'Abraham, 1510 après Moïse et la sortie du peuple hébreu de l'Egypte, 1032 après que David eut reçu l'onction royale, dans la 65e semaine d'année de la prophétie de Daniel, dans la 194e Olympiade, la 752e année après la fondation de Rome et la 42e année du règne d'Octave-Auguste, tout l'univers étant en paix, Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel, a daigné sanctifier le monde par son miséricordieux avènement ; et, le neuvième mois après avoir été conçu du Saint-Esprit, il naît à Bethléem, de la Vierge Marie. »

A cette heure, le divin Enfant sort comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil. Marie adore. Plus vivement que jamais, son esprit tressaille d'allégresse à la vue de celui qui est son Sauveur et qui, maintenant, est étendu sur la paille de la crèche. Joseph s'associe à ses hommages, à ses actions de grâces. Ils sont prosternés dans une sorte d'extase. En ces premiers moments, ils forment toute la cour du nouveau Roi. Le Sauveur aura de nombreux adorateurs dans la suite des siècles ; il n'en verra jamais de plus fervents dans leur amour, de plus humbles dans leur dévouement. Jésus est tout à eux, et les autres hommes connaissent moins leur Seigneur que l'âne et le bœuf, qui, selon l'interprétation d'une parole d'Isaïe, réchauffent un peu,

dans la nuit froide, l'étable où naît leur Créateur.

L'âpre froid de la nuit se fait sentir, en effet, aux membres de celui qui vient pour souffrir. Il pleure, lui qui est la joie de toute la création ; il aura faim, lui qui, comme le chante une hymne de l'Eglise, « empêche le petit oiseau d'en souffrir » ; il a besoin de tout, lui qui comble de biens tous les êtres. Sa mère, vaillante dans cette pauvre étable comme elle le sera plus tard au Calvaire, le console de ses douces caresses. « Elle enveloppa de langes », dont elle s'était munie, « son premier-né », expression qui, dans le langage de l'Ecriture, s'emploie aussi bien pour désigner un fils unique que l'aîné de plusieurs ; c'est ainsi que saint Paul l'appelle « le premier-né » du Père. Il y avait dans l'étable une mangeoire ou auge, crèche en bois, pour donner la nourriture aux animaux, « Marie le déposa dans une crèche ». Cette mangeoire, garnie d'un peu de paille, servit de berceau au Roi des Rois.

Du cœur de ce divin enfant s'élève, dès cet instant, comme un encens d'une infinie valeur, l'hommage rendu à la gloire de Dieu : c'est l'adoration de la majesté éternelle et un embrasement d'amour pour son Père, l'action de grâce pour la vie dont il lui est donné de commencer le cours, l'offrande de tout son être et des labeurs de l'Homme-Dieu, le renouvellement du sacrifice auquel il s'est voué par la bouche du psalmiste : « Vous n'avez plus voulu des sacrifices et des holocaustes, mais vous m'avez façonné un corps pour leur être substitué : voici que je viens, mon Dieu, pour accomplir votre volonté. » Après

Dieu, c'est vers sa mère que se tournent les regards de Jésus naissant. Pour la première fois, il la voit de ses yeux, il contemple ses aimables traits ; il lui sourit, il tend vers elle ses petits bras avec une tendresse ineffable. Jésus regarde aussi saint Joseph, son père nourricier, et ce regard lui porte une bénédiction sous laquelle le cœur de l'humble époux de Marie se fond de reconnaissance, d'amour et de respect. Puis, c'est à ses frères que s'étend la pensée de l'enfant Jésus : il n'en a pas eu selon la chair, mais selon l'esprit ; et c'est nous que cette pensée divine embrasse dans ce premier instant de sa vie.

L'Adoration des bergers.

Il fallait cependant que ce Sauveur, né dans le mystère de la nuit, en un réduit si misérable et loin du regard de tous les hommes, se révélât, puisqu'il était venu pour leur salut. Or, on n'arrive au salut que par la foi en Jésus-Christ, et la révélation est le fondement de la foi. L'apparition de l'ange aux bergers est, comme plusieurs des faits qui suivront, une manifestation de la naissance de Jésus.

« Il y avait, dans les environs, des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. » Dans ces champs proches de Bethléem, David avait gardé les siens, et Ruth avait glané les épis. « Et tout à coup un ange se présenta à ces bergers, environné d'une lumière divine, ce qui les remplit de crainte. » Ils durent, en effet, être vivement saisis par cette

apparition éblouissante qui se produisait dans la nuit, et la vue de l'ange, dont l'aspect aimable n'effaçait pas la resplendissante majesté, était fait pour accroître ce saisissement. « Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. » La révélation est aussi claire et complète que soudaine. Celui dont l'ange annonçait la naissance était le Sauveur promis et attendu par tout le peuple, le Christ, c'est-à-dire non pas seulement un oint ou sacré du Seigneur, selon le sens du mot, mais l'oint par excellence, car l'Ecriture ne l'appelle jamais simplement Christ, comme les protestants affectent de le faire ; son nom y est toujours précédé de l'article marquant que ce titre lui est propre. L'onction de la sainte Humanité du Christ, c'est la divinité qui s'est écoulée en elle et l'a toute pénétrée, comme l'huile sainte des onctions, symbole de l'infusion de la grâce, s'étend sur la tête qu'elle touche. Cet enfant nouveau-né c'est le Seigneur, nom qui exprime sa grandeur et sa souveraineté. Employé d'une manière absolue, comme il est ici, et appliqué au Christ, il implique la possession de la divinité. Il est synonyme de Jéhovah.

L'ange donne aux bergers une marque pour reconnaître ce Messie ; c'est celle de l'humilité, de la pauvreté et de la souffrance, dont il a voulu faire ses compagnes inséparables de sa vie. « Et voici le ligne auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez

un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Le Messie né dans un état aussi misérable! C'est l'épreuve de la foi ; mais Dieu, qui la demande, ne manque jamais de l'exciter par des grâces sensibles ou intérieures. La seule apparition de l'ange était déjà un appel ; le Seigneur y ajoute une manifestation encore plus éclatante : « Au même instant, il se joignit à l'ange une multitude d'esprits célestes qui louaient Dieu et chantaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », c'est-à-dire aux hommes à qui il envoie par son Fils cette paix, preuve divine de son ineffable bonté ou bienfaisante bonne volonté envers ceux qui en sont l'objet. Le concert de cette multitude d'anges au-dessus de la crèche entourait le berceau du divin Enfant de gloire et de magnificence ; le ciel suppléait aux hommages de la terre avec une splendeur incomparable.

On imagine aisément la surprise ravie des bergers et l'émotion sainte qu'ils ressentirent. C'étaient des hommes simples. « Après que les anges se furent retirés dans le ciel, ils se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître. » S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. « Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant.» Sans doute Marie et Joseph les virent entrer avec joie, les accueillirent avec douceur. Heureux bergers ! Ils sont admis à contempler l'Enfant, à l'adorer, peut-être à

le caresser avec un saint respect. Ils sont les premiers à jouir de toutes les promesses. Ce que David, Abraham, tous les patriarches, ont désiré de voir avec tant d'ardeur, ils le possèdent en toute vérité et le voient de leurs yeux.

Le Sauveur, qui naît pauvre et veut rester pauvre, choisit pour premiers amis des pauvres qui ne peuvent soulager sa détresse. Il est le Dieu de la paix et ne veut donc point autour de son berceau des guerriers et des conquérants, mais des bergers dont le genre de vie fait des hommes humbles et pacifiques. Et comme il prendra plus tard des pêcheurs pour en faire ses apôtres, il fait de ces pauvres gens les premiers annonciateurs de son apparition. Ce qu'il aime en eux, c'est leur simplicité ; cette vertu qui fait chercher Dieu sans retours compliqués sur soi-même ; qui va à lui par les voies les plus simples, par les moyens le plus à sa portée, qui croit tout, qui accepte tout, et va de l'avant, sans s'embarrasser de tout ce qui retient un esprit orgueilleux : précieuse disposition du cœur, sorte d'aimable enfance de l'âme, pleine de paix et d'une joie sereine.

Les bergers ne manquèrent pas de raconter à Marie et à Joseph les merveilles qu'ils avaient vues et entendues, mais le cœur des saints époux était illuminé de splendeurs encore plus grandes que celles qui avaient brillé dans le ciel. Cependant « Marie recueillait toutes ces choses et s'en entretenait dans son cœur ». Quant aux bergers, ils s'en retournèrent louant et glorifiant Dieu, et tous ceux qui entendirent ce qu'ils racontaient en étaient

dans l'admiration. Le bruit de la naissance du Messie se propagea d'abord parmi les humbles.

La Circoncision de Notre Seigneur.

La Sainte Famille ne resta pas longtemps dans l'étable. L'humanité faisait aux gens de Bethléem un devoir de ménager à la jeune mère et au nouveau-né une demeure plus convenable que la grotte. Ils n'y manquèrent certainement pas, surtout quand on eut appris les événements de la nuit miraculeuse. Mais Marie et Joseph, fidèles à l'esprit de Dieu, ne durent accepter qu'un logis très modeste, peut-être la maison de l'un des bergers. Là s'accomplit un acte de haute importance. « Lorsqu'au bout de huit jours fut arrivé le temps de circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, ce nom qui avait été marqué par l'ange avant que sa mère le conçût. »

La circoncision, rite particulier aux Israélites, était le signe de l'alliance que le Seigneur avait contractée avec Abraham, quand il le fit père d'un peuple nouveau, au sein duquel naîtrait le Messie. Ce signe, imprimé dans la chair, devait distinguer ce peuple des nations profanes. Il était un gage des promesses divines dont la race élue était devenue dépositaire. La circoncision marquait l'incorporation à la nation, et, en conséquence, elle signifiait aussi l'acceptation de la loi et de tous ses devoirs. Elle exprimait symboliquement, par l'incision pratiquée, la mortification ou la circoncision du cœur, indispensable pour demeurer dans la fidélité à Dieu. L'enfant recevait dans cette cérémonie le

nom qu'il devait porter. C'est à partir de ce moment qu'il commençait à faire partie réellement de la société ; il avait dès lors une existence légale et religieuse. La circoncision avait donc une certaine analogie avec le baptême, qui n'efface pas seulement le péché originel, mais nous introduit dans la société chrétienne, nous soumettant à la foi et à la loi morale de l'Église. D'ordinaire, c'était le chef de famille qui accomplissait le rite sacré et qui imposait le nom à l'enfant. Il était circoncis dans la demeure de ses parents. Pour rendre la solennité plus grande, on invitait dix témoins, et l'un d'eux, qui répondait aux prières prescrites, faisait en quelque sorte l'office de parrain.

Notre Seigneur Jésus-Christ n'était point assujetti à la circoncision, et il aurait pu se dispenser de cette douloureuse et humiliante cérémonie. Sa conception divine et sa naissance étaient exemptes de toute souillure ; il ne portait point le péché d'Adam et n'était pas sujet aux suggestions de la chair. En outre, un prince n'est pas astreint aux lois qu'il impose à ses sujets en tant que tels, comme la loi de l'impôt. Or l'Homme-Dieu était le législateur et le chef de l'Ancien Testament, et n'était donc pas soumis aux obligations de ses lois ; et on le verra dans la suite proclamer plus d'une fois son indépendance.

Cependant il ne voulut pas se soustraire à celle-ci. Il était venu pour prendre sur lui nos infirmités et nos misères, et nous racheter par ses humiliations, par ses souffrances et l'effusion de son sang. Il ne

pouvait donc lui convenir de s'affranchir de la charge imposée aux autres. Il voulait, comme nous l'apprend saint Paul, prendre sur lui la marque et l'apparence du péché, qui n'avait aucune prise sur lui, mais qu'il venait expier, et s'assujettir volontairement à la loi, pour transformer son joug pesant en celui dont il dira un jour qu'il est un joug suave. Il voulut en même temps nous donner une nouvelle preuve de la réalité de son Humanité sainte, et aussi s'incorporer même extérieurement au peuple choisi de Dieu, se faire reconnaître pour descendant d'Abraham. Après avoir revêtu la nature humaine, choisi une patrie, une nationalité, il choisit aujourd'hui une religion déterminée, et il ôte par là aux Juifs un prétexte de repousser sa doctrine, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, eux qui regardaient les incirconcis comme des profanes, réprouvés de Dieu.

En ce jour, ayant pris une chair mortelle, le Dieu qui répondit à Moïse, quand le prophète lui demanda comment l'appeler : « Je suis Celui qui est », se laissa donner un nom. Le nom adorable de Jésus, choisi par le Seigneur lui-même, révélé à Marie et à Joseph, signifie Sauveur, et, plus exactement, Dieu sauveur. Il dit la nature, l'être, la mission de l'Homme-Dieu. D'autres l'avaient porté avant lui parmi son peuple, mais à lui seul il était réservé d'en réaliser la signification. Jésus était le nom hébraïque de Josué, figure du Christ, qui introduisit les hébreux dans la Terre promise. Le Sauveur véritable devait nous introduire dans l'Eglise

et dans la vraie Terre promise, le Paradis. Le nom de Jésus est le nom propre et caractéristique de l'Homme-Dieu. Pour nous c'est un vrai sacramental. Tout ce que le Sauveur a été pour nous, son Nom l'est aussi : c'est le gage du pardon de nos péchés, l'assurance que nos prières sont exaucées, la consolation dans les peines, un nom de toute bénédiction. Pour le Sauveur, le Nom de Jésus est un instrument de gloire et de majesté, puisqu'il lui attire honneur, louanges, confiance, adoration et amour. Il est aussi la récompense triomphante des labeurs et des souffrances de la Rédemption : « Au nom de Jésus, tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. » L'Homme-Dieu porta bien des noms divers, mais aucun ne lui était plus cher que celui-ci, parce qu'il lui rappelait sans cesse notre souvenir. Voilà pourquoi ce Nom retentit partout dans sa vie : il est prononcé sur son berceau ; il sera inscrit sur sa croix au Calvaire.

Jésus est donc le nom propre du Sauveur. Les prophètes l'avaient désigné sous plusieurs autres, mais pas à ce titre. Isaïe lui donne celui d'Emmanuel, non comme celui sous lequel il sera connu, mais pour signifier ce que Jésus-Christ devait être, et en effet, puisqu'il est en même temps Dieu et homme, et qu'il a vécu parmi les hommes, il a été véritablement ce que signifie ce nom : Dieu avec nous. C'est ainsi que le même Isaïe dit encore : « Il s'appellera Admirable, Conseiller, Dieu fort, Prince de la paix, Père du siècle futur. » Ce qui ne veut pas dire qu'aucun de ces noms doive être son nom propre, mais qu'il sera tout ce que ces noms signifient,

et qu'il n'y en a aucun de ceux-là qui ne lui convienne.

L'adoration des Mages.

On ignore si l'adoration des Mages eut lieu avant ou après la cérémonie de la Présentation. La persuasion commune et la date où la liturgie de l'Eglise a fait célébrer cette fête dès les premiers siècles, le 6 janvier, treize jours après celle de la Nativité, autorisent à croire que les Mages arrivèrent ce jour-là. On peut invoquer en faveur de ce sentiment qu'il s'accorde plus littéralement avec les mots qui ouvrent le récit évangélique : « Quand Jésus fut né à Bethléem de Juda. » Plusieurs savants, aujourd'hui, et même d'anciens Docteurs, pensent que la visite des Mages ne précéda pas la Purification et qu'elle eut lieu seulement un an ou deux après la naissance du Sauveur, au retour de la fuite en Egypte. Ce délai leur paraît demandé par la longueur du voyage, et tout d'abord par le temps nécessaire aux Mages pour faire leurs préparatifs et prendre leurs informations. Mais cette raison n'a peut-être pas une grande valeur, parce que l'étoile, dont l'époque d'apparition n'est pas fixée, avait pu frapper leurs regards dès le temps de l'Annonciation. Une difficulté plus sérieuse vient du séjour un peu prolongé que, dans la première hypothèse, ils auraient fait à Bethléem, et de ce qu'Hérode n'est pas resté sans s'occuper d'une affaire qui inquiétait si vivement sa jalousie ambitieuse, pendant le mois qui

se serait écoulé depuis le jour où il envoya les Mages à Bethléem jusqu'à celui de la Présentation, qui était le quarantième après la naissance. En outre, cette date plus reculée de la visite des Mages expliquerait mieux que le tyran ait enveloppé dans le massacre tous les enfants au-dessous de deux ans « selon le temps dont il s'était informé près des Mages ». Dans l'intervalle de temps entre la Présentation et la visite des Mages, la Sainte Famille serait alors rentrée à Nazareth, mais ensuite elle serait revenue se fixer à Bethléem. C'est de là, qu'après l'adoration des Mages, elle aurait fui vers l'Egypte. Les mêmes font remarquer, d'ailleurs, que toute fête n'est pas un anniversaire, comme, par exemple, celle de Pâques, et que, même, l'Adoration aurait pu avoir lieu à la même date, l'année suivante. Quoi qu'il en soit, on s'en tient ici au sentiment le plus ancien, en plaçant la visite des Mages avant la Purification.

Les Mages « vinrent de l'Orient à Jérusalem ». On ne sait si ce fut de la Perse, qui est située directement à l'est de la Palestine, de la Chaldée, pays fécond en astronomes, situé entre l'orient et le nord de la Judée, ou de l'Arabie, placée entre le midi et l'orient de la Judée, et dont elle est peu distante. La qualité des présents que les Mages apportèrent favoriserait cette dernière opinion. La dénomination de rois qu'on leur attribue, et que son antiquité doit faire respecter, n'implique pas une souveraineté étendue. On voit encore, en certains pays, celle de quelques bourgades suffire

à faire donner ce titre ou celui de prince ; et c'était fréquent alors parmi ces peuples. Le nom de Mages ou de Sages vient peut-être de ce que dans la philosophie des Perses, que leur ancienne puissance avait répandue, il entrait beaucoup d'astronomie, que la simplicité des anciens peuples regardait comme une sorte de magie. Ces Mages appartenaient probablement à cette caste de prêtres et seigneurs qui, chez les Mèdes et les Perses, représentaient la tradition primitive et exerçaient une grande influence sur le peuple et sur ses chefs, en leur qualité de prêtres, d'officiers de la couronne, de précepteurs des rois et des princes, par leur science philosophique et religieuse, par leur connaissance de la nature et des phénomènes célestes.

Grâce aux nombreuses relations qui, jusque dans les derniers temps, avaient existé entre ces peuples et Israël, grâce en particulier à la captivité des Juifs en Assyrie et à Babylone, les Mages avaient pu connaître les saintes Ecritures et les prophéties, et, par conséquent celle de Balaam, donnant comme signe définitif de la naissance du Messie qu'une étoile naîtrait de Jacob. Cette prophétie n'avait d'ailleurs pas un sens assez précis pour donner à elle seule l'intelligence d'un tel signe. L'attente où l'on était a pu aider les Mages à le reconnaître, mais surtout on ne peut douter que, quand brilla l'étoile, qui parut en effet au temps de la naissance de Jésus-Christ, Dieu agit par une grâce intérieure sur eux, pour leur faire comprendre que leur devoir ou leur vocation était de suivre

cette étoile afin d'aller adorer le nouveau Roi qui venait de naître. Le signe par lequel il les appelait était à la fois le plus conforme à leur caractère, puisque ce n'était pas un message surnaturel, mais un signe de l'ordre naturel, un de ces phénomènes dont l'étude faisait leur occupation ; à la personne de Jésus-Christ, qui est la lumière du monde ; au caractère de la grâce qui prévient l'homme, accompagne et couronne ses mérites, car cette étoile en est bien une figure par son origine, par sa douce clarté, par sa fidélité à guider les Mages et à les amener à l'heureux terme de leur voyage.

On n'a que des conjectures sur la nature de l'étoile qui leur apparut. Plusieurs supposent que ce fut un astre véritable, une comète, par exemple, dont l'apparition et l'éclat particulier les auraient frappés en même temps. Mais ce pouvait être un météore plus brillant que les étoiles ordinaires, et dont la clarté n'était pas éteinte par celle du jour pendant la marche des voyageurs. Ils virent l'étoile sur la Judée ; la prophétie l'indique, et, sans cela, elle ne les aurait pas fait penser à la naissance du Roi des Juifs. Par cette position, l'étoile guidait leur marche, et il n'était pas besoin qu'elle se mît en mouvement. Elle a pu se déplacer un peu, après leur sortie de Jérusalem, pour leur marquer l'endroit où ils trouveraient le Sauveur. Le nombre des Mages qui vinrent l'adorer n'est pas marqué dans l'Evangile. Celui de trois auquel on le fixe est une tradition fondée sur le nombre de présents qu'ils offrirent.

A l'appel à la fois extérieur et intérieur de la grâce ils obéirent avec une docilité, avec une assurance, une résolution, une constance admirables, qui sont pour tous les chrétiens un exemple parfait de l'esprit de foi dans les difficultés et les sacrifices. Le premier de ces sacrifices était de quitter leur patrie. Au jugement d'une prudence naturelle et humaine, il pouvait sembler que ce fût une folie de leur part : ils étaient peut-être âgés, ils vivaient honorés et aimés de tous, et ils entreprenaient un voyage aventureux, loin de leur région, dans un but problématique, incertains de l'accueil qui les attendrait au retour. Cependant ils n'hésitèrent pas, et se mirent en marche.

« Ils vinrent donc de l'Orient à Jérusalem et « demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est « né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et « nous sommes venus pour l'adorer. » Si, à leur entrée dans la ville sainte, l'étoile cessa de luire à leurs yeux, comme le récit sacré le donne à croire, ce fut pour eux un sujet d'embarras et d'incertitude. Mais l'effet produit par leur arrivée imprévue et par le motif qu'ils en donnaient, et qui causèrent tant de troubles dans Jérusalem, dut être aussi pour eux une surprise.

Jérusalem et la Palestine gémissaient sous l'odieuse tyrannie de l'Iduméen Hérode. Depuis plus de trente ans qu'il régnait, cet usurpateur ne cessait de verser le sang : les derniers représentants des Machabées, la plus grande partie du sanhédrin juif, ses propres parents, de nombreux Israélites

avaient été mis à mort par lui. En vain Hérode réparait soigneusement le temple pour se faire accepter de ses sujets ; en vain il multipliait les adulations à l'adresse des puissants de Rome ; en vain il s'entourait de courtisans qui tentaient de le faire passer pour le Messie ; la majeure partie des Juifs ne pouvait oublier que le sceptre était sorti de Juda, et que le vrai Messie allait venir. Tous les yeux interrogeaient l'horizon, mais on sait quel Messie les Juifs attendaient de voir s'y lever. C'est dans la capitale d'un tel prince et chez un peuple ainsi disposé que la caravane des Mages arrivait à l'improviste. On y était accoutumé à des spectacles de ce genre, et celui-ci n'aurait pas causé grand émoi, sans la question que les Mages faisaient de tous côtés, en disant qu'ils avaient vu l'étoile du nouveau Roi des Juifs, et demandant où il était né. Personne ne se méprit ; ce Roi des Juifs, c'était le Messie. « A cette annonce le roi Hérode fut déconcerté, et toute la ville avec lui. » Le prince, qui avait cru conjurer tous les périls du dedans, en voyait subitement surgir un du dehors. Le peuple, confiant dans ses prêtres et ses docteurs pour lui révéler le Messie, se berçait de l'espoir qu'il viendrait avec un grand éclat ; et c'étaient des étrangers, des païens, qui venaient d'un pays lointain pour annoncer à la capitale du peuple élu que son Sauveur était né.

Le trouble était à son comble partout. « Hérode, « assemblant les princes des prêtres et les scribes, « les pressait de lui faire savoir où le Christ devait « naître, et ils lui dirent : C'est à Bethléem de Juda.

« Voici en effet ce qui a été écrit par le prophète :
« Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la
« moindre parmi les principales villes de Juda,
« car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouver-
« ner mon peuple Israël. Alors Hérode, faisant
« venir les Mages, s'enquit d'eux minutieusement
« du temps où l'étoile leur était apparue, et les
« envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez et prenez
« des informations exactes sur l'enfant, et quand
« vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que
« moi aussi j'aille l'adorer. » Le fourbe avait son plan; il éprouvait en effet un vif désir de savoir où demeurait ce compétiteur inattendu.

« Quand les Mages eurent entendu le roi, ils s'en allèrent », étonnés sans doute de voir inconnu dans son pays celui qu'ils étaient venus adorer de si loin. Leur foi triompha de cette épreuve, et elle eut aussitôt sa récompense. « Voici que l'étoile qu'ils
« avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce
« qu'elle arrivât au lieu où était l'enfant et s'arrê-
« tât au-dessus. A la vue de l'étoile, ils furent
« transportés de joie. » Ils ne s'étaient donc pas trompés, ils avaient raison contre tout un peuple incrédule ou incertain. Le brillant météore avançait comme autrefois la nuée dans le désert devant les Hébreux. Il les guida jusqu'au berceau de Jésus.

« Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère. » Les Mages voyaient dans cette humble demeure à peu près ce que les bergers avaient vu dans l'étable : la foi de ces puissants n'en fut pas plus ébranlée que celle des pasteurs.

« *Se prosternant, ils l'adorèrent. Ils ouvrirent* « ensuite leurs trésors, et lui offrirent des présents, « de l'or, de l'encens et de la myrrhe » ; présents où l'Eglise, guidée par l'esprit de Dieu, voit un éloquent symbolisme : l'or convient au Roi, l'encens à Dieu, la myrrhe, parfum précieux servant à embaumer les morts, au Rédempteur dont la sainte Humanité était destinée à mourir. C'est donc une royauté divine et sacerdotale que les Mages reconnaissent dans cet Enfant. Quel glorieux changement de scène ! Dans la nuit, dans le silence et l'obscurité, dans la pauvreté de l'enfance du Sauveur, que signifient cette étoile brillante, ce cortège princier, ces lingots d'or, cet encens, ces parfums précieux ? La pauvre demeure s'est transformée en une cour royale. C'est l'*Epiphanie*, la manifestation de la royauté de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'Eglise, en cette fête, groupe dans sa liturgie, en un magnifique hommage au Christ-roi, les prophéties qui se rapportent à sa royauté.

Cette manifestation splendide tire aussi son importance de ce fait capital que des étrangers ont été appelés aussi bien que les Juifs à adorer le Messie. Les premiers admis près de son berceau étaient des Israélites, parce que c'était à leur peuple que le salut était offert en premier lieu, c'est à lui que Jésus venait prêcher l'Evangile. Mais les Mages leur succèdent ; ils sont les prémices de la gentilité, c'est-à-dire les premiers de cette longue suite de païens qui, plus tard, se convertiront à la religion de Jésus-Christ et afflueront dans son Eglise.

Les prophètes n'avaient pas manqué de prédire ce glorieux événement. « Le Messie, dit un psaume, « règnera de la mer à la mer, et du fleuve aux « extrémités de l'univers. Les Ethiopiens se pros- « terneront devant lui, et ses ennemis s'inclineront « jusqu'à terre. Les rois de Tharcis et des îles lui « offriront des présents, les rois d'Arabie et de Saba « apporteront leurs dons. Tous les rois de la terre « l'adoreront, et toutes les nations le serviront. » Et Isaïe : « Debout, Jérusalem, sois illuminée, car « voici ta lumière, et la gloire du Seigneur se lève « sur toi... Les nations vont marcher à ta lumière « et les rois à la splendeur de ton levant. Lève les « yeux autour de toi et vois : tous ceux-ci sont « assemblés pour venir à toi, des fils t'arrivent de « loin et des filles se lèvent de tout côté. Maintenant « tu vas voir, tu seras riche, ton cœur admirera et « se dilatera, quand les richesses de la mer vien- « dront à toi et que la force des nations t'arrivera. « Comme une inondation, les chameaux te couvri- « ront, ainsi que les dromadaires de Madian et « d'Epha. Tous viendront de Saba, apportant l'or « et l'encens, et publiant la gloire du Seigneur. »

La foi des Mages a eu sa récompense. Près du divin berceau, ils ont appris à connaître Jésus et Marie, ils ont vu de leurs yeux et adoré le Sauveur, ils ont reçu la foi chrétienne, et, quand ils reviennent dans leur patrie, ce sont des croyants, des confes- seurs, des apôtres. Leur départ déjoue les perfides calculs d'Hérode : « Ayant reçu pendant leur « sommeil un avertissement du ciel de ne point

« aller le retrouver, ils retournèrent dans leur pays « par un autre chemin. » Sans repasser par Jérusalem, ils gagnèrent directement le gué du Jourdain, un peu au-dessus de la mer Morte.

La Présentation de Jésus dans le temple et la Purification de la Sainte Vierge.

La loi de Moïse contenait deux prescriptions relatives à la naissance des enfants. Toute femme qui avait donné le jour à un fils devait se présenter au temple quarante jours après, pour une cérémonie de purification, analogue à celle qui se pratique parmi les familles chrétiennes sous le nom de relevailles. En même temps, chaque premier-né devait y être offert et consacré au Seigneur, en reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur toute créature, et de la préservation des premiers-nés des Israélites, lors de la sortie d'Egypte, quand l'Ange exterminateur fit mourir en une nuit tous ceux des Egyptiens. Après cette consécration, la mère rachetait son fils, le Seigneur le lui rendait, et pour cela, elle payait cinq sicles. En outre, elle devait faire pour elle-même deux offrandes, suivant sa condition : un agneau en holocauste, et une tourterelle à immoler pour sa purification, si elle pouvait faire cette dépense, ou,si elle était pauvre, deux tourterelles et deux petits de colombe. Marie fit l'offrande des pauvres.

Pas plus que la loi de la circoncision, celle-ci ne pouvait regarder la personne de Jésus-Christ, lui

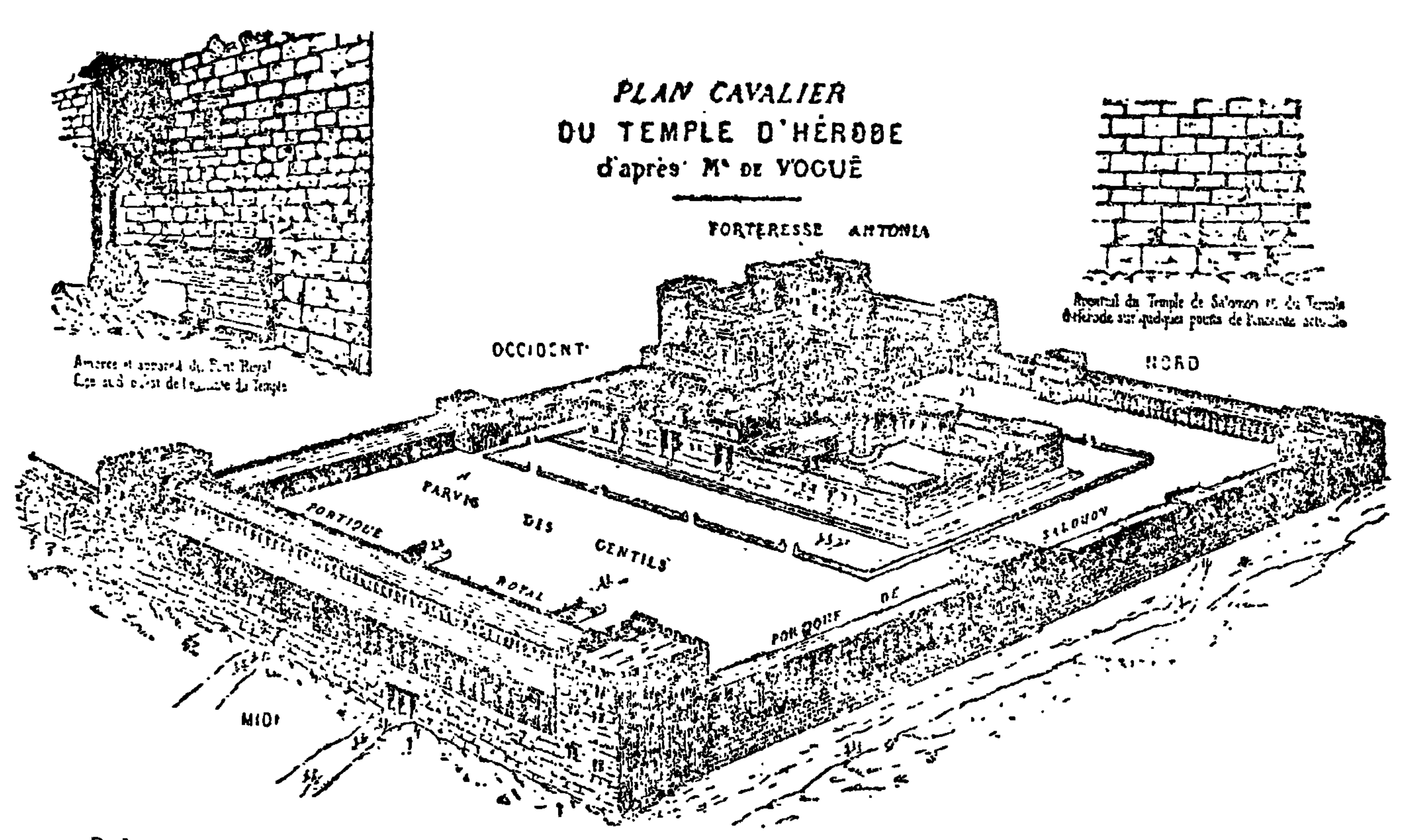
qui, bien loin d'avoir besoin d'être racheté, venait racheter tous les hommes. Grâce à l'union de la nature humaine à la seconde Personne de la Sainte Trinité, sa sainte Humanité était sanctifiée et consacrée à Dieu mieux qu'elle ne pouvait l'être par aucune cérémonie. Mais le mystère de sa divinité n'étant pas encore connu, il ne voulait donner aucun sujet de scandale, mais bien plutôt l'exemple de l'humilité, de l'obéissance et de zèle à honorer Dieu par toutes les cérémonies que la loi prescrivait, car la loi ancienne ne devait être abolie que par sa mort. En outre, cette cérémonie était pour lui toute autre chose qu'une pieuse formalité. Il venait dans le temple s'offrir et se dévouer à son Père, comme une victime de propitiation, dont le sacrifice devait être réellement accepté et se consommer un jour sur la croix.

Marie, Vierge immaculée, dont le divin enfantement était plus pur qu'un rayon de soleil, n'était pas, non plus, obligée à une loi faite pour rappeler, d'une manière symbolique, la corruption originelle de la nature humaine transmise avec le sang. Mais sa parfaite pureté était aussi un mystère ignoré, et quand son Fils se soumettait à la condition des hommes pécheurs, aurait-elle voulu s'en affranchir? Elle trouvait là, d'ailleurs, une occasion précieuse à son cœur d'exercer l'obéissance et l'humilité. L'humilité rangeait sous la loi celle que la grâce avait placée au-dessus d'elle. En s'y soumettant, en acceptant de passer pour une femme comme les autres, elle sacrifiait la gloire extérieure d'être mère dans la virginité.

Pour ces motifs, Marie et Joseph, portant dans leurs bras le divin Enfant, se rendirent donc, à l'époque prescrite, au temple du Seigneur.

Le temple où Jésus fit, ce jour-là, sa première entrée, et où il devait revenir si souvent, n'était plus le temple de Salomon, détruit par Nabuchodonosor, en 584, quand les Juifs furent emmenés en captivité. Ce n'était même plus, à proprement parler, l'édifice nouveau, construit par Zorobabel, à leur retour. Il avait été dévasté et ruiné en grande partie pendant les guerres de persécutions qui suivirent. Hérode avait employé pendant de longues années plus de dix mille ouvriers à le transformer; cette restauration en fit le plus splendide monument du monde par la richesse inouïe de ses matériaux et de ses ornementations. Mais c'était toujours le temple du vrai Dieu.

La place que le temple de Jérusalem tient dans la vie de Jésus-Christ et le sujet même du présent mystère en rendent utile une description rapide. Le temple proprement dit n'avait pas les proportions grandioses des édifices religieux les plus célèbres aujourd'hui, car il n'était pas destiné comme eux à contenir des foules nombreuses; la foule en était même exclue. Mais il avait des accessoires très importants et l'ensemble occupait un emplacement considérable. Comme le premier et le second temple, il était situé sur le mont Moria, témoin, selon la tradition, du sacrifice d'Abraham. Son enceinte renfermait plusieurs parvis ou terrasses, élevées les unes au-dessus des autres comme autant



Amorce et arrachement du Pont Royal
Coin sud-ouest de l'enceinte du Temple

Appareil du Temple de Salomon et du Temple d'Hérode sur quelques points de l'enceinte actuelle

P. Lethielleux, Editeur.

de degrés superposés. Le premier parvis était celui des Gentils, auxquels l'accès des autres était défendu. Tout le monde pouvait y entrer; c'est là que se tenaient, au temps de Jésus, les marchands auxquels on achetait les victimes et qui changeaient les monnaies. Le second parvis était celui des Israélites. Il était divisé en deux parties : l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes. Plus haut était un troisième parvis : celui des prêtres. Il contenait l'autel des holocaustes et touchait au temple proprement dit. C'est dans ce dernier parvis qu'on immolait les victimes, qu'on bénissait, qu'on chantait des cantiques et des psaumes.

Au-dessus de ces trois parvis s'élevait la maison de Dieu, ou l'édifice sacré, où s'exerçait le culte divin. Il était tourné vers l'Occident, et comprenait d'abord un large portique ou vestibule, plus élevé que les parvis, puis, derrière un voile, le *lieu Saint*, renfermant le chandelier d'or, la table d'or pour les pains de propositions et l'autel d'or des parfums; enfin, le sanctuaire, ou le *Saint des Saints*, séparé du *lieu Saint* par un très riche voile, comme le *Saint* l'était du vestibule. Il aurait dû contenir l'arche d'alliance, mais elle était absente depuis la captivité. Au moment de la destruction du temple, le prophète Jérémie l'avait fait transporter dans un lieu secret, où, par un dessein de Dieu, elle est toujours demeurée cachée.

Sur les côtés du temple s'élevaient trois étages de galeries divisées en chambres pour le logement du personnel. Autour des parvis étaient aussi des constructions renfermant des salles où conféraient

les Docteurs ; l'une était spécialement réservée au Trésor.

La Sainte Famille traversa le parvis des Gentils et monta à celui des Israélites. Le prêtre de service, averti par Joseph, vint recevoir Marie à l'entrée. Elle fit entre ses mains l'offrande des victimes prescrite, et le prêtre, après avoir récité sur elle les prières, l'introduisit dans la partie du parvis destinée aux femmes. Là elle mit le divin Enfant entre les mains du prêtre, pour être offert à Dieu, et aussitôt, lui ayant payé la somme de cinq sicles, elle reprit Jésus dans ses bras.

Ceci se passait au milieu des allées et venues d'autres membres du peuple, et cette cérémonie si fréquente, faite pour une famille d'apparence très modeste, n'avait rien qui attirât une attention particulière de la part de ceux sous les yeux de qui elle s'accomplissait. C'était pourtant un acte de la plus haute importance, si important qu'il était depuis longtemps attendu et qu'il avait fait l'objet de prophéties. Lorsque les Juifs, revenus de la captivité sous la conduite de Zorobabel, mettaient la dernière main à la construction du second temple, les plus anciens pleuraient au souvenir des splendeurs qu'ils avaient autrefois admirées dans l'édifice élevé par Salomon, et qu'ils ne pouvaient reproduire. Le prophète Aggée les avait consolés par cette annonce : « Encore un peu de temps, dit « le Seigneur, et j'ébranlerai le ciel, la terre, la « mer et le désert ; je mettrai en mouvement tous « les peuples ; alors viendra le Désiré de toutes les

« nations. Je remplirai cette maison de gloire... « La gloire de celle-ci sera plus grande que celle de « la première, et en ce lieu je donnerai la paix. » « Malachie, le dernier des prophètes, qui prédit aussi le grand sacrifice que le Messie devait substituer en sa personne aux vains holocaustes, avait dit également : « Voici que j'envoie mon ange « pour préparer la voie devant ma face (Jean-« Baptiste), et aussitôt viendra à son temple le « Dominateur que vous cherchez, et l'Ange de l'al-« liance que vous désirez. »

C'était son temple, en effet, comme Dieu d'Israël. C'était aussi son temple en tant qu'Homme-Dieu. Jésus-Christ, en ce jour où il y entrait pour la première fois, n'y venait pas seulement, comme les autres Israélites, pour adorer, mais pour prendre possession de ce sanctuaire, pour y commander et gouverner, non plus comme Moïse qui était un serviteur, mais comme Fils de Dieu, comme maître souverain, pour exercer là ses droits au nom de son Père, et pour s'y manifester. C'est ainsi qu'il se révèlera dans sa vie publique, et le temple entendra les plus solennelles déclarations de cette divine autorité.

La présentation de Jésus au temple était une autre révélation du Messie. Dieu prit soin qu'elle fût constatée. Ce qui échappait à l'attention du vulgaire, il en donna l'intuition à des âmes de choix. Les prêtres et le peuple présent virent l'Enfant sans se douter de sa divine origine; ils ne pouvaient reconnaître le Sauveur des hommes sous les dehors

de la faiblesse et de l'indigence. Cependant il y avait à Jérusalem un pieux vieillard, nommé Siméon, « homme juste et craignant Dieu, qui attendait avec confiance la consolation d'Israël », le Libérateur que tant de vœux appelaient. « L'Esprit-Saint était en lui et lui avait donné l'assurance qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Christ du Seigneur. Or, poussé par son inspiration, il vint dans le temple comme les parents de Jésus s'y trouvaient pour accomplir les prescriptions de la loi. » Il n'y avait, ce semble, dans la vue de cette pauvre femme accompagnée de son époux, pauvre comme elle, rien qui dût le frapper. Mais à peine ce saint vieillard eut-il aperçu le petit enfant, qu'une voix secrète l'avertit au fond du cœur. « Il le prit entre ses bras, le bénit », et laissant éclater son transport : maintenant, s'écria-t-il, que j'ai pu voir de mes yeux Celui dont l'attente me soutenait, brisez les liens, Seigneur, qui rattachaient encore à la terre ma vie presque éteinte : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole. » Emporté par l'inspiration prophétique, il proclama le motif de cette paix et de sa joie : la plénitude du salut offert aux nations infidèles et à Israël dans le Sauveur, et la gloire de son peuple; il a vu de ses yeux la lumière du monde : « Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez à être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple. » Cet hymne débordant de reconnaissance fut sans doute entendu de ceux qui étaient près de là, et dut les frap-

per singulièrement. Quant à Marie et à Joseph, ils étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de l'enfant; Dieu rendait de plus en plus claire dans leur esprit la connaissance de sa mission divine.

Mais à ces transports de joie succèdent de sombres prévisions. Le saint vieillard, à qui Dieu révèle l'avenir, découvre la résistance opiniâtre que les cœurs corrompus opposeront à l'œuvre du Christ, et il fait pressentir à celle qui doit être appelée plus tard la Mère de douleurs, les cruelles épreuves que la Providence lui réserve. « Siméon les « bénit et dit à sa Mère: cet enfant que vous portez « dans vos bras a été établi pour la ruine et pour la « résurrection d'un grand nombre en Israël. » Plusieurs en Israël, tels que les Pharisiens, enflés de leur prétendue justice, tomberont et seront exclus du royaume de Dieu; au contraire, en grand nombre, les pécheurs, les publicains se relèveront par leur foi en lui. Il sera comme une pierre placée sous les pas du voyageur et qui devient pour lui une occasion de chute, mais qui, dans les desseins de Dieu, doit devenir la «pierre angulaire» de l'édifice nouveau. « Cet enfant, dit encore Siméon, est placé comme un signe de contradiction », un signe, un prodige auquel on refuse de croire, et que l'on repousse opiniâtrément. Le Fils de Dieu n'est venu pour causer la ruine de personne, mais pour offrir le salut à tous. Il est la cause de notre salut, parce que personne ne peut être sauvé que par Jésus-Christ; mais il n'est pas la cause de notre ruine, il n'en n'est que l'occasion. Notre salut vient de lui,

notre perte vient de nous. Ta perte viendra de toi, Israël, dit le prophète Osée.

Siméon prévoit que la doctrine de Jésus-Christ, accueillie avec joie, avec amour, par les âmes droites, sera repoussée par ceux dont la volonté est mauvaise, et que la contradiction ira jusqu'à livrer Jésus à la mort, à la mort de la croix. C'est l'histoire de sa vie publique et son tragique dénouement qui se déroulent aux yeux du vieillard inspiré. Les coups qui tomberont sur le Fils passeront par le cœur de sa Mère. O Marie, aujourd'hui si heureuse, préparez-vous à ces douleurs, « un glaive transpercera votre âme », il n'en sera pas seulement effleuré, mais traversé de part en part, car « il faut que les secrets du cœur de plusieurs soient révélés », il faut que le masque de l'hypocrisie des Pharisiens s'abatte, et que leur méchanceté apparaisse dans toute sa noirceur.

Une telle annonce aide à comprendre les sentiments de Jésus et de Marie durant cette cérémonie de la présentation, qui, pour les autres, n'était que l'accomplissement sans conséquence d'un rite pieux. Jésus, offert à son Père par les mains du prêtre, joignait à l'adoration fervente le dévouement absolu à toutes ses volontés, le sacrifice total de lui-même, accepté d'avance, ratifié, et qui se consommerait un jour de la manière la plus rigoureuse. Sa Mère unissait son sacrifice à celui de son divin Fils avec la plus amoureuse résignation, et déjà son cœur sentait la pointe du glaive qui ne cesserait de le presser, jusqu'à ce qu'il le transperçât.

Siméon ne fut pas le seul à qui le Saint-Esprit révéla en ce jour le grand mystère. La même grâce fut donnée à une pieuse femme vouée à la prière et à la pénitence, et qui, probablement, vivait dans le temple avec les veuves et les vierges. L'Ecriture donne le nom de prophétesses à de telles personnes, qui, sans avoir toutes, à proprement parler, le don de prophétie, étaient en commerce intime avec Dieu et en recevaient des illuminations. « Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Azer. Elle était avancée en âge. Restée veuve après sept ans de mariage, et ayant alors quatre-vingts ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour, dans les jeûnes et les prières. Elle aussi, survenant à cette heure, elle se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient le Rédempteur d'Israël. »

Les prophéties avaient cessé depuis cinq cents ans. L'attente des Juifs était soutenue et confirmée par l'accomplissement visible sous leurs yeux, dans leur histoire, de tous les événements prédits comme devant précéder la venue du Libérateur. Mais le Seigneur avait dit : « Dans les derniers temps, je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront. » Après ce long hiver, c'est comme un printemps qui s'épanouit : Marie, Elisabeth, Zacharie, Siméon, Anne, tous proclament un grand avenir et chantent les merveilles de la miséricorde divine.

La fuite en Egypte.

Hérode, en envoyant les Mages à Bethléem, n'avait confié à personne le dessein qu'il méditait; il voulait faire périr secrètement dans son berceau l'enfant dont le titre seul était, croyait-il, une menace pour son trône. Il se résolut donc à dissimuler jusqu'au retour des Mages. Ceux-ci tardaient. N'avaient-ils pas trouvé le roi attendu? Poursuivaient-ils l'enquête minutieuse dont il les avait chargés? Hérode put le penser d'abord ; toutefois l'attente se prolongeait au delà de sa patience. Enfin, il apprit leur départ. Alors « voyant qu'il avait été joué par eux, il entra dans une violente colère », et la colère d'un aussi cruel tyran était grosse de terribles dangers pour ceux qui la faisaient naître. La toute puissance divine sut y faire échapper l'Enfant. Les récits évangéliques ne permettent pas de discerner sûrement si c'est à Nazareth ou à Bethléem que la Sainte Famille fut avertie de l'orage prêt à éclater. Ce serait à Nazareth, si l'on s'en tient strictement à ces paroles : « Enfin, lorsque Joseph et Marie se furent acquittés de tout selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, où était leur demeure. » Dans une ville aussi grande et aussi peuplée que l'était Jérusalem, et dans un temps où, en Judée et ailleurs, la police n'était pas organisée administrativement, il est possible et il est facile d'admettre qu'Hérode ne sut rien de ce qui s'était passé au temple, et qu'il en fut informé seulement après le départ de la Sainte Famille pour Nazareth, tandis

qu'il la croyait toujours à Bethléem, où il exerça sa rage. C'est d'autant moins invraisemblable qu'il est certain que le roi n'apprit la naissance de Jésus que par les Mages, quoiqu'elle ait eu de l'éclat à Bethléem et dans le pays d'alentour. On comprendrait alors que la présentation au temple ait pu avoir lieu après l'Epiphanie. L'opinion la plus ancienne se trouverait ainsi confirmée.

Le texte d'un autre évangéliste permet de croire que l'avertissement du Ciel fut donné à saint Joseph au lieu même où se fit l'adoration, et aussitôt après le départ des Mages : « Quand ils furent partis, l'ange du Seigneur apparut à Joseph. » Dans cette hypothèse, la Sainte Famille ne serait retournée à Nazareth, après la Présentation, que pour peu de temps, et afin d'en retirer ce qu'il lui fallait pour s'installer définitivement à Bethléem, d'où Joseph était originaire, où Dieu avait fait naître l'Enfant, et où ses parents pouvaient croire que son dessein était de le faire élever. On verra aussi, par le récit du retour d'Égypte, le choix de Joseph pour Nazareth se déterminer après une hésitation qui semblerait peu naturelle, s'il y avait été fixé avant la fuite. Les Mages ne seraient donc venus à Bethléem qu'après le retour de la Sainte Famille dans cette ville, et même assez longtemps après. La foi n'est pas intéressée à ce qu'on soit réduit sur ce point secondaire à des conjectures.

« Un ange apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à

ce que je vous dise, car Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir ». Cet ordre était une dure épreuve ; chaque mot du message le fait sentir : « Levez-vous » : saint Joseph avait déjà dû faire plus d'un voyage ; il semblait qu'il n'y eût plus de repos pour lui, depuis que l'enfant lui était confié. « Prenez l'enfant et sa mère » : encore, s'il s'était agi de partir seul ! Mais se charger de deux vies si précieuses et de pourvoir à leur sécurité en une circonstance très critique ? « Fuyez en Egypte » : c'était donc l'exil, et l'exil est toujours pénible. « Demeurez-y, jusqu'à ce que je vous dise » : l'incertitude augmente la peine. « Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir » : n'y a-t-il donc pas d'autre moyen de défendre le Fils de Dieu contre les embûches de ce tyran? Dieu a bien su protéger son peuple contre Pharaon, Sennachérib et tant d'autres persécuteurs.

La révélation du danger est faite à Joseph, et c'est lui qui dirigera la fuite. Cela se passe ainsi parce que Dieu l'a établi le chef de la Sainte Famille : l'autorité est attachée à la place et non à la science et à la sainteté, qui étaient bien supérieures dans Jésus et dans Marie. Joseph accomplit l'ordre à la lettre, et donna le modèle d'une parfaite obéissance. La sienne fut simple et sans raisonnements : il n'allégua point qu'il serait facile à Dieu d'employer des moyens moins pénibles pour l'Enfant, pour sa mère et pour lui-même. Elle fut prompte et sans délai : il se leva sur-le-champ, dans la nuit. Elle fut généreuse et pleine de confiance : il partit sans préparatifs et sans provi-

sions. « Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et partit pour l'Egypte. »

Le voyage était long et difficile. De Bethléem à la rivière d'Egypte, qui marquait la frontière où cessait le pouvoir d'Hérode, il y avait environ quarante lieues. De là jusqu'à Héliopolis, non loin de l'antique Memphis et des grandes pyramides, où la tradition fixe communément le séjour de la Sainte Famille, on en compte encore environ cinquante. Aux Israélites qui voyageaient dans le désert Dieu avait envoyé la colonne de nuées, la manne, l'eau miraculeuse sortie du rocher. On ne voit point ces merveilles dans la fuite de la Sainte Famille ; rien ne vient diminuer pour elle les difficultés du voyage. Mais elle les supporte avec une obéissance et une patience admirables. C'est d'abord qu'elle y reconnaît la volonté, l'ordre de Dieu, il le veut, cela suffit ; il a ses desseins, sa Providence est sagesse, puissance et bonté. C'est, en outre, l'amour de Joseph et de Marie pour le Sauveur dont la vie est en danger. Que ne seraient-ils pas disposés à faire et à souffrir pour la préserver ?

Il y avait des raisons mystérieuses dans le choix de l'Egypte comme lieu de refuge. Le Sauveur se faisait porter en ce pays par ses parents, afin d'aller retrouver l'antique berceau du peuple hébreu. Abraham, Jacob, Joseph y avaient été ; c'est là que les Israélites avaient été affranchis de la servitude; plus tard, ils y avaient fréquemment cherché un abri contre les persécutions. La présence

de Jésus allait sanctifier cette terre païenne à laquelle se rattachaient tant de souvenirs de sa nation, et lui apporter la bénédiction qui y ferait fleurir un peuple de saints anachorètes. Le choix était d'ailleurs heureux par lui-même. L'Egypte était alors une province entièrement soumise aux Romains, et administrée par un préfet sous l'autorité directe de l'empereur. Elle offrait donc une sécurité parfaite. Les Juifs y formaient alors une colonie nombreuse; ils y avaient élevé, depuis un siècle et demi, un temple qui remplaçait pour eux celui de Jérusalem. Les fugitifs allaient y retrouver des compatriotes; ils purent y connaître plusieurs familles où régnait la piété.

Leur vie, en Egypte, dut être une vie de pauvreté, d'autant qu'ils y arrivaient en étrangers; vie de travail, les obligeant à gagner leur pain de chaque jour, mais vie pleine d'un doux contentement et de confiance en Dieu, sanctifiée par de pieux entretiens et par la prière constante. Que de délicieux épanchements dans leur parfaite union entre eux et avec Dieu! La durée du séjour de la Sainte Famille en Egypte est incertaine. C'est là probablement que le Sauveur commença à parler ; c'est là que, pour la première fois, il pria à haute voix. Si ce séjour dura quelques années, c'est là qu'il revêtit pour la première fois la petite tunique de l'enfant, qu'il forma ses premiers pas, et que ses petites mains s'essayèrent au travail. Les regards du divin Enfant contemplaient aussi les merveilles de cette antique Egypte : il voyait la crue du Nil; sans doute, plus d'une fois, ses yeux se portèrent

sur les Pyramides ; peut-être a-t-il cueilli les fleurs du lotus, en jouant sur les bords du fleuve.

Le massacre des Saints Innocents. Le retour d'Egypte.

Tandis que la Providence arrachait le divin Enfant à l'effroyable danger suspendu sur sa tête, Hérode s'acharnait à le poursuivre de sa cruelle jalousie. Le crime horrible commis par lui dans ce dessein montre à quoi peut être conduit l'homme gouverné par ses passions. « Il envoya tuer, dans « Bethléem et dans les environs, tous les enfants « âgés de deux ans et au-dessous. »

Le massacre des Innocents, tout atroce qu'il est, n'a pas de quoi surprendre et paraître incroyable, si l'on considère les mœurs de l'époque et le caractère d'Hérode. La vie d'un enfant était alors si peu respectée que Tacite, grave historien romain, regarde comme une singularité le scrupule que se faisaient les Juifs de tuer leurs enfants nouveau-nés. Pour des ennemis vaincus ou pour des rivaux dangereux, les politiques avaient bien moins d'égards encore. L'histoire de ces temps offre le fréquent spectacle de pareilles horreurs. Quant à Hérode, sa vie est pleine de cruautés, exercées même envers sa famille. Il fit périr presque toute celle de Marianne, sa seconde femme, qui descendait des Machabées. Après avoir mis à mort Hyrcan, son grand-père ; Alexandre, son père ; Antigone, son oncle ; Aristodule, son frère ; Alexandra,

sa mère, il finit par égorger Marianne elle-même, et étrangler les deux fils qu'il en avait eus. Le mot d'Auguste, rapporté par Macrobe, auteur païen du quatrième siècle : « J'aimerais mieux être le porc d'Hérode que son fils », montre de quoi on le savait capable. Pour ce tyran, le meurtre d'une vingtaine d'enfants, ou même d'une quarantaine, pour plus de sûreté, dans une province qu'il traitait en pays conquis, n'était qu'une bagatelle.

Jérémie, qui vivait à l'époque où les Israélites du royaume de Juda furent emmenés en captivité, et, prédisant cette catastrophe, avait devant l'esprit le spectacle désolant des mères qui voyaient leurs enfants rassemblés sous leurs yeux, chargés de chaînes comme des esclaves et entraînés dans un pays lointain. Mais son regard prophétique lisait dans leur désolation l'image, le type, la figure d'autres gémissements qui devaient, quelques siècles plus tard, retentir dans les mêmes lieux, et comme pour préciser le théâtre de cet autre malheur, il personnifiait la douleur et les cris désespérés des mères en Rachel, épouse de Jacob, morte en donnant le jour à Benjamin, et dont le tombeau se trouvait près de Bethléem. Dans une poétique et touchante figure, Jérémie faisait de la mère du peuple d'Israël le symbole de la nation elle-même, pleurant sur la perte de ses enfants, qu'elle ne reverra plus. Il semble qu'on voit cette mère des Juifs, émue à cette scène de carnage, sortir du tombeau pour crier le déchirement de son cœur, de celui des mères sur le sein desquelles les bourreaux venaient massacrer les innocentes

victimes. L'Evangile fait l'application de cette prophétie en disant : « Alors fut accompli l'oracle du prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et des cris déchirants, la voix de Rachel pleurant ses enfants, et refusant toute consolation, parce qu'ils ne sont plus. » La petite ville de Rama était située sur une hauteur, dans la tribu de Benjamin, à une demi-journée de chemin de Bethléem.

Pauvres mères, mais heureux enfants, immolés comme naguère les deux colombes du temple à la place du Fils de Dieu. Dès le seuil de la vie, ils ont achevé leur mission. Ils sont parvenus au bonheur, presque sans avoir conscience de ce qu'ils souffraient. En un instant, le glaive a tranché leur vie. Leurs yeux, à peine ouverts, se sont fermés aux spectacles du monde, à la vue de leurs parents, mais pour s'ouvrir aussitôt à la contemplation de Dieu dans l'éternité. Ils ressemblent au Sauveur par l'âge, par leur destinée. Leur seule faute est d'être nés avec lui à Bethléem. Ils sont ses petits concitoyens ; ils sont aussi ses apôtres, car leur fin cruelle est un témoignage de sa naissance. Ils se substituent à lui dans la mort ; ils le sauvent en quelque sorte, puisqu'ils ne meurent pas seulement à cause de lui, mais pour lui. C'est pourquoi l'Eglise les reconnaît comme martyrs et célèbre leur fête dans un sentiment de touchante tristesse, au milieu même de la joyeuse octave de Noël. C'est à cause du rapport étroit entre eux et le divin Enfant que l'Eglise les aime tant. Ames innocentes, ils ont au ciel l'auréole de la virgi-

nité. L'Eglise leur applique le passage de l'Apocalypse, où saint Jean décrit en langage humain le bonheur et la joie des vierges dans le paradis : « Ils portent le vêtement blanc de l'innocence ; ils ont des palmes dans leur main, sur leur front est inscrit le nom de Dieu », ils forment la cour habituelle de l'Agneua, l'élite du céleste royaume.

La rage d'Hérode a été impuissante contre le fils de Dieu, sa mort va lui rouvrir le chemin de sa patrie. Elle suivit de peu de mois la fuite en Egypte, et arriva pendant les fêtes mêmes de la Pâque. Le vieux roi portait déjà, depuis quelques temps, le châtiment de ses crimes. Son corps, dévoré tout vivant par la corruption du tombeau, comme autrefois celui du persécuteur Antiochus Epiphane, lui faisait endurer des douleurs intolérables, auxquelles il cherchait en vain des remèdes. La cruauté survivait en lui à tout le reste. Il fit brûler vifs, avec quarante de leurs partisans, deux scribes coupables d'attentat contre ses insignes royaux. Cinq jours avant de mourir, il fit périr un de ses fils, Antipator. Il expira enfin laissant une mémoire éxécrée.

On ne sait pas au juste combien de temps la Sainte Famille séjourna en Egypte. L'Evangile n'a pas pour but de renseigner sur tous les détails de la vie de Notre Seigneur, mais de faire connaître sa mission, ses œuvres, sa doctrine, ses épreuves. Le récit sacré dit seulement : « Hérode étant mort, « l'ange du Seigneur apparut en Egypte à Joseph « pendant son sommeil et lui dit : Levez-vous,

« prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre « d'Israël ; car ceux qui en voulaient à la vie de « l'enfant sont morts. Il se leva donc, prit l'enfant « et sa mère, et vint sur la terre d'Israël. Mais « apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée, et aver- « ti pendant son sommeil, il vint habiter dans la « ville appelée Nazareth (en Galilée), pour que « fût accompli ce qui avait été dit par les prophè- « tes : Il sera appelé Nazaréen. »

Il semble donc que Joseph avait eu d'abord l'intention de se rendre en Judée, et, sans doute, à Bethléem, mais les événements qui suivirent la mort d'Hérode étaient de nature à le faire hésiter, et, peut-être à cause d'eux, l'ordre du retour ne lui fut-il donné qu'un certain temps après la mort du tyran. A peine les funérailles d'Hérode furent-elles achevées, que les Juifs réclamèrent à Archélaüs, son fils, la punition des délateurs et des meurtriers employés par son père, et la diminution des impôts. Le nouveau prince n'ayant pas répondu au gré des solliciteurs, une émeute s'ensuivit, au cours de laquelle trois mille Juifs furent massacrés. Pendant qu'Archélaüs courait à Rome pour se faire confirmer dans la possession du royaume, un employé de l'empereur, Sabinus, vint mettre la main sur les biens légués à Auguste par le défunt roi. Sous prétexte d'une nouvelle insurrection, Sabinus osa profaner et piller le temple. En un instant toute la Judée fut sous les armes. Le légat de Syrie, Varus, que devait rendre célèbre l'écrasement des légions romaines par les Germains sur les bords du Rhin, accourut

à la tête de ses troupes et fit périr deux mille Juifs d'une mort cruelle. Un pays en proie à de tels désordres et théâtre de ces horreurs n'offrait pas un séjour assez sûr et assez paisible pour la Sainte Famille.

Comme l'Evangile le fait remarquer, le Sauveur devait recevoir, à cause de son séjour à Nazareth, un autre nom sous lequel le Messie avait été annoncé par les prophètes. Ce rappel montre que ce nom de « Nazaréen », donné plus tard par les Juifs à Jésus-Christ, comme une appellation méprisante, parce qu'elle soulignait l'obscurité d'où il sortait, et que Pilate fit inscrire sur sa croix, était au contraire pour lui un titre d'honneur, confirmant sa qualité de Messie. Le mot Nazaréen signifie en hébreu : séparé, consacré à Dieu : personne ne le fut comme Jésus. Nazareth veut dire rejeton, tendre fleur qu'on cultive avec amour, ce nom lui aurait été donné à cause de son site pittoresque et délicieux ; Jésus était le rejeton, la fleur céleste prédite par Isaïe : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et cette tige produira une fleur sur laquelle reposera l'Esprit de Dieu. » Nazareth devint donc la patrie de Jésus.

L'Evangile rapporte également une autre prophétie, au sujet de la fuite en Egypte, celle d'Osée, qui dit : « J'ai appelé mon Fils d'Egypte. » Littéralement et selon l'écorce de la lettre, cette parole s'appliquerait à la sortie d'Egypte du peuple d'Israël. Mais Israël était une figure de Jésus-Christ ; il se rattache à lui comme le germe au fruit. Le Fils de Dieu, c'est proprement Jésus-

Christ, et Israël, si cher qu'il fût au Seigneur, à cause de lui, n'est jamais appelé de ce nom. La terre d'Égypte, qui devait être, durant un temps, le refuge du peuple d'Israël, pour échapper à la mort dont la famine le menaçait, servit aussi de refuge au Seigneur, afin de le soustraire à celle dont le menaçait le glaive d'Hérode ; et le Seigneur, qui avait fait sortir les Hébreux d'Egypte en temps voulu, en rappelait aussi son Fils dans le moment opportun.

C'est là un exemple de ces sens multiples, disposés en perspectives de profondeur diverse, qu'ont souvent les textes prophétiques et les figures dont l'histoire sacrée est remplie. Ils ne pouvaient être l'effet que de la science et de la sagesse infinie de Dieu. C'est ainsi que la persécution subie par le Sauveur est elle-même un présage et comme la figure de celles auxquelles l'Eglise et ses membres devaient être en butte. Il y a trop d'analogies entre l'histoire de l'Eglise et celle de son divin Chef, pour que cette conformité ne soit pas attribuée à un dessein providentiel. Comme Notre Seigneur, l'Eglise naît dans la pauvreté et la souffrance ; comme lui, elle est exposée, dès son berceau, à la haine et la violence. On veut l'étouffer dans le sang. On la réduit à se cacher. Elle attend pour se montrer que Dieu ait frappé ses persécuteurs. Alors, elle fait éclater sa sagesse, comme Jésus dans le temple à l'âge de douze ans, elle excite l'admiration par l'éclat de sa doctrine. Ainsi la vie de l'Eglise est en germe dans celle de Jésus.

Jésus dans le temple à l'âge de douze ans.

Le Sauveur devait vivre dans l'obscurité jusqu'au jour où, parvenu à l'âge d'homme, il commencerait à prêcher la « bonne nouvelle ». L'Evangile ne rapporte de lui, durant cette période, qu'une seule manifestation extérieure, sans doute à cause de son importance, car elle est comme une esquisse de sa vie publique, tracée à dessein par avance, et la première révélation que Jésus fait personnellement de sa mission. Jusqu'ici ce sont les autres, Elisabeth, les anges, les bergers, les Mages, Siméon et Anne qui ont rendu témoignage de lui : ici il témoigne lui-même.

Ce fut à l'occasion d'un pèlerinage au temple. La loi ordonnait à tous les hommes de se rendre à Jérusalem trois fois par an, à l'époque des trois grandes fêtes : la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles, qui duraient chacune huit jours. La Pâque était le centre, le foyer de la vie religieuse des Juifs. Comme la visite du sanctuaire national formait une partie essentielle de cette fête, c'est surtout pour la Pâque que des multitudes accouraient de toutes parts à Jérusalem.

Les femmes n'étaient pas astreintes à ce voyage, mais beaucoup le faisaient par dévotion. La mère de Jésus y accompagnait habituellement saint Joseph. « Son père et sa mère allaient tous les ans à Jéru-« salem, à la fête de Pâque, et lorsqu'il fut âgé « de douze ans, ils y allèrent selon qu'ils avaient « accoutumé, au temps de la fête. » A douze ans,

l'enfant devenait membre responsable de la communauté juive, il était assujetti à toutes les prescription légales, il était « fils de la loi », suivant une expression usitée. Jésus monta donc à la ville sainte, avec ses parents, pour la Pâque. Les Juifs parlaient toujours de « monter » quand il s'agissait de ce voyage, car la cité sainte occupe un site élevé ; et soit qu'on y vienne par la plaine en descendant de Nazareth, soit qu'on arrive du côté du Jourdain, il faut gravir les pentes pour y accéder. Les psaumes qu'on chantait chemin faisant, dans le pèlerinage, et qui expriment des sentiments de confiance dans le Seigneur et la joie de revoir son temple, avaient pour titre « psaumes des montées ».

On imagine aisément avec quelle dévotion, avec quelle ferveur et quel amour les trois personnes de la Sainte Famille s'acquittèrent de leurs devoirs pendant les jours qu'ils consacrèrent à Dieu en cette circonstance. Le 14 du mois de Nisan (mars), on mangeait l'agneau pascal ; le 15 avait lieu le sacrifice solennel ; le 16 on offrait les prémices de la moisson ; et alors les pèlerins pouvaient reprendre le chemin de leur pays.

Le retour fut marqué par une épreuve douloureuse. « Quand les jours de la fête furent passés, « lorsque ses parents s'en retournèrent, l'enfant « Jésus demeura dans Jérusalem, sans qu'ils s'en « aperçussent, et pensant qu'il était avec quelqu'un « de ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant « un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents

« et parmi leurs connaissances. » Quelle peine et quelle angoisse pour eux ! L'enfant Jésus ne pouvait se perdre comme un enfant ordinaire, ils le savaient ; mais comment, lui, si tendre, si prévenant, si soumis, s'était-il dérobé sans les avoir avertis ? Pauvre Marie, est-ce déjà le glaive de douleur qui vient transpercer son âme ? Joseph s'interroge avec une anxiété poignante : aurait-il manqué de vigilance et trahi en quoi que ce soit sa mission ? Cependant leurs recherches demeuraient vaines. « Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent très « affligés à Jérusalem pour l'y chercher. Après « trois jours, ils le trouvèrent dans le temple. » Ce n'est pas à dire qu'ils l'avaient cherché dans Jérusalem pendant trois jours. Ils avaient fait une journée de chemin en quittant la ville, le retour en demanda une autre, et, le troisième jour, ils découvrirent l'Enfant.

Dans les bâtiments qui entouraient les parvis sacrés avaient été ménagées des salles où les Docteurs d'Israël enseignaient et expliquaient la loi du Seigneur. Chacun avait le droit d'assister à ces leçons, de proposer ses doutes et d'interroger les maîtres. C'est là, sans doute, que le Sauveur avait passé la plus grande partie de son temps. La question qu'on mettait le plus communément à l'ordre du jour était celle du Messie. On aimait à parler de sa puissance, de sa royauté, de sa gloire, de sa venue immédiate. On approfondissait moins et on laissait volontiers dans l'ombre ce que les prophètes avaient écrit de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort.

Jésus était donc là, et ses parents « le trouvèrent « dans le temple, assis au milieu des Docteurs, les « écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui « l'entendaient étaient ravis en admiration de sa « sagesse et de ses réponses ». Il n'était donc pas assis parmi les auditeurs et les disciples ; mais les docteurs, saisis de surprise et ravis de la science de cet enfant de douze ans, lui avaient fait prendre un siège au milieu d'eux. C'est là une chose bien extraordinaire, si l'on songe à l'importance que se donnaient les maîtres de la loi et qu'on leur attribuait, et aux formes absolues de respect qu'on observait à leur égard. L'Enfant, sans se départir d'une parfaite modestie, et avec tous les signes d'une haute déférence, tirait sans doute de l'Ecriture des questions sur la venue, le caractère et la mission de ce Messie dont l'attente remplissait les cœurs, et ses réponses faisaient briller la lumière.

Témoins de ce spectacle, Marie et Joseph en furent frappés aussi. Cependant la conduite de Jésus demeurait pour eux une énigme, leur cœur restait sous l'impression d'une douloureuse étreinte. Joseph, qui commandait d'habitude à Nazareth, n'osa point prendre sur lui d'interpeller l'Enfant, qui venait d'agir en vertu de sa divine initiative. Marie était sa mère, elle avait plus de droits à faire entendre sa plainte et sa douleur. Ce fut elle qui parla. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, et sa mère lui dit : « Mon Fils, pourquoi « avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre « père et moi nous vous cherchions tout affligés? »

Il y a évidemment un mystère dans la conduite

de Jésus. Lui-même en donne la clef en répondant à sa Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous? » lui dit-il. Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé « des choses qui regardent le service de mon Père ». C'est la première parole sortie de la bouche du Sauveur qui soit rapportée par l'Evangile, et elle a pour but d'affirmer et de manifester sa mission. Marie et Joseph la connaissaient bien, mais le lien entre cette mission et la conduite présente de l'Enfant leur échappait. « Ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. » Ses paroles signifiaient clairement que, s'il avait des parents et des devoirs envers eux, il n'en avait pas moins à l'égard d'un Père d'une nature bien supérieure. et que le premier de ces devoirs était de faire la volonté de ce Père, de remplir la mission qu'il lui avait confiée. C'est pour cela qu'il était venu sur la terre, comme il le déclara souvent dans sa vie publique. Le sens de cette réponse était facile à saisir, il n'échappa point à Marie et à Joseph, et elle les trouva parfaitement soumis à la volonté divine ; mais ce que Jésus n'expliquait pas, c'était les motifs qui l'avaient fait agir ainsi. La plus récente manifestation du Sauveur remontait au jour de l'adoration des Mages, la suivante ne se reproduirait que longtemps après, lors de son baptême dans les eaux du Jourdain. Il était donc très opportun qu'il se rappelât au souvenir des Juifs avant de s'enfermer dans le silence et l'obscurité de la vie cachée. Dans ce but, la fête de Pâques et le temple étaient fort bien choisis. Jésus s'y révélait dans une école de docteurs, en présence des maîtres de la loi ; il se

révélait comme le Docteur même de ces Docteurs, dont le rôle était d'annoncer au peuple l'avènement du Messie, et avec qui, plus tard, il devait soutenir une lutte si terrible. Devant eux, il parlait, quoique en termes voilés, de ce Père dont il aurait à glorifier le nom, et de la mission qu'il tenait de lui.

En même temps il préludait d'une façon admirable à sa vie publique. La manifestation qu'il venait de faire était en parfait rapport avec celle-ci, qui fut une magnifique démonstration de son avènement, de sa nature divine et de l'œuvre qu'il venait accomplir ; révélation confirmée par sa doctrine et ses miracles. Ici l'on voit quelque chose de semblable. Si Jésus se montre en public, s'il attire sur lui l'attention et l'admiration en laissant percer sa divine sagesse, c'est qu'il a voulu poser en quelque sorte un jalon servant à rattacher les actes de l'enfant à ceux du semeur de la « bonne nouvelle ».

C'est aussi un présage de la manière dont il s'acquittera de son rôle, par un renoncement complet à toute demeure fixe, à la chair et au sang, par la pauvreté, par la séparation et l'abandon de la famille. Durant ces trois jours, Jésus dut sans doute demander un abri et la nourriture à la charité de quelque famille pieuse. En se dérobant à ses parents, il voulait leur faire découvrir en lui une vocation plus haute et plus extraordinaire que celle l'appelant à vivre de la vie de famille, et préparer sa Mère à la séparation qu'il lui imposerait un jour, quand il commencerait son apostolat. Dans ce but,

il choisit à propos l'âge de douze ans, où la tutelle des parents cessait. Cet épisode de la vie de notre divin Sauveur offre un parfait modèle du courage et de l'abnégation avec lesquels les âmes appelées au service spécial de Dieu doivent tout quitter pour répondre à cet appel ; et, à l'exemple donné par Marie, lorsqu'il fallut se séparer de Jésus, il enseigne aux parents l'esprit de sacrifice et d'humble soumission dont ils doivent s'inspirer en ce cas.

La vie cachée de Jésus.

Jésus devait donc être aux affaires de son Père. Il n'est pas un jour de sa vie qui n'ait été consacré à lui rendre le plus de gloire possible. Cependant il demeura, jusqu'à l'âge de trente ans, dans une vie de silence, pleine d'une sainte obscurité et de mystère, à Nazareth. C'est ce qu'on appelle le temps de sa vie cachée.

Dans quelle retraite, en effet, il se cache, et de toute manière ! Il se cache par le lieu même qui lui sert de séjour : Nazareth est une petite bourgade solitaire, blottie au flanc des montagnes de Galilée, connue seulement pour l'air pur qu'on y respire, pour l'admirable panorama qu'on découvre de ses hauteurs, mais on fait si peu de cas de ses modestes habitants qu'on dira à propos du Sauveur, quand il commencera à se montrer : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Jésus se cache par l'humble condition de ses parents et de sa famille ; il est de la classe ouvrière. Il se cache enfin parce qu'il voile à tous les yeux les trésors de sa-

gesse et de sainteté renfermés en lui. Qui donc a soupçonné sa science et sa puissance? Qui a deviné le rôle qu'il jouerait dans le monde? Lorsqu'il parut en public, on ne savait rien de lui, sinon qu'il était de Nazareth, fils de Marie et de Joseph. Nathanaël lui-même, un des premiers qui vinrent à lui et qui habitait Cana, à une lieue et demie de Nazareth, n'avait pas entendu parler de Jésus. Dans toute la force et l'activité de la jeunesse il se retire, il se cache, il se condamne à une vie en apparence sans utilité.

La vie cachée du Sauveur à Nazareth a deux motifs principaux. Le premier regarde son Père. Il demeure caché par soumission à la volonté de son Père, par respect pour cette volonté. En remplissant avec une parfaite sainteté les devoirs de cette vie obscure, il glorifie mieux son Père qu'il ne le ferait en semant, de sa propre initiative, les prodiges éclatants sous ses pas. Tandis que le Fils de Dieu vivait ainsi dans la retraite, le monde roulait à l'ordinaire. On assiégeait des villes, on donnait des batailles, on faisait de glorieuses conquêtes; il se formait des empires et il s'en détruisait. Mais le Sauveur ne se mêlait de rien, quoique maître de tout : il traitait avec Dieu de la grande affaire du salut des hommes. Du haut de son trône céleste, Dieu ne disait pas à ses anges : Voyez là-bas ces grands capitaines, ces habiles politiques, ces orateurs sublimes : que de grandes choses ils font! Mais ses yeux s'abaissaient sur la pauvre maison de Nazareth et se reposaient sur ce Fils en qui,

dès lors, il « mettait toutes ses complaisances » : Faire la volonté de Dieu, c'est le tout de l'homme et de la vie. En cela, Notre-Seigneur, dont tous les actes sont un exemple, donnait à tous une grande leçon. D'après les préjugés de la nature, les hommes ne croient vivre et travailler que quand ils font ce qui flatte leur volonté propre, leur ambition, leur cupidité. Il n'y a pas de chose plus grande, plus noble que de faire avec amour la volonté de Dieu, ni qui le glorifie davantage.

Le bien des hommes est l'autre motif pour lequel le Rédempteur s'enferme dans cette vie obscure durant de longues années. Il y pose par son divin exemple les principes de tout progrès pour l'individu et pour la société, de toute paix et de toute prospérité privée ou publique. L'humilité, qui règle et modère les désirs de grandeur et de gloire, est une condition de paix et de contentement. Le bonheur n'a pas de plus redoutable ennemi que l'ambition : elle rend l'homme vain, menteur, mécontent ; elle est la ruine du caractère et de la vertu. Au point de vue social, c'est d'elle que viennent tous les troubles, dans l'ordre civil, politique et religieux. La prospérité et le bonheur sont dans la soumission. L'obéissance rendue à l'autorité, à cause de Dieu qui en est le principe, maintient tout dans l'ordre, et, sans l'ordre, il n'y a ni prospérité ni progrès. Il n'y en a pas non plus sans le travail, condition de toute vie humaine, qui est un autre facteur de satisfaction intime, comme il l'est du progrès, et un moyen de sanctification.

Jésus avait à faire une première œuvre non moins

importante que de prêcher l'Evangile : c'était de le pratiquer et d'en enseigner l'application par son exemple. Il fallait reconstituer l'édifice social tout entier. Sa vie cachée est l'Evangile de la vie sociale ordinaire. Et comme c'est là le fondement de tout, comme, en outre, la plus grande partie de l'humanité est appelée à vivre d'une vie humble, pauvre, laborieuse, soumise à divers pouvoirs, et à mériter ainsi le ciel, le Sauveur des hommes a voulu passer lui-même sa vie dans cette condition. Il ne cherchait point son propre avantage, mais le bien de tous. Il ne vivait pas seulement pour Dieu, mais pour nous. Sa vie cachée n'est donc pas un temps perdu, c'est une partie importante de l'œuvre de la Rédemption.

La soumission, l'obéissance pratiquée par Jésus dans sa vie cachée est le trait que l'Evangile souligne. Après que ses parents l'eurent retrouvé dans le temple, « il s'en alla et vint avec eux à Nazareth, et il leur était soumis ». Et cependant quels étaient ses supérieurs? Qu'était-il, lui qui leur obéissait? La Sagesse éternelle du Père se laissait guider par une humble femme et par un pauvre artisan. Celui qui commande au ciel et à la terre suivait en tout leurs commandements. Il leur obéissait avec la plus grande ponctualité, avec tant d'aisance, de grâce et de joie que ses parents n'hésitaient jamais à lui dire ce qu'ils voulaient. Cette obéissance est la grande merveille de la vie de Jésus.

Sa condition l'obligeait au travail manuel. En grandissant, le Fils de Dieu daigna se laisser initier

par son père adoptif à l'état de charpentier. Le Créateur du monde apprenait à servir un artisan, à lui tendre ses outils, sur son ordre, à fendre, raboter, ajuster le bois, conduire la scie. Quelle modestie, quelle promptitude, quelle douceur dans le divin apprenti! Devenu jeune homme, il prenait part aux rudes travaux de saint Joseph : la sueur coula de son front. Saint Justin, qui vivait au commencement du second siècle, raconte que les premiers chrétiens se souvenaient encore des jougs et des charrues fabriqués par lui. C'est avec une secrète prédilection que le Sauveur travaillait ainsi le bois : un jour, le bois devait lui servir à payer la rançon du monde. En attendant, il régénérait, ennoblissait et sanctifiait le travail manuel. En s'y appliquant lui-même, le Fils de Dieu faisait du travail un titre de noblesse morale et un acte de vertu capable d'ouvrir le ciel.

Dans la Sainte Famille le travail ne distrayait pas de l'union à Dieu; toutes les actions y étaient sanctifiées par la prière assidue et fervente, comme par l'intention pure et droite qui les animait. Le culte rendu au Seigneur dans cette humble et obscure maison s'élevait vers lui comme un encens d'un prix inestimable. Les psaumes que Jésus, Marie et Joseph récitaient en commun, leurs pieux entretiens après les repas, faisaient monter de leurs cœurs d'ineffables effusions où débordaient l'adoration, la reconnaissance, la tendre confiance et un amour brûlant.

Leurs relations avec le dehors, discrètes, peu nombreuses, répandaient le charme qu'exerce la

sainteté modeste et aimable. Tous ceux qui approchaient de la Sainte Famille le subissaient avec admiration, sans connaître la source dont il émanait. Jésus manifestait progressivement, en proportion avec son âge, les trésors de sagesse et de vertu dont il possédait la plénitude.

C'est en ce sens qu'il faut entendre la parole de l'Evangile : « Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. » Le progrès n'était qu'apparent et extérieur. L'intelligence du Sauveur ne partageait pas, à son entrée dans le monde, l'ignorance commune à tous les enfants d'Adam. Dès ce moment, il avait reçu un degré de science proportionné à sa dignité et à sa mission. Dès ce moment, sa Sainte Humanité, à cause de son union avec la Personne du Fils de Dieu, jouissait de la vision intuitive de Dieu, qui illumine les anges et les saints de clartés radieuses sur toutes choses, et elle en jouissait d'une manière plus parfaite et plus pleine qu'aucun d'eux. Mais, ayant, comme homme, les mêmes facultés que nous, et se trouvant ici-bas dans des conditions analogues aux nôtres, le Sauveur éprouvait des impressions de même genre que les nôtres : il voyait les mêmes objets, se formait les mêmes idées, acquérait les mêmes connaissances tirées de l'expérience. Puisqu'il acquérait réellement cette science expérimentale, il devait aussi en donner les marques, y faire des progrès, apprendre certaines choses, y appliquer son esprit, interroger, admirer, etc... C'est ainsi que, ne faisant pas pa-

raître d'autres connaissances, mais montrant cette science expérimentale, il donnait de jour en jour des marques de progrès, de nouvelles preuves de sa sagesse. Il ne possédait pas moins la plénitude de la grâce que celle de la science, puisque la divinité habitait corporellement en lui. Saint Jean dit que le Verbe a été fait chair « plein de grâce et de vérité ». Mais dans cette croissance dont parle l'Evangile il n'est question que des effets, des œuvres de grâce et de vertu, non de leur principe, car, dès sa naissance, il possédait toute sainteté. Par conséquent, ces progrès, cette croissance du Sauveur étaient choses purement extérieures. Son corps croissait et se formait, ses forces se développaient par des travaux proportionnés à son âge : de même il révélait au dehors sa sagesse, son intelligence, ses vertus, par un progrès en rapport avec ses années et avec les circonstances dans lesquelles il se trouvait. Son progrès, sa croissance offraient donc aux regards un ravissant spectacle, comme en peut offrir un enfant admirablement doué qui grandit dans les conditions les plus heureuses.

L'Evangile rapporte aussi, après avoir relaté le voyage au temple et le séjour à Nazareth, que « Marie conservait toutes ces choses en elle-même, et s'en entretenait dans son cœur ». Et c'est la seconde fois qu'il le dit. La mission de Marie dans la sainte Enfance de Jésus était de le concevoir, de nous le donner, de lui prodiguer ses soins, de l'élever. Des jours, des mois, des années s'écou-

lèrent dans l'accomplissement de ce rôle maternel, dont elle s'acquitta avec une infatigable vigilance, jour et nuit, avec l'amour, la tendresse et le respect qu'elle devait à celui qui était à la fois son fils, son Dieu et son Rédempteur. Dans sa mission vraiment royale près de lui, elle se regardait comme tenant la place du genre humain tout entier, pour l'entourer de ses sentiments. Le texte évangélique nous fait entendre que, dans ce rôle, Marie eut une participation spirituelle toute privilégiée aux divins mystères de la Sainte Enfance et de la vie cachée. Elle les observait attentivement, elle en suivait le cours, elle en vivait. Elle gravait profondément dans son souvenir, dans son intelligence et dans son cœur toutes les circonstances, toutes les paroles, tous les actes. Est-il rien de plus ouvert à toutes les impressions, de plus fidèle à les retenir que le cœur d'une mère ? Toutes ces choses, elle les conservait, pour y revenir toujours par la pensée et les approfondir. Elles formaient le sujet de ses méditations silencieuses durant les longues heures qu'elle passait dans la prière, ou assise près du berceau de Jésus, ou travaillant auprès du Sauveur adolescent. Elle reprenait sans cesse la trame de ces mystères ; elle les rapprochait entre eux et les comparait ; elle cherchait à en sonder les mystérieux abîmes, à les suivre dans leur merveilleux enchaînement.

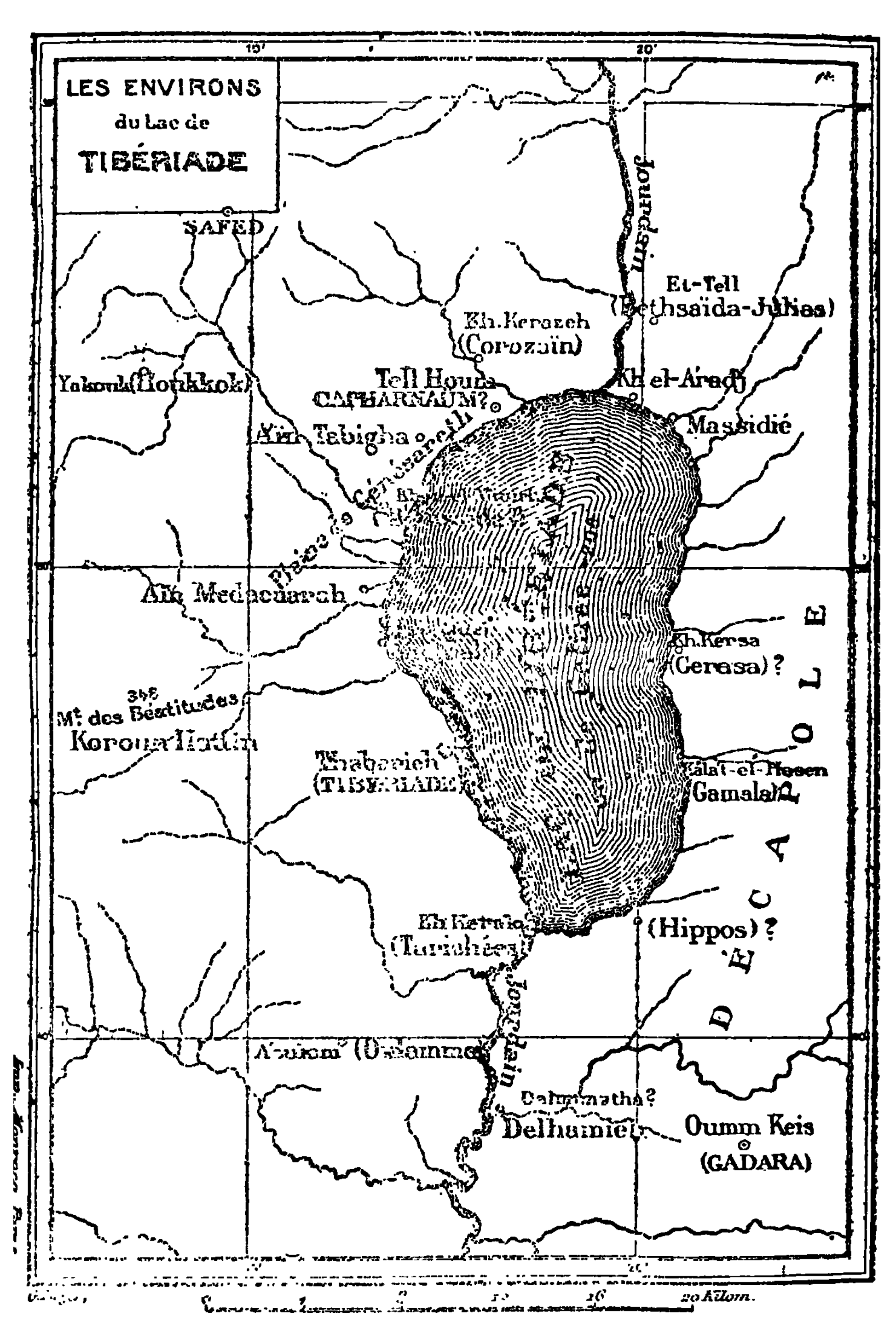
Mais ce n'était pas pour elle seule, pour le seul accroissement de sa sainteté ineffable, que l'Esprit-Saint la guidait ainsi. La foi des chrétiens devait s'illuminer à ces souvenirs. La connaissance des

faits, selon l'ordre ordinaire, se transmet par le témoignage. Un grand nombre des faits et des événements de la vie publique de Jésus pouvaient être attestés par les Apôtres et par les contemporains de l'apostolat du Sauveur ; mais la plus grande partie de cette vie se trouvait n'avoir qu'un seul témoin, et c'était Marie. Grâce à la longue retraite et à la profonde obscurité dans lesquelles Jésus s'était dérobé, sa vie demeurait complètement ignorée du monde. Quand les Evangélistes voulurent composer leurs récits, il ne restait, pour l'époque de la naissance du Sauveur et de son adolescence, d'autre témoin oculaire et auriculaire que Marie. Elle seule pouvait, en particulier, témoigner quant à l'incarnation, à l'ambassade de Gabriel et à son entretien avec lui. Les circonstances de la naissance de Jésus et les faits qui la suivirent étaient sans doute connus par d'autres contemporains des apôtres ; mais quel témoignage aurait pu être comparé à celui de la Vierge très fidèle, qui n'avait cessé d'en méditer le souvenir ? Saint Luc, l'historien de la sainte enfance, s'est sans doute assis à ses pieds et a recueilli de ses lèvres bénies le récit qu'il en fait.

Saint Joseph n'apparaît plus dans la suite de l'Evangile. On en conclut qu'il mourut à Nazareth, quand Jésus, devenu homme, fut capable de subvenir par son travail à ses besoins et à ceux de sa Mère. Mais nulle mort ne fut plus douce et plus enviable que la sienne. Jésus et Marie étaient là pour lui fermer les yeux, quand sa mission terrestre

fut achevée. L'inestimable privilège d'avoir rendu le dernier soupir entre leurs bras le fait invoquer par les âmes pieuses comme patron de la bonne mort.

Jésus restait seul avec Marie. Mais le temps fixé par la volonté de son Père étant écoulé, ils allaient consommer un autre sacrifice de séparation, exigé par les devoirs de la vie publique dont la carrière s'ouvrait désormais pour notre divin Sauveur.



Extrait du Manuel Biblique.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Introduction.

Un rapide coup d'œil sur le pays, sur l'époque et sur le peuple au milieu desquels s'est écoulée la vie publique du Sauveur sera très utile pour la suivre plus aisément et pour la mieux comprendre.

Description de la contrée.

La Palestine ou Terre Sainte est la région limitée, à l'ouest, par la Méditerranée et les déserts de la Syrie, au nord et à l'est par le Liban et l'Anti-Liban, les désert de l'Arabie, et, au sud, par la mer Morte. Le Jourdain, qui descend d'un contrefort de l'Anti-Liban, la traverse du nord au sud, relie le lac de Génésareth à la mer Morte où il finit, et divise toute la contrée en deux parties, la région à l'ouest du Jourdain, et la région à l'est du Jourdain.

Les régions à l'ouest du Jourdain étaient, du nord au sud, la Galilée, la Samarie et la Judée.

La partie la plus belle de la Galilée était la région voisine du lac de Génésareth. Ce lac, qui a quatre lieues de long sur deux et demie de large, présente la forme d'un œuf, dont la pointe est dirigée vers le sud. A l'ouest du lac, le paysage est aussi gracieux que varié. Les collines qui tantôt baignent leurs pieds dans ses eaux, et tantôt s'écartent de la rive, entourent trois charmantes plaines. Dans ces plaines, le long du lac, étaient Capharnaüm avec Corozaïn, située plus à l'intérieur des terres, Bethsaïde, patrie des apôtres Pierre, André et Philippe, et la belle ville de Tibériade. Le rivage tout entier était couvert de villages, de villes et de châteaux. Le climat des environs du lac est des plus agréables, et leur fertilité très grande. C'est là que le Sauveur a passé la plus grande partie de sa vie publique ; c'est là que dans les synagogues, sur les collines et les rives du lac, il a prêché et accompli des merveilles sans nombre. A l'ouest du lac, en se dirigeant vers l'intérieur, la région s'élève : ces hauteurs sont des rameaux détachés du Liban, et ils traversent dans toute leur longueur, parallèlement au Jourdain, les contrées à l'ouest du fleuve. Dans les gracieuses vallées qu'ils forment, on trouve Nazareth, Cana, patrie de Nathanaël, célèbre par le premier miracle de Jésus et par la guérison du serviteur du centenier. Dans une large échancrure de ce massif montagneux appelée la plaine d'Esdrelon est Naïm. Cette plaine est bornée au nord par le Mont Thabor. A l'ouest, on accède à la Méditerranée, dont le rivage est côtoyé par la route qui se dirige au nord vers Tyr et Sidon.

Le Sauveur est venu jusqu'aux environs de ces villes. A l'est du lac de Génésareth ou de Tibériade, ses bords sont escarpés, descendant à pic et bizarrement dentelés.

Entre la Galilée et la Judée est la Samarie. Avec ses longues vallées fertiles, coupées d'innombrables vallées plus petites qui se croisent et s'enchevêtrent, la Samarie forme un massif central de montagnes appelées les monts d'Ephraïm. La route la plus directe pour se rendre de la Galilée à Jérusalem traversait la Samarie, mais il y avait hostilité entre les Samaritains et les Juifs. Deux autres routes s'offraient : l'une par le rivage de la Méditerranée, l'autre inclinait vers les gués du Jourdain et suivait les escarpements de la rive orientale, jusqu'aux environs de Jéricho. Cette autre route conduisait de là à Jérusalem par le désert de Judée, ceinture de landes et de collines dénudées, ravinées, qui descendent à pic vers la vallée du fleuve et de la mer Morte : c'est dans la partie nord-ouest du désert, de Judée que Notre Seigneur se retira pendant quarante jours pour jeûner et prier avant de prêcher l'Evangile.

Les Samaritains étaient une population mélangée d'Israélites et de païens assyriens établis dans le pays à l'époque où les dix tribus d'Israël furent en captivité. Leur religion avait été d'abord un mélange de judaïsme et de paganisme. Au retour de la captivité, les Juifs repoussèrent leur prétention de participer à la reconstruction du temple de Jérusalem. Rapprochés ensuite du vrai Dieu, ils se construisirent un autre temple sur le mont

Garizim, près de Sichem. Les Juifs l'avaient détruit cent vingt ans avant Jésus-Christ. A l'époque du Sauveur, les Samaritains vivaient sans prêtres, sans autels, dans l'erreur religieuse, car ils n'admettaient que les livres de Moïse, mais toujours avec l'illusion d'appartenir à Israël, et dans l'attente du Messie, sans cesse en dispute avec les Juifs, qu'ils haïssaient et qui, à leur tour, les détestaient et les proscrivaient comme des païens. Le Sauveur vint plusieurs fois en Samarie.

Au centre de la Judée est située Jérusalem, en face du Mont des Oliviers, qui est à l'est de la ville. Ce qui frappait surtout les regards du spectateur placé sur ce mont, c'était ce temple dont les constructions magnifiques reposaient au sud et à l'est sur de puissantes assises. Le temple lui-même, recouvert de lames d'or, ses vastes parvis, les majestueux édifices élevés sur ses ailes, les somptueux portiques, son enceinte immense et ses tours fortifiées, tout cet ensemble offrait aux yeux le merveilleux aspect d'un temple, qui était en même temps une inexpugnable forteresse. Jérusalem, avec sa position fortifiée et ses cent mille habitants, était une grande et belle ville, véritable capitale de la Palestine, plus encore par sa prépondérance spirituelle et religieuse que par son importance matérielle et stratégique. Là, toute la vie religieuse de la nation se concentrait comme dans un foyer, pour rayonner ensuite dans toute la Terre Sainte et dans le monde entier. Elle allait être le témoin de la révélation faite aux hommes par le Messie et le théâtre de sa Passion.

A deux lieues environ au sud de Jérusalem, sur la route d'Hébron, la ville d'Abraham, est la petite cité de Bethléem, qui s'élève gracieusement au milieu des villes et des champs de figuiers et d'oliviers. A partir de Bethléem, la région s'élève sensiblement pour rejoindre les montagnes de Juda, et s'abaisser ensuite, en formant la limite de la Palestine, vers les déserts du côté de l'Egypte et de l'Arabie.

Les régions à l'est du Jourdain sont, du nord au sud, la Trachonitide, l'Iturée, la Décapole et la Pérée.

La Trachonitide et l'Iturée s'étendent depuis l'extrémité septentrionale du lac de Tibériade jusqu'au mont Hermon, dont les cimes neigeuses, dominant le lac, s'aperçoivent du fond même de la Galilée et de la Samarie. Là se trouvait Césarée de Philippe, où saint Pierre confessa solennellement la divinité de Jésus-Christ. On y voyait aussi une autre Bethsaïde, près de l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac de Génésareth, ville célèbre par les miracles du Sauveur. Dans les environs et sur les rives du lac a eu lieu la seconde multiplication des pains.

La Décapole, au sud de la Trachonitide, était une confédération d'un certain nombre de villages qui relevaient directement de l'empire romain. Le Sauveur y parut aussi et y accomplit plusieurs miracles.

Il vint aussi plusieurs fois dans la Pérée, limitrophe de la Décapole et qui touche par le sud à la

mer Morte. Sa partie septentrionale est un plateau fertile, riche en blés et en pâturages; dans la partie méridionale, sur la côte orientale de la mer Morte, c'est le pays de montagnes de Galaad, avec ses bois de chênes, de sapins et de térébinthes.

Etat politique.

Après le retour de la captivité de Babylone, la division primitive en douze tribus s'était effacée. Le royaume de Juda se releva seul. Les guerres que le peuple eut à soutenir, après la mort d'Alexandre le Grand, pour défendre sa religion et sa liberté contre les rois syriens, s'étaient enfin terminées par l'indépendance des Juifs et par l'union, dans la famille des Machabées ou Asmonéens, de la royauté et du sacerdoce (140 avant J.-C.) Mais les sanglantes compétitions qui s'élevèrent plus tard entre les membres de cette famille amenèrent d'abord l'intervention des Romains, qui rendirent le pays tributaire, puis, par suite, l'élévation de la famille hérodienne. Hérode dit le Grand, mais auquel l'histoire ne peut reconnaître que le titre d'Hérode le Cruel, fils d'Hérode Antipater, conseiller des derniers Asmonéens, se fit décerner par Rome le titre de roi (38 avant J.-C.) Il s'empara de Jérusalem sur ses rivaux et réunit sous sa domination tous les pays en deçà et au delà du Jourdain, avec l'Idumée, dont il était originaire.

Ce roi mourut environ un an après la naissance du Sauveur. Le royaume fut partagé entre les fils qui étaient restés de lui : Archélaüs, Hérode Anti

pas et Hérode Philippe. Archélaüs eut la Samarie, la Judée et l'Idumée; Hérode Antipas eut la Galilée et la Pérée; Hérode Philippe régna sur l'Iturée et la Trachonitide. Archélaüs fut déposé par les Romains (7 après J.-C.) à cause de sa cruauté. Son territoire fut réuni à la province romaine de Syrie, tout en conservant un procurateur particulier pour la Judée. Ce procurateur romain résidait à Césarée sur mer, mais il se rendait habituellement à Jérusalem au temps de la Pâque. Ponce-Pilate remplissait ces fonctions quand les Juifs firent mourir Jésus-Christ. Hérode Antipas et Hérode Philippe étaient sur le trône pendant son apostolat.

La religion et la morale chez le peuple juif.

Sous le rapport moral et religieux, plusieurs changements s'étaient produits chez le peuple juif après le retour de la captivité.

Quelques-uns constituaient un progrès. Tout d'abord, son penchant vers l'idôlatrie, favorisé par le contact avec les peuples de Chanaan, et qui, dans la suite, s'était accentué au temps des rois du royaume d'Israël et de quelques-uns du royaume de Juda, avait disparu, guéri par les souffrances de l'exil, par le zèle des prophètes Daniel et Ezéchiel, et aussi par les guerres difficiles que, sous les Machabées, le peuple avait dû soutenir contre ses persécuteurs païens, les rois de Syrie.

En outre, les idées religieuses s'étaient rectifiées et épurées. Le temple avait recouvré tout son prestige. Le culte destiné à maintenir l'adoration du

vrai Dieu en rappelant la mémoire des bienfaits passés, et en annonçant par des figures la révélation future, était partout mieux établi et mieux réglé. Dans les synagogues, plus nombreuses et plus belles, le Sabbat se sanctifiait par la prière publique, par la lecture et l'explication des saints Livres. Le sacerdoce était réorganisé; les sacrifices du matin et du soir s'accomplissaient avec soin. Les grandes fêtes nationales, la Pâque, la Pentecôte, l'Expiation, la fête des Tabernacles, la Dédicace se célébraient avec plus d'éclat, au milieu d'un concours extraordinaire.

Enfin, pour veiller à l'observation de la loi et au maintien de l'ordre social, un tribunal suprême avait été institué à l'instar de celui des soixante-dix anciens, établi par Moïse dans le désert. Esdras en avait formé un semblable, au retour de la captivité, appelé la Grande Synagogue. Sous la domination des rois Asmonéens issus des Machabées, la grande Synagogne avait fait place au grand Conseil ou *sanhédrin*. Le Sanhédrin était composé de soixante-douze membres, et se partageait en trois chambres. La première était celle des *prêtres*, dont faisaient partie les grands-prêtres en exercice, les pontifes démissionnaires et les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales. La seconde était la chambre des *docteurs* et des *scribes*, c'est-à-dire des hommes lettrés et savants, à la fois jurisconsultes et théologiens, reconnus comme tels par le sanhédrin, qui faisaient une étude particulière de la loi de Dieu. Enfin, la cham-

bre des *anciens* ou des magistrats et notables de la nation. Mais, ici, le mal apparaît à côté du bien. La prophétie, qui avec la loi et le culte était un des trois éléments de l'Ancienne Alliance, s'étant tue depuis quatre siècles, les docteurs se montrèrent et prirent le rôle d'étudier et d'expliquer la Sainte Ecriture. Ils le prirent même à la place du Sacerdoce, dont le premier devoir était cependant la science de la loi. Or, ces docteurs la commentaient arbitrairement ; ils y mêlaient et même y substituaient leurs propres inventions, qui prévalaient jusqu'à l'emporter enfin sur la loi elle-même, jusqu'à la remplacer et la falsifier. Ce sont les « traditions humaines » et non plus divines que Jésus leur reprochera d'imposer.

Ce mal prenait surtout plus de gravité par l'apparition et la propagation des sectes politico-religieuses qui divisaient le pays. On les avait vues se dessiner peu de temps après le retour de l'exil. A l'époque de Notre Seigneur, elles étaient puissantes et se disputaient l'influence. Les deux tendances opposées de l'esprit du peuple juif, à cette époque, sont représentées par les *Pharisiens* et les *Sadducéens*.

Les Sadducéens personnifiaient l'élément hellénique, libre-penseur, matérialiste, qui avait pénétré chez les Juifs par suite de leurs contacts avec les Grecs, les Romains et autres peuples païens. Il est vrai que les Sadducéens admettaient la Loi et en remplissaient les prescriptions, mais ils rejetaient toutes les traditions, surtout celles des

Pharisiens; ils niaient la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts et l'existence des esprits. Comme ils se recrutaient surtout parmi les riches et l'aristocratie de la cour, ils jouissaient d'une certaine influence, mais ils n'avaient ni l'estime ni l'affection du peuple.

Les Pharisiens, au contraire, représentaient le parti national, jaloux de l'indépendance du pays. Leur esprit avait commencé à se manifester lorsque certains Juifs, au retour de la captivité, déployèrent un zèle ardent pour maintenir l'observation de la Loi dans toute sa pureté. Le principe était louable, mais, de plus en plus, l'application devint abusive. Afin de garder la Loi pure, les Pharisiens l'entouraient d'un inextricable réseau d'usages, de prescriptions et de traditions qui faisaient de la vie un véritable châtiment. Pour eux, le but de la loi, c'était la loi elle même ; la lettre du précepte était tout. Ils s'enorgueillissaient de la pratiquer fidèlement et y mettaient une grande ostentation. Mais cette austérité apparente couvrait une hypocrisie sans exemple, car leur cœur était plein d'impureté et d'avarice. Leur doctrine même favorisait sur plus d'un point le relâchement des mœurs. Le Sauveur eut surtout à lutter contre eux. A l'époque de son apostolat, les Pharisiens dominaient dans les synagogues et dans le sanhédrin. Leur austérité extérieure leur attirait le respect de la foule, et l'on peut dire que le peuple juif était pénétré de l'esprit pharisaïque.

Il y aurait encore à signaler les *Esséniens*. Ils ne constituaient pas un parti politique. C'étaient des

religieux philosophes. Ils croyaient à Dieu, aux anges et à Moïse, sans autres Livres sacrés que ceux du grand législateur d'Israël. Ils admettaient l'immortalité de l'âme, mais non la résurrection des corps, observaient le sabbat, rejetaient les sacrifices sanglants et beaucoup d'autres prescriptions légales. Les uns repoussaient le mariage, d'autres le faisaient obligatoire.

La rivalité des partis qui se disputaient l'influence politique ne pouvait être pour le peuple qu'une cause de ruine. Mais à ces maux intérieurs venait s'ajouter un danger extérieur, menaçant pour la religion. C'était l'oppression d'Hérode, l'étranger, l'Iduméen, le roi cruel. Elle s'étendait sur toutes choses. Sans doute il releva magnifiquement le temple de Jérusalem, mais la politique et l'orgueil étaient ses seuls mobiles, puisqu'il construisait également un temple pour les païens, prenait part aux sacrifices offerts aux fausses divinités, et couvrait le pays de théâtres et d'autres monuments du paganisme. Hérode était la créature des Romains, qui, depuis leur première intervention dans les affaires du peuple juif, ne cessèrent de dominer cette malheureuse nation et de l'étreindre de plus en plus. On appelait *Hérodiens* les Juifs attachés à sa politique.

De là étaient nés, chez ce peuple depuis longtemps éprouvé, l'esprit de mécontentement, des sentiments d'aigreur et le désir de la vengeance. A la confiance inspirée par la foi avait succédé l'irritation même contre Dieu. Dans ces tristesses et ces

épreuves, les Juifs se rattachaient à l'attente du Messie, mais ils se le représentaient tel que leurs espérances toutes matérielles, leur obstination et leur oubli des voies du Seigneur le leur faisaient désirer. Ce qu'ils voulaient ce n'était pas un Rédempteur qui les délivrerait du péché, mais un libérateur qui les affranchirait du joug de l'étranger ; c'était un dominateur temporel qui se mettrait à la tête de la nation, un Sauveur qui rendrait au pays la gloire et la richesse, en servant sa vengeance.

Préparation prochaine à la vie publique.

Le jour était arrivé où le Sauveur devait sortir de sa retraite et de son obscurité pour prêcher l'Evangile. Mais il ne convenait pas à sa divine simplicité de se révéler soudainement, et le peuple avait besoin d'être préparé à le voir paraître, à l'entendre L'instrument de cette préparation, Jean-Baptiste, attendait dans le désert le moment de sa mission. Ce moment était venu. Jean parut en public : sa parole et l'exemple de sa vertu exercèrent une action puissante. Alors Jésus commença à se montrer. Il préluda à son apostolat en se faisant reconnaître par le Précurseur et en s'attachant une première fois quelques disciples. Avant d'inaugurer sa prédication, il voulut aussi la consacrer par la prière et la pénitence, enfin il opéra son premier miracle, pour frapper l'attention et inspirer la foi. La préparation à la vie publique embrasse l'intervalle de temps compris entre la prédication de saint Jean-Baptiste et la fête de la Pâque qui fut pour le Sauveur l'occasion de se manifester dans son rôle divin. Elle renferme l'apostolat du Précurseur, le baptème de Jésus, son séjour au désert, la première vocation des disciples et le miracle de Cana.

La prédication de saint Jean-Baptiste.

C'était la quinzième année du règne de l'empereur romain Tibère, qui avait succédé à Auguste. Le Saint-Esprit fit connaître au Précurseur que le temps était venu de commencer sa mission. Le théâtre où elle s'exerça fut ce désert où il avait vécu dès sa jeunesse, c'est-à-dire cette partie montagneuse et stérile de la Judée, située à l'orient de Jérusalem, qui s'étendait jusqu'à la côte occidentale de la mer Morte, et plus spécialement sur les rives du Jourdain, qui coule, en cette partie de son cours, dans une vallée profondément encaissée. Jean se tenait aux abords de la route qui côtoie le fleuve à la hauteur de Jéricho. Par là passaient une foule de Galiléens qui se rendaient à Jérusalem ou en revenaient, car l'hostilité des Samaritains rendait habituellement impraticable, pour ceux qui ne voyagaient pas en nombre, la route qui se déroule au centre par leur pays.

Le principal objet de la prédication de Jean-Baptiste était la pénitence, le renouvellement moral, qu'il prescrivait comme une préparation nécessaire à la venue du Messie : « Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et disant: Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. »

Dans les idées grossières des Juifs le règne du Messie n'éveillait que la pensée d'un royaume temporel. Saint Jean cherchait à rectifier et à relever

leurs vues, en leur faisant entendre que ce règne devait s'établir par un renouvellement intérieur. L'expression de « royaume des cieux », si souvent employée dans les Évangiles comme celles de royaume de Dieu, royaume du Christ, signifie proprement le règne messianique. C'est le royaume des cieux par son origine, car il vient du ciel ; par son but, parce qu'il conduit au ciel par ses lois, toutes saintes, et par ses bienfaits, puisqu'ils apportent la grâce divine.

Le baptême que saint Jean conférait dans les eaux du Jourdain n'était pas, comme symbole de purification, une pure innovation aux yeux des Juifs, car ils étaient accoutumés à des ablutions religieuses prescrites par la loi en diverses circonstances. Il paraît même certain qu'ils baptisaient leurs prosélytes, c'est-à-dire les païens qui se convertissaient au judaïsme. Ce n'était d'ailleurs qu'une cérémonie symbolique, sans efficacité propre. Elle s'accomplissait, comme le baptême de saint Jean, et ainsi que l'Église le pratiqua pendant les premiers siècles, non par une simple infusion de l'eau sur la tête, mais par l'immersion du corps dans l'eau. Le baptême de saint Jean avait ceci de spécial et de nouveau qu'il impliquait une profession de renouvellement intérieur et de pénitence; mais il n'était pas un sacrement, car il ne conférait ni la rémission des péchés, ni la grâce. Il était seulement un symbole de la vie nouvelle donnée par celui du Christ, un signe de la rémission des péchés que lui seul devait accorder.

L'Evangile caractérise la prédication du Précurseur en disant, comme lui-même le déclara un peu plus tard, qu'elle se fit afin que fût accomplie la parole d'Isaïe: « Voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur » Ce passage se rapporte littéralement à la délivrance de la captivité, et le prophète, en annonçant le retour à Jérusalem, était lui-même la voix du héraut envoyé par le Seigneur, roi d'Israël, pour préparer son retour dans Jérusalem. Mais dans l'esprit du prophète, cette délivrance plus haute, qu'il entrevoyait dans l'avenir, était la délivrance de l'esclavage du péché par la venue du Rédempteur. Et que fait entendre cette voix qui crie, pour marquer le zèle ardent de Jean-Baptiste et le feu de ses discours, qui crie pour atteindre ceux qui sont éloignés du chemin et qui se montrent sourds ? Elle crie : « Préparez la route du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée et toute colline sera nivelée, les chemins tortueux seront redressés, les chemins rudes et raboteux deviendront unis ; et tout homme verra le Sauveur »: images allégoriques des effets de la pénitence, qui doit changer l'âme tout entière, élever ce qui rampe, abaisser ce qui s'élève, adoucir ce qui est âpre et rude, redresser ce qui est oblique et tortueux, qui doit, en un mot, détruire dans le cœur de l'homme les vices et les passions, obstacles au règne de Dieu en lui.

Mais Jean-Baptiste ne prêchait pas moins par son exemple que par ses paroles. Sa vie rude et austère donnait un grand poids à sa prédication. Il n'avait d'autre vêtement qu'une robe grossière,

fabriquée non pas avec la laine fine du chameau, mais avec les poils rudes et grossiers de cet animal, qui formaient une espèce de feutre à l'usage des pauvres : « Il avait un vêtement de poils de chameau. » L'ampleur du vêtement, chez les Juifs, demandait une ceinture, dont ils avaient l'habitude de faire un ornement riche. A l'exemple d'Elie, Jean ne portait qu'une « ceinture de cuir ». « Il se nourrissait de sauterelles », dont une grosse espèce, fort commune en Palestine, servait d'aliment aux plus pauvres, et de « miel sauvage », qu'il trouvait dans le tronc des arbres et le creux des rochers.

A un peuple grossier et corrompu il fallait un prédicateur rude et énergique, qui le reveillât de son engourdissement et qui pût l'effrayer. Aussi, l'apparition de ce nouveau prophète, qui semblait tomber du ciel, son extérieur extraordinaire, son éloquence pleine de feu, les espérances qu'elle faisait briller, tout en lui était propre à produire sur le peuple une impression profonde. Riches et pauvres, marchands et cultivateurs, soldats et percepteurs des impôts, gens du peuple et personnages de haut rang, tous se pressaient sur les bords du fleuve : « Tout Jérusalem allait à lui, et toute la Judée, et toute la contrée voisine du Jourdain, et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain. »

Les instructions et les discours du Précurseur étaient proportionnés aux besoins de ceux à qui ils s'adressaient : doux pour les humbles et les petits, véhéments à l'égard des orgueilleux.

« Voyant beaucoup de pharisiens et de sadducéens venir à son baptême » (voir Introduction, p. 102) moins par un sentiment sincère de pénitence que pour se rendre recommandables aux yeux du peuple par leur zèle prétendu pour la religion, il faisait retentir intrépidement à leurs oreilles les menaces de la justice divine, et arrachait sans ménagement le masque de leur hypocrisie. « Race de vipères », toujours prête à lancer votre venin, séducteurs et insidieux, « qui a pu vous faire croire que vous échapperiez à la colère qui va venir ? » Vous n'avez qu'un moyen de l'éviter : « Faites de dignes fruits de pénitence. » Leur qualité de descendants d'Abraham leur donnait cependant une assurance présomptueuse, comme si une descendance purement naturelle pouvait les sauver, malgré leurs prévarications et la corruption de leur cœur. Jean-Baptiste détruisait cette funeste illusion par des paroles où perce l'annonce de l'admission des Gentils dans la postérité du père des croyants : « Ne dites pas dans votre cœur que vous avez Abraham pour père », poursuivait-il, et, montrant du doigt les pierres du chemin : « Je vous déclare que de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants d'Abraham. » « Quant à vous, prenez garde : déjà la cognée est à la racine de l'arbre », cette fois, donc, ce ne sont plus quelques branches qui seront abattues, c'est le tronc même de l'arbre, la synagogue tout entière qui est menacée de ruine ; quand la racine est coupée, l'arbre tombe : « Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » L'a-

venir ne s'est que trop chargé de vérifier cette menace.

Ceux qui se présentaient avec un cœur touché de repentir ne se voyaient pas traités par le Précurseur avec la rudesse qu'il faisait sentir aux Juifs endurcis. Il leur parlait avec douceur et leur donnait des instructions pratiques, proportionnées à leur condition et à leurs besoins. Il leur enseignait que les œuvres de charité sont un excellent moyen d'obtenir la rémission des péchés, en attirant la grâce du repentir. « La foule l'interrogeait, disant : Que ferons-nous donc ? » Et il répondait : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui est nu, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Aux soldats il répondait : « Abstenez-vous de toute violence et de toute délation, et contentez-vous de votre paie. » Il y avait une classe honnie par les Juifs, à cause des droits qu'elle était chargée de percevoir, du pouvoir étranger qu'elle servait et des abus qu'elle se permettait. C'était celle des percepteurs d'impôts, appelés publicains. Sur la route qui passait d'une rive du Jourdain à l'autre ils occupaient de nombreux postes, où l'on percevait les droits de péage sur les marchandises transportées. De cette région les publicains aussi affluaient près du Précurseur et lui demandaient ce qu'ils devaient faire : « N'exigez rien au delà de ce qui vous a été prescrit. »

Le peuple, frappé de la vie extraordinaire de saint Jean-Baptiste et de la puissance de sa parole, était tenté de voir en lui le Christ promis par les prophètes. Mais il protestait n'être que le dernier des

serviteurs, comparé à celui qu'il précédait. Son baptême n'était qu'un simple rite, symbole de rénovation intérieure ; la purification efficace ne s'obtiendrait que par le baptême de Jésus-Christ opéré par l'infusion du Saint-Esprit dans l'âme, feu divin qui consume toute impureté et qui communique la flamme de la vie nouvelle. « Cependant, comme le « peuple était en suspens, et que tous se demandaient à eux-mêmes si, par hasard, Jean n'était « pas le Christ, il leur dit à tous : Il est vrai que je « vous baptise dans l'eau, mais il viendra un plus « puissant que moi, auquel je ne suis pas digne « de délier les courroies de ses sandales. Il vous « baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. » Cependant ce Sauveur ne vient pas seulement pour sanctifier et sauver les âmes, un jour il les jugera. Rémunérateur de la vertu, il est aussi vengeur du crime ; craignez sa rigueur. Une comparaison tirée des mœurs agricoles servait au Précurseur pour décrire ce rôle et cette rigueur : « Déjà il a son van « à la main, et il se dispose à nettoyer son aire : il « rassemblera le bon grain dans son grenier et « brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint « point. »

Le baptême de Jésus.

La prédication de saint Jean-Baptiste se prolongea pendant plusieurs mois. Pendant ce temps, Notre Seigneur vivait encore inconnu dans son atelier de Nazareth. Un jour, le divin Ouvrier termina les travaux qu'il avait entrepris, laissa repo-

ser les outils dont il s'était servi tant d'années, dit à sa Mère un affectueux adieu, lui annonça que désormais il allait être exclusivement « aux affaires de son Père », et partit. Il accompagnait peut-être des hommes du pays, attirés au Jourdain par les merveilles qu'on racontait de saint Jean. « Tandis que tout le peuple se faisait baptiser, Jésus vint de Nazareth au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui. »

Saint Jean, élevé dans le désert, n'avait jamais vu Jésus Christ, et il attendait le signe divin qui devait le lui manifester. Mais à la vue du Sauveur, éclairé par une lumière surnaturelle, et frappé sans doute d'une expression céleste qui brillait dans tout l'extérieur de Jésus, il comprit qu'il avait devant les yeux le Messie si ardemment désiré et dont il était chargé d'annoncer la venue. Saisi de confusion et de respect, il s'étonne de voir celui qui vient sanctifier le monde confondu dans la foule des pécheurs, et il se défend de se prêter pour lui à la cérémonie humiliante du baptême. « C'est à « moi de vous demander le baptême, et vous venez « à moi? — Laissez-moi faire maintenant, répondit « Jésus ; c'est ainsi qu'il convient que nous accom- « plissions toute justice. » La justice dont parle Jésus, qu'il lui convient d'accomplir sans y être obligé, et à laquelle il convient aussi que le Précurseur se prête, n'est pas celle que tout homme soumis au péché doit embrasser par le baptême de la pénitence et l'observation fidèle des préceptes de Dieu. Mais le Juste par excellence, ayant pris sur lui l'apparence du péché, et s'étant déjà astreint

aux obligations de la loi, pour donner un exemple d'humilité et d'obéissance volontaire, voulait se soumettre, dans le même esprit, à ce baptême de Jean, qui était comme une transition entre l'ancienne et la nouvelle alliance. « Jean ne résista plus, et Jésus fut baptisé par lui dans le Jourdain. »

« Jésus, ayant été baptisé, sortit aussitôt du « fleuve, et voilà que, tandis qu'il priait, Jean vit « l'esprit de Dieu descendre sous la forme corpo- « relle d'une colombe et reposer sur lui, et une « voix se fit entendre du ciel : Vous êtes mon Fils « bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance. » Ces prodiges n'étaient pas seulement la récompense des abaissements du Sauveur. C'était la manifestation de sa mission de Messie en présence de la foule, témoin de ce qui se passait, l'investiture officielle de cette mission. C'était même la révélation de sa divinité, et la plus solennelle, la plus complète de toutes celles que Dieu avait faites de lui-même jusqu'alors. Les trois Personnes de la Sainte Trinité s'y découvraient : le Père, dont la voix se faisait entendre et se faisait reconnaître comme Père par ses paroles ; le Fils, auquel le Père rendait témoignage ; le Saint-Esprit, dont la colombe symbolise l'esprit de douceur, de pureté et de paix. Déjà, dans l'Ancien Testament, elle était considérée comme sa figure.

Ces signes, qui devaient tout au moins frapper le peuple d'admiration et le disposer à reconnaître le vrai Messie, le désignaient à son Précurseur d'une manière certaine et authentique. Il savait désormais que Jésus était celui qu'il avait la mis-

sion d'annoncer au monde. Car, ainsi que Jean le dit plus tard : « J'ai vu l'Esprit-Saint descendre du ciel comme une colombe, et il s'est reposé sur lui. Je ne le connaissais pas, mais Celui qui m'a envoyé pour baptiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et se reposer est Celui qui baptise dans l'Esprit-Saint ».

Le Sauveur au désert.

Le Messie venait de recevoir dans les eaux du Jourdain sa consécration publique et solennelle. Mais, avant de commencer extérieurement sa mission, il voulut s'y préparer par la prière et la pénitence. Après son baptême, « poussé par l'inspiration du Saint-Esprit, il se retira dans le désert ». C'était dans la partie la plus écartée de cette solitude qui se trouve à quelques heures de Jérusalem, entre la mer Morte, Jéricho et la cité sainte : triste contrée, inculte, inhabitée, d'aspect sauvage et effrayant, n'offrant au regard que d'arides montagnes coupées de précipices et des rocs escarpés. Là, dit l'Evangile, Jésus vécut « au milieu des bêtes sauvages ».

Il y demeura quarante jours. Ce nombre quarante apparaît dans tout l'Ancien et le Nouveau Testament comme sacré et mystérieux. Le déluge dura quarante jours, Moïse et Elie ont jeûné quarante jours, les Israélites restèrent quarante ans dans le désert ; quarante jours furent accordés à Ninive pour faire pénitence, quarante siècles se sont

écoulés dans l'attente du Messie, Jésus-Christ est resté quarante jours sur la terre après sa résurrection.

La vie du Sauveur, dans cette âpre solitude, fut d'abord une vie de recueillement, d'intimes communications avec son Père, dans lesquelles d'ardentes supplications pour le salut du monde se joignaient aux effusions de son amour et aux adorations les plus profondes. Ce fut là sa grande, son unique occupation. Une pénitence rigoureuse l'accompagnait. « Il jeûna pendant quarante jours et quarante nuits », soutenu par une force divine, et, « durant ces jours, il ne mangea rien ». Lorsqu'ils furent écoulés, le tourment de la faim se fit sentir d'une manière plus vive : « il eut faim ». C'était le moment propice à la tentation, qu'il était aussi venu affronter. L'Esprit-Saint l'avait conduit dans cette solitude « pour y être tenté par le démon ». Le Christ est le nouvel Adam, père d'un genre humain régénéré. Le premier Adam, en succombant à la tentation, avait entraîné toute sa postérité dans sa chute ; il convenait que le second Adam fût tenté comme lui, afin de réparer par sa fidélité à Dieu et par sa victoire le mal qu'avait causé la désobéissance et la défaite du premier homme. En outre, Jésus-Christ est en tout notre modèle. Il a voulu être tenté, pour nous apprendre à vaincre la tentation, épreuve commune à tous. Ce divin Sauveur, en s'y soumettant, agissait comme le général qui apprend à ses soldats, par son propre exemple, comment il faut se battre.

Toutefois, la tentation ne pouvait être pour lui

ce qu'elle est pour les autres hommes. Ceux-ci sont assaillis à la fois par le dehors, quand le démon se sert des choses sensibles pour les attirer au mal, et par le dedans, quand il met à profit la connivence des instincts pervers que le péché originel a laissés dans toutes les âmes. La très sainte âme du Sauveur était parfaitement exempte de ces instincts. Il ne pouvait donc être tenté que du dehors, subir la suggestion exercée par le démon, sans que son âme en fût émue, et sans être ébranlé. Si Jésus s'est soumis à cette épreuve humiliante, ce n'est donc pas pour lui-même, assuré qu'il était d'en triompher, mais à cause de nous.

Satan, de son côté, avait le plus grand intérêt à tenter Jésus, pour s'assurer s'il était ce Rédempteur qu'il avait entendu annoncer par Dieu aussitôt après la chute d'Adam. Ennemi mortel de Dieu et des hommes, il redoutait cet avènement qui devait lier sa puissance et lui arracher sa proie. Son intelligence merveilleuse lui avait permis d'entrevoir assez nettement le sens des prophéties, du moins quand elles annonçaient les grandeurs de ce Dieu qui devait descendre sur la terre. Mais deux causes devaient l'empêcher de reconnaître sûrement celui qu'il n'avait pas le droit de toucher. Dieu, d'abord, interdit au démon la connaissance du mystère de l'Incarnation, dans une mesure suffisante pour le tenir incertain au sujet de Jésus. Le Christ ne se laissa connaître des mauvais esprits, durant sa vie, qu'autant qu'il le voulut, et il ne le voulut qu'autant qu'il le fallut. Mais c'était surtout par son esprit d'orgueil que le démon devait

être égaré dans son jugement sur lui. Il ne put jamais croire que le Verbe de Dieu s'abaissât aux humiliations qui remplissaient sa vie mortelle. Les prodiges de Bethléem lui donnèrent l'éveil, mais la pauvreté de la crèche, la fuite en Egypte, les longues années de silence, d'obscurité et de travail à Nazareth étaient, à ses yeux, incompatibles avec la présence de la divinité.

Pourtant il se tint sur ses gardes, et la manifestation du Jourdain, au moment du baptême du Sauveur, l'ayant intrigué,il suivit Jésus au désert. Pour le provoquer au combat, Notre Seigneur lui donna connaissance de la faim qu'il éprouvait, ce qui renouvela les doutes de Satan. Celui qu'il avait vu glorifier n'était sans doute pas un pur homme, mais celui qu'il voyait souffrir de la faim pouvait-il être le Fils de Dieu ? Il voulut donc le tenter pour découvrir le mystère. Le doute exprimé dans ses propositions reflète celui de son esprit.

Les trois tentations dont le Sauveur daigne supporter l'assaut correspondent au triple désir immodéré qui a son foyer dans le cœur de l'homme déchu, et qui est la principale cause de ses égarements. Le démon le tente par les charmes de la sensualité, de la vaine gloire ou de l'orgueil, et de l'ambition.

« Le tentateur s'approcha de lui », peut-être sous la forme et l'extérieur d'un docteur de la loi. Comme Messie, si vous l'êtes, vous avez un pouvoir illimité sur la nature : pourquoi supporter la

souffrance de la faim ? « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain », une seule parole de votre bouche doit suffire pour opérer ce prodige. Satan ne proposait rien qui fût en soi criminel. Apaiser la faim causée par un long jeûne était chose légitime et innocente ; il n'y avait pas non plus de crime à employer la toute puissance miraculeuse pour subvenir, dans cette nécessité, aux besoins les plus impérieux de la vie. Le démon ne faisait d'ailleurs que rendre hommage à cette puissance et à la nature supérieure de Jésus-Christ. Mais sous des apparences si simples se cachait un piège perfide. Par ses paroles artificieuses Satan voulait s'assurer d'abord si Jésus était véritablement le Fils de Dieu, puis lui suggérer à lui-même quelque doute, et l'engager à l'éclaircir en essayant un miracle qui n'était pas dans la volonté de son Père; enfin l'exciter à employer pour ses besoins personnels, au service des instincts matériels, une puissance surnaturelle conférée uniquement pour prouver extérieurement sa mission, et à donner quelque prise à la sensualité, afin qu'il ne fût pas entièrement indépendant des besoins du corps.

Le Sauveur déjoue ces calculs en opposant aux suggestions du tentateur une parole de l'Ecriture qui avait trait à la sollicitude de la Providence, et spécialement à la manne dont le Seigneur nourrit les Hébreux dans le désert. En faisant pleuvoir sur eux cette nourriture miraculeuse, Dieu apprenait aux hommes que sa toute-puissance peut leur conserver la vie par d'autres moyens que la nour-

riture ordinaire : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu », de sa parole créatrice dont dépend la nourriture ordinaire elle même. Dieu est l'auteur de tout, il peut tout. Et il y a une chose plus importante que de sustenter le corps, c'est de s'attacher par-dessus tout à ce que l'âme vive de la volonté divine. Cette seule réponse de Jésus déroute Satan ; tous les pièges sont évités, et la sensualité est domptée.

Le démon ne se rend cependant pas; il porte l'attaque d'un autre côté. Ceux qui maîtrisent et méprisent leur corps sont quelquefois plus exposés que les autres aux tentations de l'orgueil. Il essaie donc de vaincre Jésus par l'ostentation et la vaine gloire. « Alors le diable le transporta dans la cité sainte, sur le pinacle du temple. » L'imagination et les pensées humaines peuvent répugner à l'idée du Sauveur enlevé sur les ailes du démon, mais ce n'est pas à elles qu'il faut s'en rapporter dans les choses de Dieu. Si le fait s'est accompli de cette manière, c'est que Jésus l'a bien voulu, et par un effet, non de la puissance de Satan, mais de sa propre volonté. Il a bien consenti à être crucifié par les méchants. Le texte grec n'a d'ailleurs pas un sens qui exclut tout doute à ce sujet; il pourrait se traduire par ces mots : Satan le prit avec lui. Il a pu obtenir du Sauveur qu'il se rendît lui-même sur ce nouveau théâtre de la tentation. Le pinacle dont il est question n'est pas le toit plat du sanctuaire, garni de pointes dorées, mais la plate-forme de l'un des portiques extérieurs, du haut duquel on apercevait

l'enceinte et les alentours de Jérusalem, et la vallée où coulait à ses pieds le torrent du Cédron à une profondeur capable de donner le vertige. C'est de là que l'apôtre saint Jacques fut précipité plus tard par les Juifs.

Le démon voulut persuader à Jésus que le moyen le plus sûr et le plus court de prouver sa mission divine, et de se faire reconnaître par tout le peuple, serait d'accomplir un miracle éclatant sous ses yeux. C'était porter le Sauveur à rechercher les applaudissements des hommes et le tenter de vaine gloire. S'il accomplissait ce prodige extraordinaire avec succès, les doutes de Satan se changeraient en une présomption grave de sa divinité. « Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas. » Vous n'avez rien à craindre, ce serait même un crime de douter du secours divin, car si Dieu ordonne à ses anges de veiller sur le juste, à plus forte raison préservera-t-il son Messie. Et Satan en appelle à son tour de l'Ecriture : « Car il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de veiller sur vous et de vous porter entre leurs mains, de peur que votre pied ne se heurte à quelque pierre. » Mais Jésus repousse la suggestion diabolique, qui lui ferait mettre sans nécessité la toute-puissance divine à l'épreuve et au service de vues étrangères à ses desseins. Il l'écarte d'un seul mot, celui-là justement appliqué, qu'il tire encore des oracles divins : « Mais Jésus lui dit : Il est écrit aussi : Vous ne « tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Vaincu une seconde fois, le tentateur essaie une dernière épreuve, celle de l'ambition et de la cupi-

dité. Voyant que Jésus refuse de faire des prodiges, il croit n'avoir affaire qu'à un simple mortel, et il espère l'éblouir par les attraits de la gloire mondaine. Vous avez sans doute la prétention d'être le Messie, de devenir le chef et le roi d'Israël, et, sans doute aussi, d'étendre de là votre domination sur le monde. Eh bien, ces hautes espérances, il est en mon pouvoir de les réaliser, sans qu'il vous en coûte aucun effort, aucun combat. Cette fois, Satan va jeter le masque, en s'affirmant le « prince de ce monde ». Alors « le démon le transporta sur une haute montagne », et il lui montra les riches contrées de la Palestine et des pays environnants, ou peut-être il fit passer sous ses yeux, dans une vision fantastique, celles mêmes que l'œil n'apercevait pas de ce point : « Il lui « montra tous les royaumes de la terre et leur magni- « ficence, et il lui dit : Je vous livrerai toute cette « puissance et cette gloire, car tout cela m'a été livré et je la donne à qui je veux. » Mais c'était Jésus lui-même que le père du mensonge voulait ranger sous son empire, comme un vassal réduit à son service. Il aurait fait là un vrai coup de maître. Pour une telle faveur je ne demande de vous qu'une simple marque de soumission, telle qu'on l'accorde à ceux qu'on reconnaît pour supérieurs : « Tout cela est à vous, si vous vous prosternez devant moi. »

Jusqu'alors, Jésus s'était contenté de confondre avec dignité et sang-froid les propositions astucieuses de Satan, mais voyant qu'il ose se montrer à découvert et le provoquer à un acte d'idolâtrie,

il le repousse avec l'indignation et le mépris qu'il mérite : « Arrière, Satan ! Car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul. » La vision diabolique s'évanouit, et Jésus resta de nouveau seul dans le désert. « Alors Satan s'éloigna de lui. »

Et voilà que soudain, la scène change : le désert devient un paradis ; la solitude se peuple de saints anges qui offrent au Sauveur une nourriture céleste ; à la tentation humiliante succèdent leurs louanges pour sa victoire ; au vain fantôme d'une royauté terrestre repoussée, les hommages et les adorations de la cour du grand roi : « En même temps les anges s'approchèrent, et ils le servaient. » C'étaient les consolations divines après l'épreuve, le triomphe après la victoire.

Les premiers disciples de Jésus.
Nouveaux témoignages du Précurseur.

Pendant le séjour de Notre Seigneur au désert, saint Jean avait continué sa prédication. Depuis plusieurs mois elle faisait grand bruit et attirait un concours considérable ; le peuple croyait voir le Messie dans sa personne. L'autorité religieuse de Jérusalem ne pouvait rester indifférente en présence de ces faits et manquer de les contrôler. Cette autorité était concentrée entre les mains du sanhédrin (voir Introduction, p. 101). Il envoya donc vers le Précurseur une députation composée de « prêtres et lévites » pour l'interroger sur sa personne et sur le rite nouveau qu'il introduisait par

son baptême. Et, sans doute, ils venaient avec des dispositions d'incrédulité et de malveillance, vu l'orgueil jaloux des Pharisiens qui les envoyaient et la sévérité avec laquelle Jean les avait déjà traités. Il n'avait donc plus devant lui de simples particuliers, mais les représentants de l'autorité la plus haute, qui venaient le questionner officiellement. Ses réponses n'en seraient pas moins nettes et précises. Cette députation le trouva à Béthanie, sur la rive orientale du Jourdain. Il ne faut pas confondre ce lieu avec une autre Béthanie, près de Jérusalem, où demeuraient Lazare et ses sœurs, et où Jésus vint plusieurs fois. Il y avait aussi deux Bethsaïdes. Et ceci se passa avant que le Sauveur revînt du désert.

Or, « voici le témoignage que rendit Jean, quand « ils lui demandèrent : qui êtes-vous? Il leur déclara « ouvertement, hautement : Je ne suis pas le Christ. « — Mais alors, êtes-vous Elie ? » Les Juifs, interprétant ce que l'Ecriture disait de l'époque où le prophète enlevé par un char de feu doit reparaître, croyaient que ce serait avant l'apparition du Messie. « Non, répondit Jean, je ne suis pas Elie. » Il en avait bien la vertu et l'esprit, il lui ressemblait par soumission, mais il n'était pas sa personne. Plus tard, Jésus parlant de sa mission, non de sa personne, dira aux Juifs qu'Elie est déjà parmi eux. Les Juifs s'attendaient aussi, pour la même raison, à voir le Messie précédé soit par Hénoch, soit par Jérémie, soit plutôt par un prophète spécial. « Etes-vous le prophète ? » Jean avait une mission différente de celle des prophètes qui parlaient pour

l'avenir, quoiqu'il fût, par l'objet de son annonce, plus qu'un prophète, comme Jésus le déclara également dans la suite. Il répondit : « Non, je ne le suis pas ». Les envoyés reprirent alors : « Qui donc êtes-vous ? » Jean leur donna à entendre clairement qu'il était le Précurseur du Messie et que celui-ci allait donc paraître, en s'appliquant les paroles d'Isaïe : « Je suis, dit-il, la voix qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur, comme le dit le prophète Isaïe. »

Mais les députés des Pharisiens n'étaient pas disposés à ouvrir les yeux. Puisque Jean reconnaissait n'être ni Elie, ni aucun des prophètes attendus, pourquoi et à quel titre se permettait-il d'innover en matière de pratiques religieuses ? Jusqu'ici, Jean n'avait annoncé que le prochain avènement du Messie ; il déclare aujourd'hui qu'il est déjà présent ; et si Jean baptise, c'est justement comme son Précurseur très humble : « Je baptise dans l'eau, il est vrai, mais déjà est au milieu de vous celui que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, quoiqu'il existe avant moi ; et je ne suis pas digne de délier les courroies de ses sandales. »

Les voies étant ainsi préparées, Jésus pouvait commencer à se montrer. « Le lendemain, Jean aperçut Jésus qui venait vers lui, et il dit à ses auditeurs : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Après avoir annoncé que le Messie allait paraître, qu'il avait déjà paru, il désigna cette fois sa personne, en lui

appliquant la parole d'Isaïe où le prophète, quand il décrit la passion du Sauveur, disait qu'il sera conduit à la mort comme un agneau muet entre les mains de ceux qui le tondent. Agneau de Dieu, c'était marquer en même temps comment s'opérerait la Rédemption : aux agneaux, aux victimes de l'ancienne Loi succéderait une victime divine se sacrifiant volontairement pour l'expiation des péchés du monde. Jean ajouta : « C'est lui dont j'ai dit : il en vient un après moi qui existait avant moi, car il m'est antérieur » ; et après avoir révélé que la descente du Saint-Esprit sur Jésus lui avait été donnée comme signe pour reconnaître le Messie, il finit par ces mots qui achevaient de le révéler : « Je l'ai vu, et je rends témoignage devant vous que celui-ci est le Fils de Dieu. » La mission du Précurseur atteignait son apogée.

Notre Seigneur n'avait pas besoin de son concours, comme la suite le fit bien voir, pour recruter ses apôtres, mais il consentit par humilité à lui devoir ses premiers rapports avec eux. « Le jour d'après, Jean était encore là, et accompagné, à ce moment, par deux de ses disciples », car plusieurs Juifs, après avoir reçu le baptême, s'étaient attachés à lui pour pratiquer la pénitence à son école ; et « voyant Jésus qui passait, il leur répéta : Voici l'Agneau de Dieu ». Ces paroles excitèrent en eux un vif désir de le connaître. « Ils se mirent à marcher à sa suite. » Cependant ils hésitaient sans doute, par respect, à l'aborder ; mais le Sauveur, avec une grande douceur, « se retourna et leur dit : Que désirez-vous » ? Enhardis par sa bonté, ils le

lui firent connaître discrètement : « Rabbi (c'était le nom qu'on donnait aux docteurs de la loi), où demeurez-vous ? » Jésus n'avait plus de demeure fixe, mais quelque endroit du voisinage devait lui servir de retraite en ces jours. Il répondit avec la même simplicité : « Venez et voyez Ils vinrent donc et virent, et ils restèrent près de lui ce jour-là. » Ces deux disciples eurent donc un long entretien avec lui. Qu'elles durent être douces pour eux ces prémices du divin apostolat, dont il leur donna la faveur !

Or, « l'un des deux était André », qui devint un des douze apôtres, et frère de Simon-Pierre ; l'autre, que l'évangéliste saint Jean, auteur de ce récit, ne nomme pas, était lui-même. Tout rempli de son bonheur, André n'eut rien de plus pressé que de chercher son frère pour lui faire part de l'heureuse nouvelle. « L'ayant rencontré, il lui dit : « Nous « avons trouvé le Messie (ce qui signifie le Christ, « ajoute l'évangéliste), et il l'amena à Jésus. » Notre Seigneur l'ayant regardé, de ce regard qui pénètre les cœurs, lui annonça par une parole symbolique sa vocation nouvelle : « Vous êtes Simon, fils de Jona ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. »

Le lendemain, Jésus, se disposant à retourner en Galilée, rencontra Philippe, qui était de Bethsaïde, des bords du lac de Génésareth, au nord du lac. Jugeant Philippe également digne, par la droiture de son cœur, de devenir un de ses meilleurs apôtres, Jésus l'attira et le conquit par cette seule parole : « Suivez-moi. » Philippe, à son tour,

ne tarda pas à lui gagner un de ses amis. « Ayant rencontré Nathanaël (qu'on croit être l'apôtre Barthélemy), il lui dit : « Celui dont a parlé Moïse, et que les prophètes ont annoncé, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus, fils de Joseph, de la ville de Nazareth. » Nathanaël, surpris d'abord que le Libérateur sortît d'une petite cité obscure, et cédant sans doute à quelque préjugé populaire répandu à cette époque, reprit : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » « Viens et vois, lui répondit Philippe. » Jésus voyant Nathanaël venir vers lui, dit aux autres : « Voilà un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice », c'est-à-dire fils d'Israël, non pas seulement par son origine, mais digne descendant d'Isaac et de Jacob, parce qu'il imite la simplicité, la droiture et la piété des anciens patriarches. Celui dont Jésus parlait sortait peut-être de la méditation et de la prière appeler la venue du Messie, sous les figuiers et les ceps de vigne que les Hébreux plantaient près de leurs demeures et dont ils recherchaient l'ombrage. Il dit à Jésus : « D'où me connaissez-vous donc ? » Fixant sur lui un regard qui dut pénétrer jusqu'au fond de son cœur, en même temps que ses paroles montraient qu'il en connaissait le secret, Jésus lui répondit : « Avant que Philippe vous appelât, et quand vous étiez sous les figuiers, je vous ai vu. — Rabbi, s'écria Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël ! — Vous croyez, reprit le Sauveur, parce que je vous ai dit que je vous avais vu sous le figuier ; vous verrez de plus grandes choses » ; et il ajouta, en s'adressant à tous : « En

vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme. » Ce rappel de l'échelle mystérieuse vue en songe par Jacob dans le désert, et dont Notre Seigneur promettait la vision, signifiait ce que sa mission divine devait en effet réaliser : le ciel, fermé par le péché d'Adam, s'ouvrant de nouveau, et les rapports entre Dieu et l'homme rétablis par des communications constantes.

Tandis que Nathanaël appelle Jésus Fils de Dieu, le Sauveur se désigne sous le nom de Fils de l'homme. Il se l'appliquera souvent dans la suite, même en affirmant à Caïphe, dans sa Passion, qu'il est le Christ. Ce nom, il le prend sans aucun doute pour témoigner que le Fils de Dieu a pris la nature humaine, avec ses faiblesses, en réalité, et non pas seulement en apparence ; que le Fils de Dieu est vraiment homme. Mais cette qualité d'homme, si indéterminée, n'aurait pas été pour Jésus-Christ une raison de s'intituler Fils de l'homme avec tant d'insistance (cette qualification se rencontre plus de soixante-dix fois dans l'Évangile). Elle est une allusion manifeste à un passage de Daniel, où le prophète désigne le Messie sous ce nom de Fils de l'homme, en décrivant les grandeurs et la puissance qui lui sont réservées par le Seigneur. En le prenant, Jésus disait à tous les Juifs instruits, s'ils le voulaient comprendre, qu'il était le Messie attendu.

Ces premières conquêtes ont été rapides. Le Sauveur a parlé en maître, et la grâce qui émanait de lui a fait son œuvre, tout en laissant aux disciples le mérite d'une obéissance volontaire. Il

va maintenant, par le spectacle d'une première merveille, récompenser leur docilité et affermir leur foi.

Le miracle de Cana.

Jésus s'était donc rendu des bords du Jourdain dans la Galilée, où il allait inaugurer sa vie publique. « Trois jours après, des noces eurent lieu à Cana, petite ville située à sept kilomètres au nord-est de Nazareth, et la mère de Jésus y assistait », comme parente et amie. « Jésus y fut aussi invité avec ses disciples. » Dans les mœurs des Juifs, où le mariage était si honoré, les Docteurs de la loi pouvaient, sans inconvénient et sans déroger à leur dignité, assister à ces réjouissances consacrées par la religion. Jésus, en acceptant l'invitation qui lui était faite, voulait non seulement montrer qu'il approuvait les joies de la famille, auxquelles il renonçait pour son propre compte, mais consacrer, par sa présence, la sainteté du lien conjugal, qu'il se proposait d'élever à la dignité de sacrement. En outre, il avait l'intention d'opérer dans cette circonstance publique un miracle éclatant qui confirmât la foi de ses premiers disciples en lui, et qui commençât de manifester aux autres sa puissance divine.

La présence de ses disciples, convives qu'il n'avait pas eu le temps d'annoncer, fut peut-être la cause de l'incident qui se produisit, et dont Jésus prit occasion. Vers la fin du repas, le vin manqua. Touchée de l'embarras de ses hôtes, et pressée du

désir de leur éviter une humiliation, « la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin ». Elle ne l'avait encore vu accomplir aucun miracle, mais elle connaissait bien sa puissance, sa bonté et la délicatesse de son cœur. La réponse ne doit pas s'interpréter comme une parole sévère. L'appellation de femme donnée par Jésus à sa mère n'a rien que de très courtois dans la langue des Hébreux. Jésus lui donnera encore ce nom, dans son tendre adieu sur la croix. « Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Cette formule est une locution hébraïque qui revient souvent dans les saintes Ecritures, et dont le sens, un peu vague, se détermine par les circonstances. Ici, elle signifie : Laissez-moi faire, soyez tranquille, j'attends le moment, ma mère. Mais Jésus ne diffère plus, parce que sa mère l'a prié. C'est un trait qui révèle magnifiquement la toute-puissante intercession de Marie.

La réponse du Fils n'était pas un refus positif ; Marie le comprit bien, et confiante dans la bonté et la sagesse de ce divin Fils, elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait là six grandes urnes de pierre, contenant deux ou trois métrètes (environ 80 ou 120 litres d'eau) qui servaient pour les purifications en usage parmi les Juifs », dont l'habitude était de se laver les mains avant et après les repas. « Jésus dit aux « serviteurs : Emplissez d'eau les urnes, et ils les « emplirent jusqu'au bord. Jésus ajouta alors : Pui-« sez maintenant, et portez-en au maître du festin. « Ils lui en portèrent. Celui-ci goûta l'eau changée

« en vin. Il ignorait d'où elle provenait, mais les « serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient. Aus- « sitôt il interpella l'époux et lui dit : On sert tou- « jours d'abord le bon vin, puis, après qu'on a bien « bu, celui qui est moins bon ; vous avez gardé le « bon vin jusqu'à ce moment. » Le miracle fut ainsi constaté par le maître du festin, par les serviteurs et ensuite par tous les convives.

Ce changement de la substance de l'eau en celle du vin préludait à celui, encore plus merveilleux, du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. « Ce fut le commencement des signes de Jésus ; il le fit à Cana, en Galilée. Par là, il manifesta sa puissance, et ses disciples crurent en lui. » Ce miracle est donc un signe, comme tous les miracles qui suivront. La merveille extérieure révèle la gloire cachée de la divinité qui est en Notre Seigneur. Le miracle, constaté par les témoins qui l'entourent, démontre qu'il agit en maître de la création, sans jamais rencontrer de résistance, et, comme Dieu, permet parfois à des puissances subalternes de produire des effets qui dépassent les forces ordinaires de la nature et jettent l'homme dans l'étonnement. Notre Seigneur donnera à ses miracles un tel caractère de spontanéité, d'absolue indépendance, d'inimitable bonté, que les hommes ne pourront s'y tromper, surtout quand celui qui fera ces merveilles dira en même temps : Je suis le Fils de Dieu. Les premiers disciples du Sauveur avec leur âme simple et exempte de préjugés vont

droit à la lumière et guidée à la fois par le bon sens et par la grâce, ils croient en lui.

« Jésus descendit ensuite à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples. » De tout temps les Juifs avaient l'habitude d'appeler frères et sœurs, même les cousins germains. Jésus n'avait point de frères; ceux dont on parle ici étaient des neveux de saint Joseph, Jacques, Simon et Juda, cousins du Sauveur. Capharnaüm était une petite ville, à cinq ou six lieues de Nazareth, assise sur le rivage nord-est du lac de Tibériade, à l'embouchure du Jourdain. Pierre et André, quoique originaires de Bethsaïde, y résidaient à cause de leur profession de pêcheurs. Cette ville devint, dans la suite, le centre des missions du Sauveur en Galilée. C'est là qu'il opéra le plus grand nombre de miracles. Il profitait, pour répandre sa doctrine, du concours des Juifs et des Gentils que le commerce attirait à Capharnaüm des deux côtés du Jourdain à cause de sa situation. Jésus y séjournait l'hiver. Dans la belle saison il faisait des excursions dans les villes et les villages voisins, et quelquefois des voyages assez longs qui le ramenaient dans la ville sainte, ou qui le conduisaient jusqu'aux confins de Tyr et de Sidon, ou dans la Décapole au delà du Jourdain.

Cette fois, ils ne restèrent à Capharnaüm que peu de jours, car la fête de Pâques approchait, et Jésus monta à Jérusalem, où il devait faire connaître à tout Israël son roi et son Messie.

Les fêtes de la Pâque attiraient chaque année le Sauveur dans la cité sainte. Elles sont les étapes

qui en marquèrent les phases; comme ce fut à leur occasion qu'il inaugura avec éclat son ministère, c'est d'une Pâque à l'autre qu'on compte les années de son histoire. On ne peut, d'ailleurs, se flatter de suivre un ordre strictement chronologique dans le récit des faits et des discours qui la remplissent. Les Evangiles en rapportent un grand nombre sans date précise. Les expressions par lesquelles ils les relient, telles que « alors, voilà que, aussitôt, en ce temps-là » semblent employées presque partout comme simple transition ; elles ne peuvent donc en plusieurs cas constater la connexion des faits ni même leur succession. Les Orientaux ne savent pas s'astreindre à notre marche régulière et uniforme. Dans leurs récits ils devancent le temps ou ils reviennent en arrière ; ils s'étenden tou ils abrègent, suivant leurs dispositions, surtout dans les écrits doctrinaux, comme les Evangiles. La difficulté d'établir cet ordre, du moins sur certains points, s'accroît de ce que chacun des quatre évangélistes suit une marche qui lui est propre. En somme, ils font peu attention à l'ordre chronologique des actions du Sauveur, et ils ne supposent jamais que le lecteur s'en préoccupe. Leur point de vue est élevé et plus pratique. Les commentateurs et les interprètes se sont appliqués à suppléer par une étude comparative et approfondie des textes. Le résultat de leurs travaux laisse encore place à des conjectures, mais les doutes qui subsistent ne portent aucune atteinte à la certitude des faits. Ces remarques avertissent le lecteur qui suivra cette histoire.

La première année du ministère de Jésus.

La première Pâque. — Vendeurs chassés du temple. — Entretien avec Nicodème. — Dispute entre les disciples de saint Jean-Baptiste et les Juifs. — Nouveau témoignage du Précurseur. — Il est arrêté et jeté en prison. — Le Sauveur en Samarie. — La Samaritaine. — Jésus se rend en Galilée. — Guérison du fils d un officier royal. — Le Sauveur à Nazareth. — Il se fixe à Capharnaüm. — Le possédé guéri dans la synagogue. — Guérison de la belle-mère de saint Pierre. Autres guérisons. — La pêche miraculeuse. — La guérison du lépreux. — La guérison du paralytique. — La vocation de saint Mathieu. — Instruction sur le jeûne.

Jésus avait suivi avec ses premiers disciples la caravane des pèlerins de Galilée qui se rendaient à Jérusalem pour la Pâque. A son entrée dans le temple, il constata un scandaleux abus. Le parvis des Gentils était devenu un lieu de trafic. Le marché où l'on vendait, à l'approche des grandes fêtes, tout ce qui était nécessaire pour les sacrifices, et qui se tenait précédemment hors de l'enceinte, s'était établi dans ce parvis. On y vendait les animaux, tels que bœufs, agneaux, colombes, le vin, la farine, l'huile, le sel ; et il y avait aussi des changeurs, assis à des tables, qui recevaient les monnaies étrangères et les échangeaient pour celles du pays, seules admises, non sans en tirer un profit usuraire. Les prêtres et les officiers du temple reti-

raient peut-être eux-mêmes un avantage de la fraude et de l'usure, en tout cas, ils trahissaient honteusement leur devoir qui les obligeait à veiller sur la dignité et l'honneur de la maison de Dieu, et à empêcher ce qui pouvait troubler la piété des pèlerins.

Jésus ne put voir sans indignation le temple déshonoré. « Il fit une sorte de fouet avec des cordes », sans doute celles qui servaient à attacher les animaux, « et il expulsa tout ce monde du temple, chassa les bœufs et les brebis, renversa les tables des changeurs, en jetant leur monnaie à terre, il dit à ceux qui vendaient des colombes : emportez cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon Père un lieu de négoce. » La maison de mon Père ! expression inouïe jusqu'alors ; qui était donc cet homme qui appelait ainsi le temple de Dieu et s'y montrait avec l'autorité du maître? Une majesté divine brillait sur son front ; les profanateurs, subjugués, s'exécutèrent sans résister, sans dire un mot.

« Les Juifs », c'est-à-dire les prêtres et les officiers du temple, imbus de l'esprit des Pharisiens et des Sadducéens, ne voient rien là de surnaturel, mais une usurpation de leur autorité, une condamnation publique de l'oubli de leurs devoirs. Pleins d'envie et de jalousie, ils demandent au Sauveur par quel miracle il leur prouvera le droit de s'arroger cette mission : « Montrez-nous par un signe que vous êtes autorisé à faire ces choses. » Jésus, qui lit dans les cœurs, sait qu'ils ne cherchent pas sincèrement la vérité, et qu'ils ne croiraient pas,

même s'il opérait ce signe. Il leur fait une réponse énigmatique, comme il arrivera d'autres fois en présence de dispositions semblables. Mais cette réponse est une prophétie de la mort que les Juifs lui infligeront, et de sa résurrection : « Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours. » Peut-être, d'ailleurs, un geste désignait en même temps sa personne, temple où la divinité habitait corporellement. Les Juifs ne pouvaient comprendre cette parole mystérieuse. Ils reprirent, d'un ton de sarcasme et d'ironie : « Il a fallu quarante-six-ans pour bâtir ce temple, et vous le reconstruirez en trois jours ? Mais (observe l'évangéliste), Jésus parlait du temple de son corps. » Lors de la Passion, les Juifs se feront une arme de la réponse qu'ils ont entendue. Elle est comme un éclair qui illumine toute la vie publique de Jésus. Il voyait que l'opposition et l'incrédulité provoquées par son acte iraient grandissantes jusqu'à une haine mortelle. Pour le moment, les Juifs n'entreprirent rien contre lui.

Le Sauveur demeura à Jérusalem durant les solennités pascales, et y déploya sa puissance sous des yeux moins prévenus : « Beaucoup crurent en lui à cause des miracles qu'il faisait. » Il ne découvrait cependant encore en eux qu'une foi faible et sans consistance, qui les laissait incapables de porter une révélation plus complète des divines vérités : « Mais Jésus ne se confiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous ; il n'avait besoin d'aucun témoignage humain et savait ce qu'il y a dans l'homme. »

Un des principaux de Jérusalem se trouva dans ces dispositions de loyale bonne volonté qui manquaient à d'autres, et il en eut la récompense. On le verra reparaître plus tard comme défenseur de Jésus devant le sanhédrin, lors de sa Passion, et partageant avec Joseph d'Arimathie le soin d'ensevelir son corps. D'un caractère droit, mais d'une prudence craintive et inquiète, cet homme n'osait faire une démarche publique. Cependant, ému de ce qu'on racontait de Jésus et de ses œuvres, il se demandait s'il ne fallait pas reconnaître en lui ce Messie libérateur dont Jean-Baptiste venait d'annoncer la venue prochaine. C'était « un pharisien, appelé Nicodème, prince des Juifs », c'est-à-dire membre du sanhédrin. « Il vint trouver Jésus la nuit, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire en Docteur, car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. »

Jésus le reçut avec affabilité, et, dans un entretien confidentiel, lui développa tout le plan de la rédemption : la nécessité d'une régénération spirituelle pour y avoir part ; le principe intérieur de cette régénération, qui est l'Esprit-Saint ; son moyen, le baptême, et sa condition, la foi ; sa cause méritoire, la mort du Fils de Dieu sur la croix ; sa cause déterminante, qui est l'incompréhensible amour de Dieu pour les hommes ; et enfin les obstacles que leurs vues charnelles opposent à cette régénération. Tout cela était fait pour surprendre étrangement Nicodème, qui, partageant les préjugés des Juifs, attendait un Messie fondateur d'un royaume tem-

porel, qui s'imaginait avoir droit, comme descendant d'Abraham, à participer à ce royaume, et n'avait aucun soupçon de ce renouvellement spirituel. Mais c'est le royaume des cieux sur lequel le Sauveur va l'instruire.

Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Nul, s'il ne naît une seconde fois, ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème lui dit : « Comment peut-on naître, quand on est vieux ? Peut-on entrer de nouveau dans le sein de sa mère et renaître? » Jésus confirme avec solennité ses premières paroles, en faisant entendre qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle naissance physique, mais d'une renaissance spirituelle et morale : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si on ne renaît pas par l'eau et par l'Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est de la chair (dans la naissance) est chair, et ce qui est de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas si je vous ai dit : il vous faut naître de nouveau. Le vent souffle où il veut; vous en entendez le bruit sans savoir d'où il vient, ni où il va ; ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit », il a une vie supérieure, divine, que les sens ne saisissent pas, et qui lui est communiquée par le Saint-Esprit. Nicodème repartit : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? — Vous êtes docteur en Israël, répliqua Jésus, vous ignorez tout cela ? », ce que les prophètes ont prédit et les premiers éléments de la vie spirituelle. « En vérité, en vérité, je vous le dis : je dis ce que je sais et atteste ce que j'ai vu, mais, vous autres, vous n'acceptez pas ce

témoignage. Je vous ai parlé des choses de la terre, de ce qui doit se faire ici-bas, et vous ne croyez pas; croirez-vous si je vous parle de celles du ciel? Car, personne n'est monté au ciel (ne connaît les vérités célestes) que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme (qui est) comme Dieu, dans le ciel. De même que Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert (comme signe opérant le salut de la vie temporelle), ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé sur la croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. Si Dieu a envoyé son Fils dans le monde, ce n'est pas pour juger le monde (durant sa mission), mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; celui qui ne croit pas est déjà jugé (il s'exclut du salut), parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici l'objet de ce jugement : la lumière est venue en ce monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; car leurs œuvres étaient mauvaises, et quiconque fait le mal déteste la lumière et ne vient pas à elle, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, de telle sorte que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. »

« Après les fêtes de la Pâque, Jésus vint avec

ses disciples dans la terre de Judée », c'est-à-dire qu'il passa de la capitale dans les campagnes situées au midi et à l'est de Jérusalem, entre cette ville, la vallée de Bersabée, la mer Morte et la Méditerranée. « Il y resta avec eux pendant quelque temps, et il baptisait, non en personne, mais par le ministère de ses disciples. C'était un baptême analogue à celui de saint Jean. Le Précurseur continuait encore d'exercer le sien et de prêcher. Quelques-uns de ses disciples crurent voir dans celui de Jésus, dans l'affluence qu'il attirait, un empiètement sur la gloire de leur maître et une ingratitude à son égard. L'envie et la jalousie obscurcissent le jugement et font ramener les questions les plus hautes à des points de vue personnels. Sur ces entrefaites, « une discussion s'étant élevée entre les disciples de Jean et quelques Juifs », sans doute, du nombre de ceux qui avaient été baptisés par les disciples de Jésus, « au sujet de la purification », c'est-à-dire du baptême, ceux de Jean vinrent alors trouver le Précurseur et lui dirent : « Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain pour se faire baptiser, et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise lui aussi, et tout le monde va à lui. »

Jean-Baptiste, dont l'âme était fermée à tout sentiment mesquin, saisit cette occasion pour rendre au Sauveur un témoignage, le dernier, encore plus éclatant, s'il est possible, que les précédents. « L'homme, leur dit-il, ne peut recevoir, s'attribuer que ce qui lui a été donné du ciel », il ne doit pas aller au delà de la mission qui lui a été confiée.

« Vous me rendez témoignagne que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. » J'ai donc rempli ma fonction de hérault. La gloire montante de celui que je précédais, loin de m'attrister, me cause une grande joie. L'humble Jean prend une comparaison dans les coutumes des Juifs, pour les mariages. Les fiancés ne communiquaient jusqu'à leurs noces que par un intermédiaire, qu'on appelait l'ami de l'époux, chargé de tout conduire pour les fêtes nuptiales : il était, lui, cet ami, chargé de remettre entre les mains de l'époux divin les prémices de l'Eglise, son épouse spirituelle, qu'il venait s'unir à jamais. « L'épouse appartient à l'époux, qui est à ses côtés et l'écoute, se réjouit d'entendre sa voix, et voilà ce qui rend ma joie complète. Maintenant il faut qu'il croisse et que je diminue », que je m'efface devant lui et rentre dans l'obscurité. « Celui qui vient d'en haut, ajoute-t-il, est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre appartient à la terre et parle de la terre », c'est-à-dire la connaissance que l'homme peut avoir même des choses divines est imparfaite et défectueuse ; elle est obscure, si on la compare aux lumières de Celui qui puise les siennes au sein même de la Divinité. « Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ; il atteste ce qu'il a vu et entendu, mais personne n'accepte son témoignage. Celui qui a accepté son témoignage atteste que Dieu est véritable », car croire à la parole de celui que Dieu envoie c'est croire à la parole de Dieu ; et croire à la parole de Dieu c'est déclarer authentiquement que ce que Dieu dit est toujours vrai. La foi tout entière est

renfermée dans ces paroles du Précurseur. « Celui que Dieu a envoyé, dit-il enfin, profère les paroles de Dieu, car Dieu ne mesure pas le don qu'il lui fait de l'Esprit ; le Père aime le Fils et il a tout mis entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui est incrédule vis-à-vis du Fils n'aura pas la vie ; sur lui demeure la colère de Dieu. »

Les dernières paroles de saint Jean attestent l'incrédulité de la Judée à l'égard du Sauveur. Il la déplore avec une grande tristesse et fait pressentir les châtiments qui la suivront. Pour lui, il a rempli sa mission avec une abnégation et un courage admirables. Elle est achevée. Comme l'étoile du matin précède le soleil, ainsi il a précédé le Soleil de Justice; comme elle, il brille et resplendit un moment, puis il disparaît avec joie devant l'éclat de l'astre qui s'élève. En disant que Jean continuait de baptiser quand Jésus commença à le faire, l'évangéliste note qu'à ce moment « Jean n'était pas encore en prison ».

Il y fut jeté peu de temps après par Hérode Antipas, qui avait la Pérée dans ses territoires. Une passion criminelle et scandaleuse de ce prince voluptueux, et les reproches que lui en faisait l'intrépide Précurseur, en furent l'occasion. Antipas, déjà marié à la fille d'Arétas, roi des Arabes Nabathéens, s'était violemment épris, durant un voyage à Rome, d'Hérodiade, mariée à l'un de ses frères, qui n'avait eu qu'une part pécuniaire dans l'héritage de leur père Hérode dit le Grand, et qui vivait à Rome dans

une opulente obscurité. Hérodiade, passionnée comme Antipas, le suivit en Judée, et il la prit pour femme. Sa vie pleine de désordres était pour tous un déplorable exemple. Jean, qui prêchait la pénitence, ne pouvait laisser passer ces désordres sans les stigmatiser. Il lui adressa donc de sévères remontrances. Alors « le tétrarque Hérode, se voyant repris par lui au sujet d'Hérodiade, femme de son frère, et de tous les autres crimes qu'il avait commis, ajouta au reste l'incarcération de Jean ».

Les Juifs, c'est-à-dire les Pharisiens et les Sadducéens, dont Jean avait humilié l'orgueil et la jalousie, n'avaient probablement pas été étrangers à cette mesure de persécution, car deux des évangélistes disent que Jean fut « livré » à Antipas. La conséquence de la captivité de son Précurseur fut, pour Jésus, qu'il quitta la Judée et transporta en Galilée le théâtre de son apostolat. Il prévoyait que les Juifs se disposaient à agir aussi contre lui, pour étouffer dans son germe une influence qui semblait menacer leur pouvoir. Les Pharisiens étaient plus qu'Hérode ses ennemis. Plus tard, du reste, ils essaieront de faire pour lui, en Galilée et en Pérée, ce qui leur avait réussi pour Jean-Baptiste. Il ne convenait d'ailleurs pas au Sauveur de donner, dès ces premiers temps, à sa prédication un caractère de combat contre leur orgueil et leur incrédulité. « Jésus, ayant donc su que les Pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus de personnes que Jean, et ayant entendu dire que Jean avait été livré, se retira en Galilée. » Ainsi les Pharisiens repoussaient de la Judée le salut qui lui était

offert, et l'opposition au Sauveur allait grandissant. Jean en prison, Jésus contraint de s'éloigner ; voilà la situation un an après que Notre Seigneur a paru pour la première fois sur les bord du Jourdain.

Or, pour aller de Judée en Galilée, « il fallait traverser la Samarie », non que ce fut l'unique route (voir Introduction, p. 96), mais il le fallait parce que le Sauveur, venu pour apporter le salut à tous, ne voulait pas en priver, parmi les Samaritains, les âmes capables de recevoir la semence évangélique. La route suivie par lui et ses disciples courait au fond d'une vallée profonde, entre les vignes et les plants d'olivier. « Il arriva près de la ville de Sichar », ou Sichem. C'était une terre sainte et pleine de grands souvenirs que ses pieds foulaient : Abraham y avait élevé un autel au Seigneur ; Jacob y avait acheté un champ pour son fils Joseph, dont les ossements rapportés d'Egypte, lors de la délivrance de la servitude, reposaient près de là, et là se trouvait aussi le puits de Jacob creusé par ce patriarche; les Samaritains étaient fiers de le posséder. Mais ils étaient, eux, un peuple pauvre et déchu, étranger dans la Terre Sainte, détesté des Juifs, qui considéraient comme un crime d'avoir le moindre commerce avec eux (voir Introduction, p. 96). Le nom de Samaritain était la pire injure qu'on pût faire à un Israélite ; elle sera lancée plus tard contre Jésus. Le Sauveur ne venait faire parmi eux qu'un apostolat transitoire, car il se devait surtout aux Juifs, mais il

voulait préparer ce peuple à recevoir la prédication, si fructueuse alors, des apôtres, après son Ascension.

« Jésus, fatigué de la route, s'assit sur le bord du puits de Jacob; ses disciples s'en étaient allés à Sichem pour acheter de quoi manger. » De là, ses regards découvraient la ville et se portaient sur le mont Garizim, où les Samaritains avaient élevé leur temple. C'était l'heure où les feux du soleil dévorent la campagne embrasée, « il était midi ». Mais une soif plus ardente que la soif physique, celle du salut des âmes, pressait le Sauveur. Tandis qu'il se trouvait ainsi seul, « une femme du pays vint à ce puits pour y chercher de l'eau ». Contre toutes les habitudes de ses concitoyens, Jésus lui demande un service, amorce innocente, propre à la gagner : « Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. » A son langage, à son dialecte particulier, et peut-être à la forme de ses vêtements, cette femme reconnut un Juif et ne put s'empêcher de témoigner sa surprise avec quelque ironie : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. » Jésus, sans répondre d'une manière directe, cherche à l'amener insensiblement vers le but auquel il voulait la conduire; il prend occasion d'une image familière aux Orientaux, pour exciter en elle le désir des dons spirituels, avant même qu'elle pût en comprendre la nature : « Si vous connaissiez le don « de Dieu, et qui est celui qui vous parle, et qui « vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eus-

siez-vous fait de vous-même cette demande, et il vous eût donné de l'eau vive », l'eau vivifiante de la grâce, qui étanche la soif de l'âme pour toujours. La Samaritaine, peu accoutumée aux idées spirituelles, entend naturellement les paroles de Jésus dans leur sens littéral ; son orgueil national se blesse de la prétention qu'elle y découvre : « Seigneur, vous n'avez pas de vase pour puiser, et « le puits est profond ; d'où avez-vous donc de « l'eau vive ? Etes-vous, dit-elle, plus puissant que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits où il a bu, lui, ses fils et ses troupeaux ? Jésus ne répond pas qu'en effet il est plus grand que Jacob, pour ne pas aigrir cette femme, mais il lui laisse à juger, en poursuivant sa comparaison, lequel des deux est plus grand que l'autre : « Quiconque « boit de cette eau »,dont vous vantez l'excellence, « aura encore soif; mais celui qui boit de l'eau que « je lui donnerai sera désaltéré à jamais; l'eau que « je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau « vive, qui jaillit jusque dans la vie éternelle », car elle y conduit. Ces paroles étaient trop élevées pour qu'une femme simple et peu cultivée en pénétrât le sens. Mais, prononcées d'un ton inspiré, elles retentissent dans le cœur de la Samaritaine et lui donnent une haute idée de celui dont elles émanent. D'ailleurs, quoique il y ait des égarements dans sa conduite, la suite de l'entretien va révéler en elle un caractère franc, un esprit non perverti, et le désir de s'instruire ; précieuses dispositions pour recevoir la vérité. « Seigneur, lui dit-elle, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. »

Jésus n'insiste pas sur une explication qu'elle n'est pas encore en état de comprendre ; il prend une autre voie pour lui manifester sa science divine, sa divine personne : et pour la disposer à la conversion par la pénitence. « Allez, lui dit-il, appelez votre mari et revenez ici », afin qu'il prenne part à ce don. La Samaritaine, qui ne se souciait pas de dévoiler la honte de sa conduite, fit une réponse vague : « Je n'ai pas de mari. » — « Vous vous êtes parfaitement exprimée en disant que vous n'avez pas de mari », reprit Jésus, avec une fine et délicate ironie, « car vous en avez eu cinq, et celui avec qui vous cohabitez maintenant n'est pas (légitimement) votre mari ; en cela vous avez dit la vérité ». Ces paroles, en couvrant la Samaritaine de confusion, font sur elle une impression profonde. Elle juge que son interlocuteur a des connaissances surnaturelles, et sa réponse est d'ailleurs un aveu : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Et alors, malgré sa confusion, elle veut profiter de sa présence pour s'instruire.

Or, il y a entre les Juifs et les Samaritains une question fondamentale qu'évoque, sous les yeux de Jésus et de cette femme, la vue du mont Garizim. « Nos pères ont adoré, offert des sacrifices sur cette montagne, et vous dites, vous autres Juifs, que Jérusalem est le seul lieu où il soit permis d'adorer. » Jésus répond que, pour le moment, la question doit être tranchée en faveur des Juifs, car ce sont eux qui ont gardé intact le dépôt de la révélation ; les Samaritains l'ont tronquée et faussée ; mais, dans l'avenir, il n'y aura plus matière à

discussion, parce qu'aucun lieu ne sera plus assigné comme nécessairement et exclusivement consacré au culte divin ; le nouveau culte doit être exercé dans l'humanité entière. « Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, le temps arrive où ce n'est plus sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père en cherche de tels pour l'adorer. » Ce culte fera succéder la réalité à l'ombre et à la figure ; ce sera un culte intérieur et spirituel, expression sincère et véritable des sentiments de l'âme. Les Sadducéens, par exemple, fort attachés aux pratiques du culte judaïque, n'admettaient pas les dogmes essentiels, et les Pharisiens sacrifiaient l'intérieur à l'extérieur, l'esprit à la lettre, l'amour à la froide observance. Le culte extérieur ne sera pas supprimé, parce que l'homme restera toujours corps et âme, son individu tout entier doit rendre gloire à Dieu. En outre l'état de société où il vit exige un culte social. Le Sauveur, non content de prescrire certaines pratiques extérieures et la prière en commun, donnera lui-même l'exemple de la fidélité avec laquelle le corps doit être associé à l'âme dans le service de Dieu : il jeûnera, il priera à genoux, il fréquentera le temple comme tous les Israélites : Jésus annonce ici avec une entière certitude la grande révolution qu'il va opérer dans le monde.

La Samaritaine se vit transportée par ces explications dans une région où elle ne pouvait suivre Notre Seigneur. Il n'avait pas résolu la controverse présente, mais elle le crut un prophète, et ce sentiment reporta sa pensée vers celui que Juifs et Samaritains attendaient: « Je sais, dit-elle, que le Messie doit venir; lorsqu'il sera venu, il nous expliquera toutes choses. » C'est alors que Jésus leva entièrement, soudainement le voile: Ce Messie, ce Libérateur que vous attendez, « c'est moi, qui vous parle ».

En ce moment même les disciples de Jésus arrivèrent et cela mit fin à l'entretien. « Ils furent étonnés qu'il conversât avec une femme », car les docteurs juifs estimaient messéant de s'entretenir publiquement avec une femme, surtout de questions religieuses. « Aucun d'eux pourtant ne dit : Que demandez-vous, et pourquoi parlez-vous avec elle? » « La femme, cependant, avide de communiquer à ses concitoyens l'heureuse découverte qu'elle venait de faire « laissa là sa cruche, et alla dire aux habitants: Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Christ? » Après son départ, « les disciples pressèrent Jésus de manger », mais le salut des hommes, dont il voyait poindre les premiers germes parmi les Samaritains, la grande œuvre de la rédemption, absorbaient ses pensées. La vue des récoltes de la terre, dont l'espoir s'annonçait, lui fournit une image pour prédire une autre moisson prochaine. « J'ai à manger, leur dit-il, une autre nourriture que vous ne connaissez point. » Et eux, prenant ces paroles dans le sens

littéral, se disaient les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger? — « Ma nourriture, reprit Jésus, c'est de faire la volonté de mon Père, d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas: Encore quelques mois, et la moisson viendra? Et moi je vous dis : Levez les yeux, et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit sa récompense et recueille le fruit pour la vie éternelle, de sorte que la joie est en même temps pour celui qui sème et pour celui qui récolte. Car ce que l'on dit est bien vrai : c'est l'un qui sème et l'autre qui moissonne. Moi-même je vous envoie moissonner ce que vous n'avez pas travaillé. D'autres ont travaillé, et vous n'avez qu'à entrer dans leurs travaux. »

La conversion des Sichémites fut les prémices de la moisson abondante que les apôtres devaient recueillir en Samarie après la mort de leur divin maître. « Beaucoup d'entre eux crurent en lui sur le témoignage que lui rendait cette femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Etant venus vers lui, ils le prièrent de demeurer avec eux. Il se rendit à leur désir et y resta deux jours; et un beaucoup plus grand nombre, après l'avoir entendu, crurent en lui, et ils disaient à cette femme : Maintenant ce n'est plus sur votre parole que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous reconnaissons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » C'est un grand contraste avec l'esprit contentieux et incrédule des Juifs.

Le Sauveur se mit alors en chemin pour la Gali-

lée. Il s'était contenté de prendre pied, pour ainsi dire, à Jérusalem, dans la Judée et en Samarie. La Galilée devait être son séjour préféré pendant les trois années de sa vie publique. Ses habitants étaient d'origine multiple. Après la déportation qui suivit la ruine du royaume d'Israël, des idolâtres venus d'Assyrie avaient dominé en Galilée, bien avant de s'établir en Judée ; d'où ce nom de « Galilée des nations » donné à la région supérieure de cette contrée. Néanmoins, la religion juive s'y était conservée dans l'intégrité de sa croyance et de ses observances, et fut embrassée à la longue par la plupart des étrangers. Il y avait cependant de la tiédeur parmi les Galiléens, soit à cause de leurs rapports avec les Gentils, soit à cause de la distance qui les séparait de Jérusalem, centre du culte, où ils ne se rendaient que pour les fêtes, non sans difficultés. Mais par sa simplicité, sa bonne volonté, son désir vivement ressenti de la rédemption, cette population, en général, représentait bien mieux que le peuple de la Judée proprement dite l'ensemble du genre humain auquel Jésus apportait le salut. Les Juifs lui témoignaient une sorte d'antipathie méprisante, raillaient son parler rude et se scandalisaient de ses fréquentes relations avec les Gentils. La Galilée, où s'était écoulée la jeunesse de Notre Seigneur, fut le pays prédestiné à recevoir la semence évangélique : de là sortiraient ses apôtres et ses disciples. Toute la première année du ministère public du Sauveur, de son retour de Samarie à la seconde Pâque, fut employée aux missions dans ce pays. « Il se mit à prêcher l'Evangile du royaume

de Dieu ; le temps est accompli, répétait-il, le royaume de Dieu est arrivé ; faites pénitence et croyez à la bonne nouvelle. Sa réputation se répandit dans toute la région, et les Galiléens lui firent accueil, car ils avaient entendu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem, quand ils y étaient allés au jour de la fête. Pour lui, il prêchait dans leurs synagogues, et tous le louaient à l'envi. » Notre Seigneur leur prêchait son doux Evangile, selon toute l'élévation et la perfection de la morale, mais sous cette forme du dogme populaire, vivante, attrayante, qui devait plus tard séduire les hommes de tous les siècles et de tous les pays. Il confirmait la vérité de cette prédication par de puissants miracles. Les évangélistes donnent en peu de mots l'idée de son activité divine pendant cette période, mais ils n'en rapportent avec détail que quelques épisodes.

Le premier est un miracle absolu et une preuve de la divinité de Notre Seigneur, car c'est une guérison opérée à distance, par le seul effet de sa parole. « Jésus vint de nouveau à Cana, en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or, un officier royal avait son fils malade à Capharnaüm. » Cet officier était au service d'Hérode Antipas. Il est riche, à ce qu'il semble, puisqu'il est parlé deux fois des gens de la maison. Ce qui l'amène, c'est le malheur et le chagrin. Il a entendu parler de Jésus, et peut-être a-t-il été témoin des miracles qu'il a opérés à Jérusalem.

« Quand il eut appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il s'en alla le trouver, et il le suppliait

de descendre et de venir guérir son fils, car celui-ci était sur le point de mourir. » On demandera souvent au Sauveur des miracles pour le soulagement de maux semblables ; il les accorde dans sa compassion pour les misères temporelles, mais ses miracles ont pour but de faire naître et d'affermir la foi. Les Juifs étaient accoutumés aux prodiges, ils les aimaient, il leur en fallait toujours pour croire. C'est à eux, en général, que s'adresse la réprimande de Jésus ; pour l'officier, dont les paroles témoignent d'un commencement de foi, elle est un encouragement à croire plus fermement : « Si vous ne voyez pas des miracles, dit-il, vous ne croyez point. » Sans se laisser décourager par cette remarque, l'officier répartit : « Seigneur, descendez avant que mon fils meure ». Pour cet homme l'épreuve de la foi et la condition du miracle seront de retourner chez lui plein de confiance dans la parole du Sauveur, qui, sans l'accompagner à Capharnaüm, se contente de lui dire : « Allez, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla ». La distance de Cana à Capharnaüm est d'environ quarante kilomètres. « Il descendait déjà, quand ses serviteurs accoururent à sa rencontre et lui apportèrent la nouvelle que son fils était guéri. Il leur demanda donc à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui dirent : c'est hier, à la septième heure (c'est-à-dire vers une heure du soir) que la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri. » La rencontre dut avoir lieu le soir du même jour, mais comme, en Palestine, on comptait les jours d'un

coucher de soleil à l'autre, on pouvait, dès sept heures du soir, appeler « hier » l'après-midi du jour précédent. « Et le père crut, et toute sa famille avec lui. » Sans doute cet exemple et le bruit du miracle gagnèrent d'autres âmes au Sauveur. Cet officier connut donc le prix et l'avantage de l'adversité, que d'autres miracles feront encore ressortir. On voit, par sa conduite, qu'elle est une occasion de penser à Dieu, de se tourner vers lui, de le chercher ; qu'elle rend actif et humble ; qu'elle porte à la foi et à la confiance ; qu'elle conduit à la reconnaissance et qu'elle contribue à faire glorifier Dieu.

Nazareth était à courte distance de Cana. Jésus en fit le but d'une de ses courses. Ce n'étaient pas des vues naturelles qui le ramenaient dans cette ville où l'attachaient tant de souvenirs, mais il convenait qu'il n'omît pas de lui offrir la grâce de la foi en sa mission rédemptrice. « Il vint à Nazareth, où il avait été élevé, et, le jour du sabbat, suivant sa coutume, il entra dans la synagogue. » Chaque village ou bourgade avait la sienne. Jésus entrait souvent dans ce lieu où l'on se réunissait pour réciter des prières et entendre la lecture et l'explication de la Sainte Écriture. C'était d'ordinaire une salle rectangulaire, comprenant une enceinte réservée au peuple, et une abside autour de laquelle étaient disposés des sièges pour les docteurs et les personnages importants. Au fond de l'abside était une sorte de niche, recouverte d'un voile, dans laquelle étaient conservés les rouleaux de la Sainte Écriture ; en

avant se trouvaient le pupitre et le siège de celui qui devait en faire la lecture et le commentaire. C'était naturellement un rôle réservé aux docteurs, cependant il pouvait être confié aux personnes les plus marquantes de l'assemblée.

Jésus se présenta de lui-même pour le remplir. « Il se leva pour lire, et on lui présenta le livre du prophète Isaïe. L'ayant ouvert, il tomba sur le passage où il était écrit : L'esprit du Seigneur est sur moi, et c'est pourquoi il m'a conféré l'onction, m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux dont le corps est brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, mettre en liberté ceux que meurtrissent les fers, publier l'année favorable du Seigneur et le jour de ses justices. Quand il eut replié le rouleau, il le rendit au servant et s'assit. Dans la synagogue tous les yeux étaient tournés vers lui. » Les habitants de Nazareth avaient devant eux un homme dont on racontait beaucoup de merveilles, mais qu'ils avaient connu humble ouvrier, occupé à fabriquer des jougs et des charrues. Aujourd'hui il venait à eux en docteur, et ils l'entendaient se présenter comme étant lui-même le Messie dont parlait le prophète. Alors il commença à leur adresser la parole. C'est aujourd'hui, dit-il, que cette prophétie a son accomplissement, pendant que vous m'écoutez. Tous marquaient leur admiration des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche; et ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? ». C'est là ce qui choquait les gens de Nazareth, les notables surtout, habitués à dominer dans la bourgade, et qui voyaient

avec dépit le fils du charpentier prendre le pas sur eux. On était émerveillé de l'entendre parler si bien, mais ces sentiments n'allaient pas jusqu'à la foi. L'envie et la jalousie y mettaient un obstacle.

Si Jésus disait vrai, ne devait-il pas au moins justifier sa prétention en opérant, séance tenante, quelque prodige, comme ceux qu'on racontait de lui ? Le Sauveur, qui lisait cette pensée dans leurs cœurs, ne voulut pas répondre à leur attente, à cause de leur incrédulité. Mais il leur apprit que les dons divins n'étaient pas des privilèges dus à une race ou à un pays. Dieu en dispose à son gré, et, dans la distribution qu'il en fait, il tient compte surtout de la foi des suppliants. Elie et Elysée n'ont rencontré la foi qui obtient des miracles, et n'en ont opéré, à sa prière, que chez des étrangers. « Sans doute, leur dit-il, vous m'alléguerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même », c'est-à-dire : donne tes soins à ce qui doit t'être le plus cher. « Nous avons appris que vous avez accompli de grandes choses à Capharnaüm, faites-en autant dans votre patrie. Mais il reprit : — En vérité, je vous le dis, un prophète n'est jamais bien accueilli dans son pays. Je vous le dis en vérité, il ne manquait pas de veuves en Israël, aux jours d'Elie, quand le ciel fut fermé pendant six ans et six mois, et qu une grande famine se fit sentir sur toute la terre ; or, Elie ne fut pas envoyé à l'une d'elle, mais à une veuve de Sarepta en Sidonie. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps d'Elysée, ce ne fut pas l'un d'eux qui fut guéri, mais le Syrien Naaman. »

Les auditeurs de Jésus étaient trop mal disposés pour profiter de sa remontrance. La comparaison de leur état moral avec les époques les plus tristes de l'histoire d'Israël fit tourner leurs sentiments à la rancune; la colère et la fureur s'emparèrent d'eux. « A ces paroles, tous dans la Synagogue furent outrés de colère. Ils se levèrent, le chassèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'à un précipice formé par la montagne sur laquelle la ville était bâtie, afin de l'y précipiter. » On peut se demander quels furent les sentiments du Cœur de Jésus,en se voyant ainsi traité, poursuivi, conduit à la mort dans les rues de sa patrie par ceux qui étaient ses concitoyens, les compagnons de sa jeunesse, à qui sans doute il avait fait tant de bien et témoigné tant de bonté. Il subit d'abord leur violence, puis, au moment où ils allaient accomplir leur crime, « il passa au milieu d'eux et se retira ». Voilà le miracle qu'il opéra sous leurs yeux. Il est une image du prodige qui se renouvellera souvent au cours des siècles : Jésus-Christ, vivant dans son Eglise, déjouera de même les entreprises et les assauts de ses ennemis, sans qu'on puisse s'expliquer naturellement l'insuccès des complots les mieux concertés.

Capharnaüm allait devenir pour le Sauveur comme une seconde patrie. Cette ville était merveilleusement située pour être le centre de son action évangélique. C'était dans la partie la plus peuplée de la Galilée. A Capharnaüm se croisaient les routes qui allaient des pays de l'Euphrate et de la Syrie

aux ports de Ptolémaïs et de Césarée. Le lac de Tibériade, aux bords duquel elle était assise, au nord-ouest, la mettait en communications faciles avec les pays environnants. Les Romains y avaient des postes. Le Sauveur trouvait donc là une heureuse occasion de répandre la bonne nouvelle, même parmi les Gentils, et de la propager. « Quittant la ville de Nazareth, il vint habiter Capharnaüm, au bord de la mer, sur les frontières (des tribus) de Zabulon et de Nephtali, ce qui avait été dit par Isaïe : la terre de Zabulon, la terre de Nephtali, le chemin de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière et le jour s'est levé pour ceux qui habitent dans les ombres de la mort. » Cette lumière était celle de la doctrine du salut. « Dès lors, Jésus se mit à prêcher et à dire : Faites pénitence, car le royaume de Dieu est arrivé. » Le fond de sa prédication, c'était d'abord la pénitence, parce qu'elle est toujours le principe de tout bien et de toute conversion. Elle était spécialement nécessaire à cette population voluptueuse, attachée aux plaisirs. C'était le royaume de Dieu, mais royaume surnaturel. Les préjugés des Juifs, qui croyaient avoir droit au salut comme fils d'Abraham, et qui attendaient du Messie un règne temporel, se trouvaient par là renversés. Cette doctrine, si nouvelle pour eux, le Sauveur, sans parler des miracles qui accompagnaient ses discours, la prêchait de telle sorte que « sa manière d'enseigner les remplissait d'étonnement, car il parlait avec puissance et autorité ; on était ravi de son ensei-

gnement, parce qu'il instruisait comme investi d'autorité, et non comme les scribes ». Ses auditeurs étaient frappés du contraste entre les maximes humaines, les puérilités et subtilités d'école qu'ils entendaient des docteurs de la loi, et cet enseignement ne contenant que des vérités nécessaires, utiles et belles, proposées avec l'autorité d'un législateur, avec une puissance et une onction de la grâce qui portait la conviction dans les cœurs. Notre Seigneur ne réservait d'ailleurs pas tous ses soins à la ville. Des excursions apostoliques le portaient à travers les pays montagneux de la Galilée, et n'allaient pas sans de grandes fatigues pour lui, à cause des instructions qu'il fallait distribuer à tous, et des sollicitations multiples qui l'assaillaient. « Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, et guérissant toutes les langueurs et toutes les maladies parmi le peuple. »

A Capharnaüm eut lieu le premier choc extérieur entre la puissance de Jésus et l'empire visible de Satan. Par suite du péché originel et des énormes péchés des hommes, Satan régnait sur le genre humain, non seulement par les passions, par l'idolâtrie et par la mort, mais encore, en des cas alors nombreux, par une possession effective. Les païens, et même les Sadducéens, chez les Juifs, niaient l'existence des esprits ; Dieu l'affirmait en permettant aux démons d'exercer leur empire même sur le corps de l'homme, de s'y installer comme dans une propriété personnelle, de le con-

traindre à des actes involontaires, soit en punition d'une faute, soit même sans que le possédé fût coupable. Le Sauveur descendu sur la terre « pour détruire les œuvres de Satan » et ruiner son empire le poursuivra donc même dans les manifestations sensibles de sa puissance. Dès cette première rencontre, il agit avec lui en maître, et il en sera toujours ainsi dans les autres.

Un jour de sabbat, où le divin Maître enseignait dans la synagogue, « il se trouva là un homme possédé d'un démon impur, et il se mit à crier à haute voix : Que nous voulez-vous donc, Jésus de Nazareth ? Etes-vous venu pour nous perdre ? Je sais bien que vous êtes le saint de Dieu ». Le démon continuait sa tactique du désert. Très intrigué par les merveilles que Jésus opérait, il aurait voulu savoir positivement quel était cet homme extraordinaire, et il parlait avec une feinte assurance, afin d'obtenir soit un démenti, soit une confirmation de ses paroles. La tentation de vaine gloire se représentait. Mais l'agitation, les plaintes et les cris de cet homme trahissaient l'effroi de son tyran en présence de Jésus, la crainte de se voir dépossédé par lui. Le Sauveur n'avait pas besoin de son témoignage ; et révéler sa divinité aux hommes devait être la gloire de l'apostolat. Il dédaigna son hommage et ce vain bruit : « Tais-toi, lui dit-il, et sors de cet homme. Alors l'esprit immonde jeta celui-ci à terre, au milieu de l'assemblée, et s'en échappa en poussant de grands cris, mais sans lui faire aucun mal. »

Les prières et les exorcismes pratiqués chez les Juifs obtenaient quelquefois la délivrance des possédés ; ici, Jésus venait de chasser le démon par un seul mot. L'effet du miracle fut énorme. « Tous furent saisis d'étonnement et de crainte, et ils se disaient les uns aux autres : Qui est-ce donc ? Quelle est cette doctrine nouvelle ? Voilà, qu'avec autorité et puissance il commande même aux esprits impurs ; ils lui obéissent et s'en vont. Sa renommée se répandit en même temps dans toute la Galilée. »

Avec les disciples qui l'accompagnaient, « Jésus sortit de la synagogue et se rendit dans la maison de Pierre et d'André. La belle-mère de Simon était en proie à une fièvre violente. On parla d'elle immédiatement à Jésus, et on le pria en sa faveur ». Simon et son frère, quoique originaires de Bethsaïde, demeuraient à Capharnaüm à cause de leur profession de pêcheurs. Ce récit nous apprend que le futur chef des apôtres était marié. D'après un mot de saint Paul on doit croire qu'après sa vocation à l'apostolat il vécut avec son épouse comme avec une sœur. Une tradition lui attribue une fille, sainte Pétronille. Compatissant pour tous ceux qui souffraient, le Sauveur avait un motif particulier d'exaucer cette prière. Il était même venu, par une délicatesse touchante, pour accomplir un miracle de guérison sur une personne chère au disciple qui avait tout quitté pour le suivre. « Il s'approcha, la souleva en la prenant par la main, commanda à la fièvre. La maladie la quitta sur-le champ, et, se levant d'elle-même, elle se mit à les servir.

La journée ne devait pas s'achever sans voir d'autres merveilles. Le bruit de ces deux guérisons s'était répandu dans la ville et aux environs. « Le soir, sitôt le soleil couché (car on se souvient que c'était un jour de sabbat), tous ceux qui avaient des infirmes affligés de différents maux les lui amenaient, de sorte que toute la ville était assemblée devant sa porte. Il imposait les mains à chacun et les guérissait tous. D'un mot il chassait les démons, et ceux-ci sortaient d'un grand nombre, en s'écriant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il les réprimandait et leur défendait de dire : nous savons que vous êtes le Christ. Ainsi s'accomplissait ce qui a été dit par le prophète Isaïe : Lui-même a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies ». Isaïe parlait surtout des maladie morales, le péché et ses suites ; l'évangéliste rapporte ici sa prophétie, parce que les guérisons corporelles opérées par Jésus étaient le symbole de la guérison des âmes.

Après les fatigues de cette nuit, Jésus se leva de grand matin et sortit pour aller dans un endroit désert ; là il se mit à prier. Simon vint l'y retrouver, accompagné des autres disciples. « Quand ils l'eurent rencontré, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Le peuple en effet arrivait aussi. Tous voulaient le retenir afin qu'il ne les quittât plus. Mais il leur dit : Il faut aussi que j'aille annoncer le royaume de Dieu aux autres villes, car c'est pour celà que j'ai été envoyé, et, s'adressant à ses disciples : Allons, dit-il, aux bourgs et aux

villages des environs, pour que j'y prêche aussi ; je suis venu dans ce but. Jésus parcourait donc toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, guérissant toutes les maladies et toutes les infirmités parmi le peuple, et chassant les démons. Le bruit de ces merveilles se répandit bien au delà des limites de ce pays. Sa réputation se propagea dans toute la Syrie, et on lui présenta tous les malades, ceux qui étaient atteints de diverses infirmités et de douleurs, des lunatiques et des paralytiques : il les guérit. Une grande multitude se mit à le suivre de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain. » L'ébranlement était donc donné.

« Tel était même l'empressement, qu'un jour, où Jésus était sur le bord du lac de Génézareth, il se trouva accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu. Il vit alors deux barques arrêtées au bord du lac. Il monta donc dans une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre, et, s'étant assis, il enseignait de là le peuple. » Mais en demandant à Simon ce service, Notre Seigneur avait aussi un autre dessein, auquel l'instruction de la foule servit de prétexte. Son œuvre devait être continuée par ses apôtres après les courtes années de son ministère, et il jugeait le moment venu de les préparer à leur mission. Il voulait déterminer les premiers dont il avait fait choix, Pierre et André, Jacques et Jean, à se joindre définitivement à lui en quittant leur famille et leurs occupations ordi-

naires, et dissiper, par une preuve évidente, leurs derniers doutes et hésitations en face de la vocation apostolique. C'était à cause de Pierre surtout que le Sauveur préparait un miracle, et il le choisit en rapport avec les occupations professionnelles de celui-ci : la merveille serait mieux appréciée et ferait plus d'impression.

« Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Menez au large et jetez vos filets pour la pêche. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » Néanmoins, sa confiance et sa vénération admirative pour Jésus étaient déjà si grandes qu'il ajouta : « Mais, sur votre parole, je vais jeter le filet. Simon Pierre et André son frère jetèrent donc leur filet dans la mer. Quand ce fut fait, ils saisirent une si grande quantité de poissons que le filet se rompait. Alors ils firent des signaux à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque, pour qu'ils vinssent à leur aide ; c'étaient les deux frères, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Ils arrivèrent, et l'on remplit les deux barques au point qu'elles étaient près de couler ».

Le premier effet produit sur les disciples par la vue de ce miracle fut le saisissement et la crainte, en se voyant si près de la divinité. Chez Pierre, ce fut un grand sentiment d'humilité et de son indignité en cette auguste présence. Il comprit qu'il n'avait pas eu jusque-là, pour le Seigneur qui se révélait à lui, l'estime infinie dont il était digne. « A cette vue Simon se prosterna aux genoux de Jésus, en disant : Seigneur, éloignez-vous de

moi, car je suis un pécheur. Mais Jésus lui dit : Ne crains rien, désormais ce sont des hommes que tu prendras. » Jésus caractérisait lui-même par ces paroles la vocation dont ce miracle était l'image sensible : comme Pierre jetait alors le filet dans la mer pour y prendre du poisson, ainsi il prendrait un jour dans le filet de l'Eglise les hommes qu'il retirerait du péché pour les amener au rivage du bonheur éternel. « Venez avec moi, dit Jésus, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Alors ils tirèrent leur barque sur le rivage et quittèrent tout pour le suivre. A quelques pas de là, Jacques et Jean, avec leur père Zébédée, arrangeaient leurs filets; ils laissèrent sur la barque leur père Zébédée avec ses aides et le suivirent. »

Le miracle de cette première pêche miraculeuse avait pour but d'affermir la foi des apôtres dans l'entreprise du divin Maître et de les y associer. En ce jour, Jésus annonce à Pierre et aux autres qu'il les fera pêcheurs d'hommes. Après sa résurrection, le Sauveur renouvellera le même prodige sous leurs yeux, pour signifier, dans cette circonstance nouvelle, qu'il suit du regard leur travail et qu'il leur en fera bientôt recueillir les fruits. Alors il fera de Pierre son vicaire et lui ordonnera de prendre le gouvernement de l'Eglise.

Il n'y a pas d'apôtres sans vocation divine, et, si cette vocation confère un grand honneur, elle exige un parfait détachement, une généreuse disposition à s'y dévouer aussitôt et tout entier.

Un jour, « un scribe abordant Jésus lui dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez ». Si ce docteur, en s'offrant d'une manière si désintéressée en apparence, n'avait en vue, comme il est à croire, que sa propre fortune par l'attachement au Messie, dont ses pareils n'avaient qu'une idée grossière, il dut être grandement déçu par la réponse du Sauveur : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, lui dit Jésus, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Né dans une étable, il vit maintenant dans une telle pauvreté qu'il ne possède pas de demeure. Ce scribe n'eut pas de peine à conclure que le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux que le maître, et se trouva bien loin de ses prétentions.

« A un autre de ceux qui le suivaient Jésus dit : Suivez-moi. » Celui-là était déjà son disciple, mais non jusqu'au point de lui être inséparablement attaché. Comme c'était à cela que ce nouvel appel l'invitait, il dit : « Seigneur, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père », c'est-à-dire l'assister dans sa vieillesse et lui fermer les yeux, car si son père avait déjà rendu le dernier soupir, ce disciple ne se serait pas trouvé là et n'aurait pas attendu cet ordre imprévu pour songer à lui rendre les derniers devoirs. « Jésus lui répondit : Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir les morts ; pour vous, allez annoncer le royaume de Dieu. » Laissez à ceux qui regardent le monde, où il y a tant de morts selon l'âme, le soin des choses qui regardent le monde ; Dieu vous appelle à un ministère plus élevé. La vocation à ce ministère ne s'impose

avec cette soudaineté et au prix de tels sacrifices qu'en certains cas, mais on ne discute pas la volonté du souverain Maître.

Un autre encore dit à Jésus : « Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi de me défaire d'abord de mes biens. » Des situations, identiques en apparence, sont différentes cependant selon les circonstances et les dispositions des sujets. Ce que demandait cet homme n'eut pas la réponse donnée plus tard par le Sauveur à un jeune homme désireux du plus parfait, auquel il dit : Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. Ici, au contraire, sans doute à cause du long délai qu'aurait demandé l'affaire et des regrets dont ce sacrifice laborieusement négocié déposerait comme un germe pernicieux dans l'âme du néophyte, « Jésus lui dit : Nul homme qui met la main à la charrue, et qui regarde derrière lui, n'est propre au royaume de Dieu ». S'il y a des professions qui exigent un effort sans distraction, comme celle du laboureur quand il trace son sillon, à plus forte raison l'apôtre doit-il avoir l'esprit tout entier à ses travaux. Saint Paul, fidèle écho du Maître, dira plus tard : « Quiconque est enrôlé dans la milice de Dieu ne s'occupe plus des affaires du siècle. »

Le ministère de Jésus en Galilée le mit en présence d'une des misères corporelles qui excitèrent le plus vivement sa compassion. La lèpre est une maladie horrible. Elle décompose le sang, ronge la peau et les chairs, fait tomber les ongles, rend l'ha-

leine odieusement fétide ; le corps entre lentement en décomposition ; le lépreux n'est guère autre chose qu'un cadavre ambulant. Ce terrible mal fait éprouver à ses victimes des contractions très douloureuses dans tous les membres et des démangeaisons insupportables. La souffrance morale se joint à la souffrance physique : il porte à la tristesse, aux angoisses, au désir de la mort. Pour comble d'infortune, à cette triste maladie s'attachait toujours, chez les Juifs, l'idée de châtiment, de malédiction. Elle aussi était une honte, parce qu'elle constituait une impureté légale.

Les Juifs croyaient cette maladie contagieuse. Aussi la loi de Moïse contenait-elle des prescriptions detaillées au sujet des pauvres lépreux. Les prêtres étaient chargés de constater la maladie ; sitôt la constatation faite, le lépreux était exclu de tous rapports sociaux et n'avait que la ressource de vivre avec ceux qui étaient atteints du même mal. S'il apercevait quelqu'un par les chemins, il était obligé de crier de loin : Impur ! Impur ! pour qu'on se tînt à l'égard de lui. On déposait sa nourriture dans des endroits convenus, comme pour quelque animal. Quand la lèpre disparaissait, il fallait encore que le malade retournât se montrer aux prêtres, qui constataient la guérison. Le lépreux faisait alors offrir un sacrifice expiatoire et un holocauste ; il était autorisé à rentrer dans la société de ses semblables.

Un lépreux de Galilée, auquel était parvenu quelque écho de la puissance et de la bonté de Jésus, prit courage et s'enhardit à faire une chose qui lui

était interdite, en s'approchant de lui. Il le fit dans un sentiment de confiance et de foi extraordinaire. La foi en lui était la disposition que le Sauveur demandait habituellement pour accorder des miracles ; celle de ce malheureux eut aussitôt sa récompense. « Notre Seigneur se trouvait dans une ville, lorsqu'un homme couvert de lèpre l'aperçut, s'approcha, et, se prosternant la face contre terre, il le suppliait en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, prenant pitié de lui, étendit la main, le toucha et dit : Je le veux, soyez guéri. A peine eut-il parlé que la lèpre disparut et que le malade fut purifié ». La réponse avait été aussi simple que la prière, un geste et un mot du Maître de la nature avaient suffi pour opérer cette transformation prodigieuse.

Mais la loi qui obligeait les lépreux à se tenir loin des autres hommes avait de sérieuses raisons d'être. Aussi Notre Seigneur ne voulut-il pas que le bruit de ce miracle attirât sur ses pas, au milieu des populations, tous ceux qui étaient atteints de ce mal. D'autre part, il devait être circonspect à l'égard des prêtres, dont l'hostilité trouverait un nouveau prétexte contre lui s'il rendait le lépreux à la société sans souci des prescriptions légales. Il renvoya donc cet homme avec cette sévère injonction : « Ayez soin de n'en parler à personne ; mais allez, montrez-vous au chef des prêtres, et offrez pour votre purification le présent que Moïse a prescrit, afin qu'il leur serve de témoignage. » Ce devait être, en effet, une nouvelle preuve condamnant leur incrédulité. Par sa nature et par ses

effets, la lèpre est une image sensible du péché. La purification des lépreux dans l'Ancien Testament en est une de la purification du péché par le recours au ministère du prêtre.

Mais la reconnaissance fut plus forte que l'obéissance chez celui que Jésus venait de guérir. « En s'en allant, il se mit à publier et à raconter partout ce qui était arrivé, de sorte que Jésus, ne pouvant plus entrer publiquement dans une ville (à cause de l'affluence de plus en plus considérable), se tenait en dehors, dans des lieux inhabités. Néanmoins, on accourait à lui de toutes parts, chacun voulait l'entendre et être guéri de ses maladies. Pour lui, il cherchait la solitude et priait. » C'est par la prière surtout que Notre Seigneur avançait l'œuvre de notre salut.

Une autre guérison opérée peu après fut d'un effet plus grand encore, à cause de la composition de l'assemblée qui en fut témoin, mais surtout de la démonstration solennelle que le Sauveur y fit, pour la première fois, du pouvoir de remettre les péchés, qui lui appartenait comme Homme-Dieu.

Notre Seigneur se trouvait de l'autre côté du Jourdain et du lac, où il s'était retiré pour se reposer et prier, et il voulait revenir à son séjour le plus habituel. « Montant dans une barque, il repassa le lac et vint à Capharnaüm. Aussitôt qu'on le sut dans la maison, la foule s'y rassembla, si nombreuse qu'elle ne suffisait pas à la contenir, même devant la porte. Jésus était assis et enseignait, et la puissance du Seigneur agis-

sait pour la guérison des maladies. Il y avait là, assis, des Pharisiens et des Docteurs de la loi, venus de tous les points de la Judée, de la Galilée, et même de Jérusalem. » A Jérusalem, sans croire à la mission du Sauveur, on ne laissait pas d'être inquiet de l'enthousiasme qu'il soulevait, et l'on avait résolu de surveiller ses actes et ses paroles. Mais, loin d'embarrasser Jésus, la présence de ces inquisiteurs lui fut une occasion d'affirmer avec un plus grand éclat ses prérogatives divines, en les leur faisant toucher pour ainsi dire du doigt.

« Quatre hommes portant un paralytique s'approchaient et cherchaient à pénétrer dans la maison, pour le déposer devant Jésus. Mais ils ne trouvaient pas où le faire entrer, à cause de la foule. » L'ardent désir du malade, sa confiance et la leur les firent s'aviser d'un expédient. Les maisons ordinaires en Palestine étaient peu élevées et le toit plat formait terrasse. Sur cette terrasse, abritée par des toiles tendues au-dessus, on se retirait pour se reposer, converser, prier, prendre son repos ou respirer l'air frais du soir. On y accédait par un escalier extérieur. Quand les maisons étaient contiguës, on pouvait passer facilement d'une terrasse à l'autre. Ce toit était formé de terre pilée avec de la paille, de branchages ou de quelques rangées de tuiles plates grossièrement fabriquées. « Les porteurs pratiquèrent une ouverture dans le toit, et descendant par là le paralytique dans son lit, le déposèrent, au milieu de l'assemblée, devant Jésus. »

Loin de se plaindre d'une si grande importunité,

le bon et doux Sauveur ne laisse voir qu'une touchante compassion. Mais son regard, à qui rien ne peut échapper, découvre, dans l'état spirituel de ce malheureux, une misère plus grande que son infirmité physique, comme le montre la première parole qu'il lui adresse. Il dit avec douceur à cet infortuné qui avait conscience et regret de cette autre misère : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

Les Pharisiens et les Docteurs attendaient avec une grande curiosité que Jésus fît un miracle de guérison sous leurs yeux, mais leur surprise fut encore plus vive en entendant ces mots si étranges, si inouïs dans la bouche d'un homme : Vos péchés vous sont remis. « Ils furent extrêmement scandalisés. Quel est cet homme, disaient-ils en eux-mêmes, qui ose ainsi blasphémer (en se faisant l'égal de Dieu). Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » Leur bouche n'osait proférer ces paroles à cause de la foule, mais le Sauveur lisait leur pensée secrète. Alors, devant eux, il confirma son pouvoir d'opérer invisiblement la guérison des âmes, en vertu de sa puissance divine, par un miracle sensible qui supposait celle-ci. « Pourquoi, leur dit-il, roulez-vous ces pensées dans vos esprits ? Quel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? » Pour opérer ce miracle par un seul mot, ne faut-il pas posséder la puissance divine dont vous doutez ? « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : je vous le commande, dit-

il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit, et retournez dans votre maison. Au même instant, le paralytique se leva en leur présence, et emportant son lit où il était couché, il retourna dans sa maison en glorifiant Dieu. Et tous furent saisis d'étonnement, et, dans la frayeur où ils étaient, rendaient gloire à Dieu, ils disaient : nous avons vu des choses prodigieuses. » Mais chez les Pharisiens, rien de cet enthousiasme et de cette foi. Le Seigneur vient d'accomplir sous leurs yeux un miracle éclatant, opéré pour les convaincre : ils restent dans leur incrédulité. Plus tard, ils traiteront encore Jésus de blasphémateur, quand ils l'entendront remettre les péchés. Il semble même que ce miracle marque le commencement de la persécution contre lui. Il est un progrès important dans la révélation que Notre Seigneur fait de lui-même.

En quittant la maison où il venait de guérir le paralytique, Notre Seigneur se rendit sur les bords du lac et il y enseignait le peuple. Il arriva à un de ces bureaux de péage qui étaient en assez grand nombre sur les grandes voies de communication passant au nord du lac. Là se trouvait un Juif, nommé Lévi, fils d'un certain Alphée, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Alphée, père des apôtres Jacques et Jude. Ce Lévi était receveur d'impôts ou publicain.

La classe des publicains était honnie parmi les Juifs. Ceux de leur nation qui en faisaient partie passaient pour traîtres à leur patrie, on les fuyait avec mépris; tout publicain était regardé comme

païen et pécheur public. Mais étaient-ils beaucoup plus coupables que ceux qui, comme les Pharisiens, s'attribuaient le titre de justes, de saints, de purs? Sans doute, à Capharnaüm, Lévi avait entendu parler des enseignements et des miracles du Sauveur, et peut-être la foi lui découvrait-elle en lui le Messie. Jésus venait prendre ce publicain pour en faire un disciple, un futur apôtre, plus tard un ministre de cette rémission des péchés dont, tout à l'heure, le premier exercice portait la foule à bénir Dieu « d'avoir donné une telle puissance aux hommes ». Jésus donc « vit un publicain nommé Lévi, assis au bureau des impôts, et il lui dit : Suivez-moi ». Le regard du Sauveur, profond, plein de majesté, de bonté et de douceur, pénétra l'âme de cet homme jusqu'au plus intime, et cette parole y fit entrer une lumière si vive, qu'aussitôt il quitta tout, maison, affaires, famille et fortune, pour s'attacher à Jésus comme les autres disciples. Mais quel honneur et que de grâces il reçut en échange! « Et lui, aussitôt, se leva et le suivit. »

Lévi, par reconnaissance, prit le nom de Matthieu, qui signifie don de Dieu ou grâce de Dieu. Il devint un des douze apôtres. Pour offrir à son Maître un témoignage public de son adhésion et pour fêter le commencement de sa vie nouvelle, Matthieu « fit un grand festin dans sa maison, où il se trouva un grand nombre de publicains et de pécheurs assis avec Jésus ». Ce dût être une grande fête pour ces gens décriés. La familiarité des mœurs orientales permettait à chacun de pénétrer librement dans la

salle du banquet. « Les Scribes et les Pharisiens virent que Jésus mangeait avec des publicains et des pécheurs. » N'osant en faire directement un crime au Sauveur, « ils dirent à ses disciples : Pourquoi votre Maître et vous-mêmes mangez-vous avec des publicains et des pécheurs » ? Jésus entendit la question. Sa reponse est d'abord une discrète ironie à leur adresse. Il est venu en médecin des âmes, comme il l'a montré avant de guérir l'infirmité du paralytique : les Scribes et les Pharisiens sont purs à leurs propres yeux, mais pour eux les publicains ont l'âme très malade. Il est donc juste que le Sauveur aille à eux de préférence : « Ce ne sont pas ceux qui sont en bonne santé qui ont besoin du médecin, dit le Sauveur, mais ceux qui sont malades. » En outre, est-ce que la loi et les prophètes défendent l'indulgence et la pitié envers les pécheurs ? Tout au contraire ; mais ces docteurs n'avaient pas l'esprit de la loi et ne s'attachaient qu'au précepte. Jésus leur rappelle, en citant le reproche du prophète Osée, que le culte extérieur, sans la charité, n'est rien aux yeux du Seigneur ; il ajoute : « Allez, et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Enfin, et c'est une révélation plus claire de son rôle et de sa mission ; il est venu pour recevoir miséricordieusement dans sa grâce quiconque vient à lui avec foi et repentir. Il est avant tout le Messie des pécheurs : « Je suis venu pour appeler non les justes, mais les pécheurs à la pénitence. »

Ce fait n'est que la continuation et le développement de ce qui s'est passé à l'occasion du paraly-

tique. Là, les Pharisiens niaient, dans le secret de leur cœur, que Jésus eût le pouvoir de remettre les péchés, ici ils veulent l'empêcher d'exercer ce pouvoir en faveur des publicains et des pécheurs. C'est le point de départ de nouvelles difficultés suscitées au Sauveur.

Cette fois, les Pharisiens ne furent pas seuls à récriminer, les disciples du Précurseur se joignirent à eux. Aussi longtemps que Jean avait été là, ils continrent leur mauvaise humeur ; mais lorsqu'il eut été jeté en prison, ils se dispersèrent, et, retenus par les préjugés judaïques, pleins de zèle pour les préceptes rituels, ils se liguèrent avec les Pharisiens contre le Sauveur. Ils ne comprenaient pas Jésus, ni sa manière de faire ; ils se montraient mécontents et méfiants. Ce furent eux qui prirent la parole. « Alors les disciples de Jean vinrent trouver Jésus et lui dirent : Pourquoi les Pharisiens et nous jeûnons-nous souvent, tandis que vos disciples ne jeûnent pas ? » C'était insinuer que sa doctrine était moins parfaite que celle de Jean, leur maître, et que celle des Pharisiens. Il s'agissait, d'ailleurs, de pratiques volontaires et non des jeûnes prescrits par la loi, qui étaient peu nombreux. Les Israélites pieux s'imposaient des jeûnes de dévotion. Jean et ses disciples, qui professaient la pénitence, en usaient ainsi. Les jeûnes fréquents des Pharisiens étaient une observance toute d'apparat, où la politique se mêlait à la religion. Comme, dans l'histoire du peuple de Dieu, on pratiquait le jeûne dans les grandes calamités, en signe de douleur, ils affec-

taient par les leurs de passer pour de véritables patriotes, en affichant leur regret de subir le joug de l'étranger, leur douleur de voir l'avènement du Messie différé si longtemps. Ils multipliaient les pénitences avec ostentation, et quiconque ne les imitait pas ne pouvait être juste et saint.

Jésus ne dédaigne ni ne blâme le jeûne en lui-même. Au contraire, il ne manquera pas de donner des préceptes à ce sujet, et, ainsi qu'il l'annonce, ses disciples jeûneront comme il leur en a déjà donné l'exemple. Mais ce n'est pas le moment de les y inviter, parce que le jeûne n'est pas le but de la vie spirituelle, mais simplement un moyen, et que l'emploi des moyens doit se régler suivant les circonstances de temps et l'état des personnes. Notre Seigneur touche d'abord le point du temps opportun, en se servant d'une image dont son Précurseur avait usé en parlant de lui, et qui devait rappeler aux disciples de Jean le témoignage que leur maître lui avait rendu. « Jésus leur répondit : Faut-il obliger les amis de l'Epoux à jeûner et à s'attrister pendant que l'Epoux est avec eux ? Ils ne peuvent jeûner tant qu'ils le possèdent. Mais viendront des jours où l'Epoux leur sera enlevé : en ces jours-là ils jeûneront ». Le Sauveur est le Messie, ses disciples sont ses compagnons appelés à partager la joie de ses fiançailles. S'attrister en ce moment serait confesser que le fiancé d'Israël n'est pas encore venu. Notre Seigneur n'ignore pas quand arrivera cet enlèvement de l'Epoux, mais l'heure n'est pas encore venue d'affliger ses disciples par cette révélation.

Il serait également prématuré d'exiger d'eux, sans préparation, à la fois la perfection de la loi ancienne et celle de la loi nouvelle ; ce serait les surcharger, les effrayer et tout compromettre. Vouloir emprisonner l'esprit de la nouvelle loi dans les formes vieillies de l'ancienne, et joindre les pratiques pharisaïques, qui sont un joug accablant, à la perfection chrétienne dont les disciples ont à faire l'apprentissage, serait unir deux choses qui ne tiendraient pas ensemble. Les comparaisons dont le Sauveur se sert, pour l'expliquer, préludent aux paraboles qui tiendront bientôt tant de place dans ses discours. Elles sont pittoresques et empruntées aux choses qu'on a tous les jours sous les yeux. « On ne met pas à un vieux manteau une pièce d'étoffe neuve : autrement ce qui est neuf déchire le vieux, et la déchirure devient plus grande. On ne met pas non plus de vin nouveau dans de vieilles outres : autrement le vin nouveau fera éclater les outres ; il se répandra et les outres seront perdues. Mais c'est dans des outres neuves qu'il faut mettre le vin nouveau, alors tous deux se conservent. » Un esprit nouveau requiert des formes nouvelles.

Au reste, Jésus excuse avec bonté les disciples de Jean, qui ont de la peine à entrer dans cet esprit et à quitter les observances auxquelles ils étaient accoutumés. Il finit en disant : Celui qui est habitué à boire du vieux vin n'apprécie pas le nouveau du premier coup (quoiqu'il lui soit supérieur), et il dit : « Le vieux vin est meilleur. » Il n'oppose donc à une plainte indélicate et blessante que le

calme, la patience et la douceur. Dans sa réponse, pas une expression vive, pas un mot dur. Pour dissiper le mécontentement et le scandale, il enseigne, il donne des explications, il excuse. Mais en quelques phrases il établit les vrais principes qui doivent régler l'usage des austérités, et ces principes s'affirment d'autant mieux qu'ils sont opposés ici à l'ascétisme des Pharisiens et des disciples de Jean.

La vocation de saint Matthieu est le dernier fait raconté par les évangélistes avant la seconde Pâque de la vie publique de Notre Seigneur. Cette première année de ministère était toute de préparation. Jérusalem, la Judée, la Samarie avaient reçu la visite du Sauveur; l'attention des autorités religieuses était éveillée sur sa mission ; plusieurs disciples répondaient déjà à son appel. Toutefois, pendant de longs mois, le labeur du divin Maître avait eu pour unique objet la Galilée. C'est là qu'il s'était montré dans les villes et les villages, qu'il avait prêché la pénitence, annoncé le royaume de Dieu et multiplié les miracles de toutes sortes. Le terrain était bien préparé pour recevoir la semence des plus hautes vérités de l'Evangile. L'œuvre du Seigneur suivait donc une marche patiente, mais progressive et assurée.

La deuxième année du ministère de Jésus.

La seconde Pâque : le paralytique de la piscine probatique ; discours de Jésus aux Juifs. — Epis rompus le jour du sabbat. — L'homme à la main désséchée. — Jésus à Capharnaüm et en Galilée. — L'élection des apôtres — Le sermon sur la montagne. — Le centurion de Capharnaüm. — La résurrection du fils de la veuve de Naïm. — Le message de saint Jean-Baptiste. — La conversion de Marie-Madeleine. — Les saintes femmes. — Des paraboles. — Les paraboles du royaume des cieux. — Délivrance d'un possédé : calomnie des Juifs. — Le signe de Jonas. — Les proches de Jésus éconduits ; une femme proclame Marie bienheureuse. — Le possédé de Gersa. — La guérison de l'hémorrhoïsse. — La résurrection de la fille de Jaïre. — Les aveugles de Capharnaüm. — La mission des apôtres. — Instruction du Sauveur. — La décollation de saint Jean Baptiste. — La première multiplication des pains. — Jésus marche sur les eaux. — La promesse de l'Eucharistie.

La fête de Pâques approchait, et Jésus ne pouvait manquer de se rendre à Jérusalem pour sa célébration. Il y vint donc pour la seconde fois depuis qu'il s'était manifesté. Un an auparavant, il avait exercé son autorité dans la maison de son Père, et depuis lors ses prédications et ses miracles en Galilée avaient abondamment prouvé que la

puissance, la sagesse et la bonté divine résidaient en lui. Cette fois, il veut pousser plus loin la démonstration. A la première Pâque, il n'avait parlé de sa divinité qu'en termes couverts et en passant, lorsqu'il disait que les Juifs faisaient de la maison de son Père un lieu de trafic ; en cette seconde Pâque, il va l'affirmer ouvertement, en déclarant qu'entre le Père et lui il y a identité d'essence, de vie et d'opération. Il va aussi faire un pas marqué dans sa mission de ramener la religion à sa pureté véritable, en remédiant au grave abus que les Pharisiens avaient introduit dans l'observation du sabbat, qu'ils détournaient de son vrai but par des interprétations poussées jusqu'au ridicule. Cette question du sabbat s'était déjà posée à l'occasion de ses miracles. Un nouveau prodige de guérison allait la rendre aiguë, et la lutte sur ce point, devenue ouverte dans cette circonstance, se poursuivra durant toute la vie publique du Sauveur. Mais, dès aujourd'hui, il en ressortira que les Juifs, tout en jurant toujours par la loi de Moïse, n'ont plus rien de l'esprit de l'Ancien Testament ; ce ne sont plus de vrais Israélites, ils ne peuvent donc devenir les disciples de Jésus-Christ, puisque Moïse et la loi ont pour but de conduire à lui. Telle est la situation après la première année de l'apostolat de Notre Seigneur : elle est grave.

« Il y avait à Jérusalem, au nord-est du temple, et à quelques pas de la Porte des brebis, une piscine appelée Probatique », nom qui signifie : piscine des brebis, contiguë à une sorte d'hospice

pour les malades, appelé en hébreu « Bethsaïda », ou maison de pitié, qui avait « cinq portiques ou galeries, sous lesquels gisaient une multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendaient l'agitation de l'eau ». Les eaux de cette piscine avaient, en effet, une propriété merveilleuse, due à la bienfaisante intervention de Dieu dans le monde matériel par le ministère des saints anges, « car un ange du Seigneur descendait » par intervalles dans la piscine, et l'eau remuée par l'ange bouillonnait. « Le premier qui descendait dans la piscine après l'agitation de l'eau recouvrait la santé, de quelque infirmité qu'il fût atteint ».

Pendant les jours joyeux de la fête, Jésus vint visiter ce lazaret, sans doute pour consoler les pauvres malades. « Or, il se trouvait là un homme qui traînait son infirmité depuis trente-huit ans. Jésus le vit à terre, et sachant qu'il attendait depuis longtemps, il lui dit : Voulez-vous être guéri? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine sitôt que l'eau à été agitée, et pendant que j'y vais un autre descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre grabat, et marchez. Aussitôt cet homme fut guéri, il enleva son grabat et se mit en marche. Or ce jour était un sabbat. »

La loi de Moïse prescrivait rigoureusement la cessation du travail ce jour-là. Au temps du grand législateur, un homme avait été lapidé, sur l'ordre du Seigneur, pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat. Mais suivant les prescriptions minutieuses et souvent puériles des rabbins, qui étouffaient la

loi sous le poids de leur vaines observances, c'était devenu un crime de porter le plus léger fardeau ce jour-là. Jésus n'avait d'ailleurs pas dit à cet homme de porter son grabat chez lui, mais seulement de l'enlever et de marcher. Au reste, le maître de la vie était aussi le maître du sabbat. Mais les Juifs, qui, déjà, ne lui pardonnaient pas de prêcher et de faire des miracles sans avoir soumis sa mission à leur contrôle, trouvèrent là l'occasion de lui susciter une opposition acharnée. « Ils disaient donc à celui qui avait été guéri : Il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prenez votre grabat et marchez. Ils lui demandèrent alors : Et qui donc est celui qui t'a dit : Prenez votre grabat, et marchez ? Mais l'homme qui avait été guéri n'en savait rien, car Jésus s'était éloigné de la foule rassemblée en ce lieu. Peu après Jésus le rencontra dans le temple et il lui dit : Vous voilà guéri ; désormais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pire. Cet homme s'en alla et dit aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri ».

Les Pharisiens et les docteurs de la loi ne se sont pas arrêtés au miracle, qui aurait dû pourtant les éclairer ; ils ne veulent voir que la prétendue violation de la loi. « C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. » Notre Seigneur n'entre pas dans la discussion du cas ; il énonce d'abord un principe qui écarte de lui jusqu'au moindre soupçon de culpabilité. « Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit sans cesse, j'agis de même. » C'était, en deux mots,

l'affirmation de l'activité éternelle commune au Père et au Fils. Sans doute, Dieu a béni le septième jour et l'a consacré par la loi du repos, parce qu'en ce jour il avait mis un terme à son action créatrice. Mais sa Providence n'a pas cessé un seul jour d'agir par la conservation des êtres, par son action dans l'ordre naturel et surnaturel dont le repos, fût-il d'un instant, serait l'anéantissement de toute créature. Or, quand le Père agit, le Fils agit aussi en vertu de son unité de nature avec le Père. Le Fils ne violait donc pas plus le sabbat que son Père.

Les princes des prêtres comprirent, et leur fureur redoubla. Il ne s'agissait plus seulement du sabbat violé. « C'est pourquoi les Juifs n'en complotaient que davantage sa mort, parce qu'il disait que Dieu était son Père, et qu'il se faisait l'égal de Dieu. » Mais Jésus n'est pas accessible à la crainte et il développe intrépidement en face de ses ennemis la vérité qu'il vient d'énoncer. Comme Dieu, il a la même nature, la même sagesse, la même opération que le Père ; il tire de lui tout ce qu'il est et tout ce qu'il a : ses connaissances, sa volonté, son action. Comme homme, il sait tout ce que le Père veut de lui, et les volontés de son Père sont la règle de sa volonté. Le Père a voulu qu'il fît ce prodige, et il l'a fait avec lui, et il en fera avec lui bien d'autres encore plus merveilleux. Après avoir guéri les malades il ressuscitera les morts, car le Fils est, comme le Père, une source de vie. Il donne la vie éternelle aux âmes, en leur donnant la foi ; et il la donnera aux corps, en les ressuscitant au jour du jugement. Bien plus, c'est lui-même qui prononcera

solennellement l'arrêt suprême sur le monde entier, qui récompensera les bons et punira les méchants, en réparation des jugements iniques qu'il consent à subir ici-bas. Les grandes vérités de la résurrection, du jugement, de la vie ou de la réprobation éternelle doivent résonner terriblement aux oreilles de ces prêtres, dont beaucoup étaient sadducéens, et ne croyaient pas à la vie future.

Ce qu'il affirme et prédit en ce moment, le Sauveur ne demande pas qu'on le croie sur sa parole. Il en donne pour garant le témoignage de Jean-Baptiste, que les Juifs ont pris un moment pour le Messie ; le témoignage de son Père, qui a parlé lors de son baptême, qui continue de parler par les prodiges opérés en son nom ; le témoignage des Ecritures, dont les prophéties sur le Messie se réalisent visiblement en sa personne. C'est l'Écriture elle-même, c'est Moïse que condamneront par là ceux qui refusent de croire. Voici ce divin discours :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même que ce qu'il voit faire au Père, car ce que le Père fait, le Fils le fait avec lui. En effet, le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait : et il lui montrera des œuvres encore plus merveilleuses, afin que vous soyez dans l'admiration. Ainsi, le Père ressuscite les morts et leur rend la vie ; de même le Fils donne la vie à qui il veut. Pourtant le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ; par conséquent refuser l'honneur au Fils, c'est le refuser au Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui

entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et n'encourt pas la condamnation ; il est déjà passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis : l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. Car de même que le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui ; il lui a donné aussi le pouvoir d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de ce que l'heure arrive où ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le jugement. Toutefois je ne puis rien faire de moi-même, je juge d'après ce que j'entends (du Père) et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

On a reproché au Sauveur de se faire l'égal de Dieu. Il affirme solennellement son unité d'action avec le Père, en des termes qui expriment à la fois l'égalité du Père et du Fils, la dépendance d'origine du Fils par rapport au Père qui l'engendre, et la subordination absolue de sa nature humaine à la divinité du Fils. Il poursuit :

« Si je me rendais témoignage à moi-même, mon témoignage ne serait pas probant, mais il en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais bien que son témoignage est vrai. Vous avez député vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Sans doute ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage, mais j'en parle pour votre salut. C'était une lampe ardente et brillante, et vous-mêmes, un moment, vous avez voulu vous réjouir à

sa lumière. Quant à moi, j'ai un témoignage supérieur à celui de Jean : les œuvres que mon Père m'a données à faire, les œuvres mêmes que je fais rendent de moi ce témoignage que c'est le Père qui m'a envoyé. Le Père qui m'a envoyé rend donc témoignage de moi. Jamais, il est vrai, vous n'avez entendu sa voix ni vu sa face, et sa parole ne demeure pas en vous, parce que vous ne croyez point à Celui qu'il a envoyé. Mais fouillez les Ecritures, puisque vous vous imaginez que vous avez en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. »

« Et pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Ce n'est pas que je reçoive ma gloire des hommes ; mais je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son propre nom (viendront de faux christs) et vous les recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les-uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? Ne pensez pas toutefois que je doive vous accuser devant le Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. Car si vous aviez vraiment foi en lui, peut-être croiriez-vous aussi en moi ; c'est en effet sur moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles ? »

Après la Pâque, Jésus reprit le chemin de la Galilée. Or, « il passait le long des blés le jour du sabbat après la Pâque, et ses disciples ayant faim

se mirent à rompre des épis et à les manger ». La route est difficile, poudreuse, le soleil est ardent, ni arbres ni tente, ni source rafraîchissante : rien que des champs où ondulent des moissons qui ne leur appartiennent pas ! Ce trait révèle la pauvreté du Sauveur et de ses disciples, leur simplicité, leur oubli d'eux-mêmes. Voilà à quoi ils sont réduits : cueillir et manger sur place quelques épis. Le fait de les prendre était autorisé par la Loi, mais c'est encore sur la question du sabbat que les Pharisiens, acharnés désormais à épier Jésus, trouvent à le reprendre. La Loi interdisait de moissonner et de fouler le blé aux jours de sabbat, et c'était là, en effet, un travail contraire au repos prescrit par le Seigneur. Mais les Scribes avaient décidé que cueillir un épi et le froisser était même chose que récolter et moissonner. Certains Pharisiens poussaient l'absurde jusqu'à assimiler à un battage de grains l'acte de marcher sur le gazon, et la capture d'une mouche à une chasse. Quelques-uns d'entre eux, mêlés au peuple qui suivait la petite troupe, dirent aux disciples : « Pourquoi faites-vous ce qui est défendu le jour du sabbat ? » Et, comme ils en voulaient bien plus à leur maître, ils lui en firent discrètement le reproche. Cœurs insensibles et d'une dureté révoltante, qui ne tenait aucun compte des nécessités du prochain.

Jésus défendit les siens en montrant qu'ils n'avaient point profané la loi et en repoussant l'accusation des Pharisiens comme contraire à la charité. « Le sabbat a été fait pour l'homme, leur répondit-il, et non l'homme pour le sabbat. » Ces seuls mots

condamnaient tout le système des Pharisiens, pour qui l'observation de la loi, et de quelle loi ! était comme la fin même de l'homme, et non un moyen de le conduire à sa vraie fin, en assurant son bonheur.

Par ces mots le Sauveur marquait la nature et l'esprit de la loi divine, et, en particulier, de ses préceptes positifs. Malgré leur précision et leur rigueur, la loi ne laisse pas d'être large et de tenir un grand compte des nécessités de l'homme pour s'y accommoder. Et c'est l'esprit que Jésus a transmis à son Eglise. Une nécessité comme celle où les disciples étaient ce jour-là peut autoriser ces dérogations à la loi. Jésus confond ses ennemis par des exemples. Est-ce que David et ses compagnons fuyant la colère de Saül n'ont pas été nourris, à défaut d'autres aliments, par le grand-prêtre, avec les pains de proposition, auxquels les ministres du sanctuaire ont seuls le droit de toucher ? Est-ce que, dans le temple même, ils violent la loi, en coupant le bois et en allumant le feu des sacrifices, en immolant les victimes ? Non, parce que la sainteté de leur fonction et l'exercice du culte légitiment cette infraction matérielle. Or, ajoute-t-il, en affirmant une fois de plus sa divinité : « Je vous dis qu'il y a ici quelqu'un de plus grand que le temple. » Il a donc le pouvoir de dispenser les siens de la loi, encore plus de celle que vous faites : « Le Fils de l'homme est maître même du sabbat. » D'ailleurs, la plainte des Juifs, inspirée par l'aigreur et l'envie, est contraire à la charité compatissante qui est l'esprit de la Loi. Le Sauveur le leur fait sen-

tir en rappelant cette parole du prophète Osée, qu'il leur a déjà opposée dans une circonstance analogue, « et il dit : Si seulement vous compreniez cette sentence : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents ».

La perfide querelle des Pharisiens se renouvela peu après, et, cette fois, elle tourna davantage encore à leur confusion. « Un des sabbats suivants, Jésus entra dans une synagogue, et se mit à enseigner. Il se trouva là un homme dont la main était désséchée. Les Scribes et les Pharisiens étaient en observation pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat ; ils lui demandèrent : est-il permis de faire des guérisons ce jour-là ? » S'il répondait évasivement, ils l'accuseraient de contradictions avec lui-même, en lui opposant ses récents actes ; et quel scandale une réponse affirmative leur permettrait de soulever ! « Jésus, qui connaissait leurs intentions, dit à l'infirme : Levez-vous et placez-vous au milieu de l'assemblée. Il se leva et s'y mit. Voici, dit alors Jésus aux Pharisiens, une question que je vous fais : Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter ? » c'est-à-dire de ne pas sauver les âmes ou les corps quand on en a le moyen. Parole grave, qui condamne la conduite intermédiaire consistant à ne pas faire le bien qu'on peut accomplir, et qui range l'omission parmi les actes qui ôtent la vie en ne lui donnant pas ce secours. Il y a donc des péchés d'omission. Les Juifs reconnurent bien que le mal

serait en ce cas l'omission, et ils gardèrent le silence. Pour leur faire sentir l'inhumanité de leur faux zèle, Jésus leur oppose leur propre conduite : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous, dit-il, qui n'ayant qu'une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du sabbat, ne la prenne et ne la retire ? Cependant combien l'homme est-il au-dessus de la brebis ! Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » Il paraissait attendre leur réponse, mais eux se taisaient, frémissant de honte et de dépit. Jésus jetant les yeux autour de lui avec indignation, et affligé de l'aveuglement de leur cœur, dit à cet homme : « Etendez votre main. Il l'étendit, et elle devint aussi saine que l'autre. »

A la vue de ce miracle, les Pharisiens devinrent furieux. Jésus leur avait clairement montré que l'opérer serait une action bonne ; il restait seulement à leur malignité d'exploiter le moyen mis en œuvre. Mais le Sauveur n'avait fait qu'ouvrir la bouche : était-il défendu de prononcer des paroles le jour du sabbat, ou fallait-il excepter des paroles permises celles qui opéraient des miracles ? « Ils sortirent et allèrent se concerter avec les Hérodiens sur les moyens de perdre » celui qu'ils ne pouvaient confondre. C'est que leurs mauvais desseins trouvaient obstacle en Galilée. Les habitants de cette province, comblés de grâces par le Sauveur, charmés par sa parole, moins imbus des superstitions pharisaïques que les Juifs de Jérusalem, n'auraient souffert aucune violence contre leur prophète. Les Sanhédrites, d'ailleurs, n'avaient dans ce pays qu'une autorité restreinte, n'y pouvant rien sans

l'agrément d'Hérode. Il fallait donc d'abord s'entendre avec les ministres et les partisans de ce prince. Jusqu'alors les Pharisiens de Jérusalem leur avaient témoigné le plus outrageant mépris, leur reprochant d'accepter le joug romain, de professer les mœurs des Gentils et l'impiété des Sadducéens ; mais la haine du Christ leva tous les scrupules, et les émissaires du sanhédrin ne songèrent plus qu'à entraîner leurs ennemis dans le complot. Ils y parvinrent sans peine, car l'austère morale de Jésus, son ascendant sur le peuple, sa prétention d'être le Fils de Dieu, étaient une perpétuelle menace pour un roi jaloux de son pouvoir.

Le Sauveur, voyant un orage si redoutable se former contre lui, gagna les rives du lac, près des terres de Philippe, afin d'échapper aux poursuites, si elles devenaient trop pressantes. Ces sûretés prises, il ne refusa point d'accueillir ceux qui le suivaient dans sa retraite et de guérir leurs malades, mais il ne le fit qu'avec réserve, leur recommandant de ne point le découvrir. « Il y fut suivi par la foule de ses disciples et par une grande multitude de peuple, accourue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au delà du Jourdain. On arrivait aussi en troupes nombreuses des pays maritimes, de Tyr et de Sidon, à la nouvelle de ce qu'il faisait. Car il guérissait beaucoup de malades, si bien que tous ceux qui avaient des plaies se précipitaient sur lui pour le toucher, parce qu'il émanait de lui une vertu qui guérissait tout le monde. Et quand les esprits immon-

des l'apercevaient, ils poussaient des cris et se prosternaient devant lui, en disant : C'est vous le Fils de Dieu ! Mais il leur défendait, avec de sévères menaces, de le faire connaître. Il recommanda également à ses disciples de ne point faire révéler sa retraite. »

En défendant de publier sa divinité et ses miracles, l'intention de Jésus était de ne pas irriter davantage contre lui les Pharisiens, déjà si aigris. On ne doit pas ménager l'envie, jusqu'à s'abstenir des œuvres de zèle et de charité dont elle a l'injustice de s'offenser ; mais il faut en atténuer l'éclat pour ne pas augmenter son tourment. On le doit à la charité. Ce motif était digne de cette douceur divine dont le prophète Isaïe avait fait une marque du Messie, ainsi que l'Evangile le rappelle à cet endroit :« Ainsi s'accomplissait ce qui a été dit par le prophète Isaïe : Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Je mettrai sur lui mon esprit et il prêchera la justice aux nations. Il ne disputera point, il ne brisera point le roseau plié et n'éteindra point la mèche fumante », paroles qui, dans la langue sainte, signifient une douceur, non seulement inaltérable, mais encore infiniment attentive à ne pas heurter le faible et à ménager l'infirme.

La douceur est donc un des traits qui désignent le Messie, et on devait le reconnaître à cette aimable caractère. Les Juifs, en attendant un Messie conquérant, ne se trompaient que sur la manière dont il devait l'être ; car il devait l'être, en effet, mais ce ne sera point par la force et la terreur

qu'il assujettira les nations à la loi évangélique, désignée ici sous le nom de justice. Ce ne sera pas en écrasant et en renversant tout ce qui se rencontrera sur son passage ; son pas sera si doux et sa démarche si assurée qu'il pourrait poser le pied sur un roseau froissé sans l'écraser, sur une mèche fumante sans achever de l'éteindre. Le moyen qu'il emploiera sera une douceur parfaite, exempte de toute aigreur, évitant la dispute, ménageant les faiblesses, et toujours prête à verser les flots de sa charité. C'est par ces armes qu'il accomplira dans sa personne la promesse faite peu après aux imitateurs de sa mansuétude : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre. »

La retraite du Sauveur arrêta un instant la poursuite de ses ennemis, et bientôt il reparut librement. Ce fut d'abord pour poser des jalons en vue d'établir le royaume des cieux, que, selon les desseins éternels, il ne devait pas achever lui-même. Il était décrété que des hommes deviendraient ses instruments pour la propagation de l'Evangile dans le monde entier. Jusque-là, Jésus n'avait fait que réveiller, étonner et remuer les âmes ; le moment était venu d'organiser la troupe de ses disciples, de créer son « état-major » pour développer son œuvre et répondre à l'hostilité croissante de ses ennemis. Ses disciples étaient déjà nombreux, mais ils paraissaient tous à peu près égaux : il en voulait qui tinssent le premier rang parmi les autres et qui fussent les pères et les chefs du nouveau peuple qu'il allait créer. L'affaire étant grave, « Jésus

alla sur la colline, et passa la nuit en prière ». Il n'avait pas besoin de cette préparation, mais il donnait en cela un exemple à son Eglise, qui se fait une loi de l'imiter sur ce point, par les jeûnes et les prières dont elle fait toujours précéder la consécration de ses ministres.

« Dès qu'il fut jour, il appela ses disciples et ils vinrent à lui. » Quel tableau ! Le brillant matin, les montagnes et les rives du lac ; là-bas, un peuple nombreux, plein d'impatience de revoir Jésus ; le Sauveur, dans sa majesté, pénétré de la joie et de la piété la plus sainte ; devant lui, enfin, la foule de ses disciples, dans l'attente de ce qui va avoir lieu. « Il en choisit douze d'entre eux, ceux qu'il lui plut, pour être avec lui, et à dessein de les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'*apôtres*, qui signifie envoyés, et il leur accorda le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. » Ce nombre de douze apôtres reproduisait celui des douze patriarches de l'ancienne Loi et renfermait un mystérieux symbole. Aussitôt après l'Ascension, les apôtres eux-mêmes, connaissant son importance, se hâtèrent de le compléter et donnèrent un remplaçant à Judas par l'élection de Mathias.

Les douze apôtres sont : Pierre, toujours nommé le premier par tous les évangélistes, quoique il ne soit ni le premier disciple appelé par Jésus, ni le plus âgé ; André, qui l'avait amené au divin Maître ; Jacques et Jean, fils de Zébédée ; Philippe, de Bethsaïde, comme Pierre et André ; Barthélemy ; Thomas ; Matthieu ; Jacques, fils d'Alphée, et Jude, son frère ; Simon, de Cana ; et Judas Iscariote ou

de Kériote, localité de Judée, toujours nommé le dernier, comme celui qui a fait défection.

On ne peut dire que Jésus ait été trompé sur les mérites de Judas : il voyait l'intérieur de chacun ; il connaissait l avenir, comme le présent, comme le passé. Mais il a voulu se conduire à l'égard de ce disciple comme il le fait ordinairement envers nous. Le trouvant dans ce moment digne de son choix, il l'appela avec les autres, malgré la prévision qu'il avait de son infidélité future. Par cette conduite, il nous faisait sentir de quelle bonté il userait à notre égard, en nous comblant de mille grâces dont il savait que nous abuserions. Il nous apprend que les dons de Dieu les plus excellents laissent toujours à l'homme qui en est gratifié le pouvoir d'en user ou d'en abuser à son choix ; qu'appelé par la vocation divine à l'état le plus saint, on peut encore s'y perdre, et qu'on y doit travailler à son salut avec crainte ; que Judas, quand il prêchait, ne devait pas être moins écouté que saint Pierre, et qu'il faut donc toujours respecter dans les pasteurs la mission divine ; qu'enfin, il faut savoir distinguer, dans l'occasion, entre un particulier et le corps auquel il appartient, entre le ministre et le ministère, si on ne veut pas être réduit à dire que les apôtres étaient une compagnie de traîtres, et l'apostolat une école de trahison.

Quelques-uns des apôtres portaient plusieurs noms, comme c'était assez fréquemment l'usage : Pierre ou Céphas se nommait d'abord Simon, et reçut son autre nom de Jésus ; le Sauveur appela Jacques et Jean, fils de Zébédée, « boanergès, enfants du

tonnerre », pour désigner l'éclat et l'énergie de leur prédication. Ce Jacques fut aussi appelé Jacques le Majeur, pour le distinguer de Jacques, fils d'Alphée, dénommé Jacques le Mineur ; Matthieu était le même que le publicain Lévi ; Barthélemy, ou fils de Thalmaï, était le même que Nathanaël, un des premiers disciples ; Thomas avait le surnom grec de Didyme ; Jude s'appelait aussi Thaddée ; Simon était surnommé Zélote ou le Zélé. Tous étaient Israélites de naissance : ni étrangers, ni prosélytes, parce que c'était la race d'Abraham qui devait communiquer aux Gentils la bénédiction du ciel. Plusieurs étaient de la tribu de Juda, ceux, par exemple, qui étaient de la famille du Sauveur ; ce fut dans la Galilée qu'il les prit tous, à l'exception de Judas ; ce fut hors de la famille d'Aaron, et même de la tribu de Lévi, parce qu'il voulait fonder un sacerdoce nouveau.

Plusieurs apôtres étaient liés entre eux par l'affection ou la parenté. André et Philippe étaient d'intimes amis, aussi bien que Philippe et Barthélemy. Pierre et André étaient frères, comme Jacques le Majeur et Jean, comme Jacques le Mineur et Jude ; et, de plus, ces deux derniers étaient cousins du Sauveur. Mais il ne les choisit pas pour des raisons de chair et de sang ; cependant la parenté, si elle n'est pas une raison d'élever ses proches aux dignités ecclésiastiques, n'en est pas non plus une de les exclure.

Tous les apôtres étaient de condition obscure et illettrés. Si le Fils de Dieu n'appelait pas à l'apostolat des hommes riches, éclairés, puissants, habiles

dans les affaires et dans la conduite des hommes, c'est qu'il ne convenait pas à une œuvre où la main de Dieu devait seule paraître. Ce qu'il fallait pour fonder l'Eglise, c'était des hommes du peuple, sans instruction, sans grands talents, mais vertueux, sincères, vides d'eux-mêmes. Aussi quelle foi éclate dans leurs débuts! Quelle abnégation! Quelle simplicité de cœur! Et plus tard, quel zèle! Quelle confiance! Quelle intrépidité!

En ce même lieu, la foule rejoignit le Sauveur et ses disciples, et c'est là qu'il prononça les instructions appelées le *Sermon sur la Montagne*. La tradition désigne comme la Montagne des Béatitudes une hauteur située entre Capharnaüm et Tibériade, et nommée les cornes de Hattin, parce qu'elle présente une crête avec deux monticules tronqués, entre lesquels s'ouvre un plateau assez vaste. Le Sauveur était sans doute assis sur le monticule oriental, tandis que le peuple avait pris place au-dessous sur ce plateau. De là on jouit d'une vue magnifique sur la plaine fertile de Zabulon, sur les rives du lac et sur les montagnes qui l'entourent d'une ceinture de villas et de châteaux. Contraste frappant entre Moïse sur le Sinaï et Jésus sur cette montagne! D'un côté, Jéhovah voilé d'un nuage d'où sortent des tonnerres et des feux; de l'autre, le calme d'un jour naissant, une voix aimable qui pénètre les cœurs; là, l'horreur du désert, nulle eau, nulle verdure, des pics rougeâtres au-dessus des montagnes désolées; ici, tout l'attrait du printemps de Galilée: en un mot, une loi de mort, dic-

tée à un peuple prosterné dans la poussière ; une loi de grâce annoncée à une foule joyeuse et confiante.

Jamais Jésus ne trouva pour exposer sa doctrine de plus favorables circonstances. Jusque-là il n'avait pas rencontré d'auditoire assez initié aux choses d'en haut pour être capable de l'entendre ; plus tard, entouré d'espions, il n'eut pas la même liberté, et dut souvent s'exprimer à mots couverts et en parabole. Mais, au temps du Sermon sur la Montagne, les ennemis de Jésus ne s'attachaient pas encore si étroitement à ses pas qu'ils le suivissent jusque dans les lieux déserts ; ils se contentaient de le surveiller dans les villes et les synagogues. Délivré pour un moment de leurs poursuites, s'adressant à un peuple dévoué, il put ouvrir son cœur et révéler la lumière qu'il apportait au monde. Le Sermon sur la Montagne est l'expression la plus complète de la doctrine chrétienne et un abrégé de l'Evangile. Saint Matthieu, qui en donne la relation la plus étendue, ne cherche pas à reproduire les détails des entretiens du Sauveur, qui n'avaient pas une forme aussi concise; il a préféré recueillir celles des leçons du Maître qui représentent le mieux son enseignement.

De toutes celles qui furent présentées en ce jour-là, nulle n'étonna plus que les béatitudes annoncées par lui, car elles renversaient les préjugés d'Israël. Moïse, en effet, prenant par les sens ce peuple grossier, avait offert à ses yeux l'appât des récompenses temporelles, et lui avait promis que sa gloire ou son abaissement dépendraient de sa

fidélité à Jéhovah. Les Juifs en avaient conclu que la prospérité suit toujours la vertu, et que, les richesses étant toujours la marque de la faveur de Dieu, la misère et les afflictions témoignaient de son courroux. De là, malgré la charité que respire la loi, leur mépris pour la pauvreté, leur rudesse à l'égard des malheureux et des infirmes, en qui ils ne voyaient que des pécheurs justement punis ; de là encore leurs fausses idées sur le Messie qui devait porter au comble la gloire et la prospérité de la nation.

Quelques mots suffisent à Jésus pour dissiper ces illusions. Ce sont les huit béatitudes par lesquelles s'ouvre le Sermon. Elles contiennent les maximes générales de la morale et de la perfection chrétienne, les principes fondamentaux du royaume de Jésus-Christ opposés au monde, ainsi qu'aux idées et aux espérances conçues par Israël. Une doctrine morale doit avant tout déterminer le but de la vie et proposer les moyens de l'atteindre. Le but, c'est la béatitude éternelle ; le moyen, c'est la pratique de la vertu. Les huit béatitudes sont les actes des principales vertus par lesquelles le chrétien, dans la vie de chaque jour, prépare son bonheur éternel, désigné sous le nom de royaume des cieux.

« Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux », c'est-à-dire heureux les cœurs détachés des richesses, qui, dans l'opulence, n'ont ni faste, ni superbe, et ne cherchent point à attirer tout à eux ! Heureux aussi les pauvres qui, dépouillés en réalité, se résignent sans murmure ! Heureux ceux qui embras-

sent la pauvreté par choix ! Une sage appréciation des biens terrestres et sensibles, le détachement du cœur qui rend indépendant de ces biens, en un mot, la pauvreté spirituelle, voilà le premier moyen à embrasser pour entrer dans la voie tracée par Jésus, et pour s'assurer une place dans son royaume.

Au lieu des richesses, il offre aux Juifs la félicité des pauvres ; aux violents qui ne rêvaient que conquête, la mansuétude. « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre », la vraie Terre promise, la Jérusalem céleste dont la Terre promise de Chanaan n'était que la figure. Le Judaïsme n'imaginait qu'un royaume temporel du Messie, à conquérir par la force, et il nourrissait des désirs de vengeance contre ses oppresseurs. Jésus lui oppose la vertu de douceur qui règle les mouvements désordonnés de la colère et de la vengeance, réprime l'inclination à se faire justice à soi-même et à punir l'injustice. Heureux ceux qui y résistent et qui poursuivent leur but avec une humble patience ! C'est ainsi que l'Eglise a conquis le monde.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.» La tristesse dont le Sauveur fait une béatitude n'est point la mélancolie, ni l'ennui ou l'abattement du cœur; ce ne sont pas non plus la souffrance ou les regrets que cause la perte d'un bien temporel. Tout cela n'est rien moins que vertu. Ses promesses vont à un certain esprit d'énergie et de gravité qui inspire la modération et la retenue dans l'usage des joies temporelles, en exclut la

poursuite et réagit contre l'entraînement aux plaisirs. Cette béatitude est donc directement opposée aux joies du monde qui non seulement voudrait que la vie fût une fête perpétuelle, mais qui fait en outre consister son but à se rassasier de ces satisfactions sensibles. Heureux ceux qui entretiennent leur cœur dans la componction, qui déplorent leurs misères, leurs péchés et la corruption qui désole la terre : ils seront consolés, car le pardon leur rendra la paix, les joies célestes des consolations divines inonderont leurs cœurs, Dieu lui-même essuiera leurs larmes. Le Sauveur marque la signification de ses paroles en ajoutant : « Malheur à vous, riches, qui avez votre bonheur sur la terre ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, car un jour vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, car viendra pour vous le jour des pleurs et des sanglots. »

Les trois premières béatitudes, la pauvreté spirituelle, la douceur et les larmes, sont une préparation négative de l'âme, dont l'effet est de réprimer en elle l'inclination aux biens extérieurs, à la colère, à la joie et aux plaisirs. Les autres béatitudes la conduisent positivement au vrai bien, et lui en assurent la possession.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » Le langage sacré désigne souvent sous le nom de justice, et c'est ici le cas, l'habitude des vertus, la sainteté, la perfection, la grâce sanctifiante, l'union à Dieu. En avoir faim et soif, c'est en désirer l'acquisition, comme celle du plus indispensable et du plus précieux des

biens. Heureux ceux qui s'y attachent d'un désir vif, ardent, impérieux, comme celui d'une faim dévorante ou d'une soif ardente. Ils seront rassasiés, car ils obtiendront l'accomplissement de leurs désirs. Rien n'est plus agréable à Dieu que ces aspirations à la sainteté surnaturelle, et rien n'attire davantage l'abondance de ses grâces. Elle sont le meilleur moyen de parvenir à la sainteté et rendent faciles tous les efforts : quand on a faim, on trouve bon goût à toute chose. Cette béatitude oppose donc la recherche des biens surnaturels et de la félicité céleste aux préoccupations et aux tendances du monde, toujours dirigées vers les choses terrestres et sensibles ; elle renverse les idées matérielles que le judaïsme se faisait du royaume du Messie, en y voyant bien plus la réunion et l'abondance des félicités de ce monde que le règne de cette justice.

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » La miséricorde est la pitié ressentie pour les maux du prochain, avec la volonté de les soulager. Il y en a de spirituels et de corporels, auxquels correspondent deux genres d'œuvres de miséricorde. Cette vertu donne une ressemblance particulière avec Dieu, dont les voies sont pleines de miséricorde. Le royaume du Messie devait donc présenter ce caractère tout divin pour l'opposer à la dureté et à l'égoïsme des païens et des Juifs. De fait, Jésus-Christ en a fait celui de son Eglise. Ceux qui s'adonnent généreusement à cette vertu sont heureux, parce qu'ils obtiendront miséricorde pour leurs péchés en cette

vie, et qu'à la mort ils trouveront en Dieu un juge compatissant.

La pureté de cœur, c'est l'immunité du péché, surtout du péché de la chair. C'est son côté négatif. Mais elle signifie en outre cette pureté des sens, du cœur, des pensées et des intentions, cette simplicité et cette droiture qui, contrairement à l'esprit d'artifice et de déloyauté des sectes qui divisaient alors les Juifs, cherchent Dieu sans détour et sans arrière-pensée. Cette pureté consiste à supprimer de plus en plus la recherche de soi-même pour diriger notre être tout entier vers Dieu. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Dans le miroir d'un cœur pur, Dieu contemple sa propre pureté et sa propre beauté : l'amour l'incline donc vers ce cœur. Dès ici-bas les cœurs purs sont ses favoris, ses bien-aimés ; il leur communique le don de pénétrer plus profondément dans sa connaissance, une jouissance plus intime de son amitié. Au ciel, ils jouiront de sa vision immédiate, ils verront Dieu face à face.

La paix dont parle la septième béatitude est un effet de la charité ou amour de Dieu. Il y a la paix intérieure et la paix extérieure, la paix avec soi-même et avec le prochain. La paix avec soi-même consiste dans la soumission du corps à l'esprit, pour diriger toutes nos aspirations vers Dieu, en se reposant dans cette tendance sans efforts ni obstacles, grâce à l'ordre établi par cette soumission. L'esprit pacifique découle aussi de l'amour de Dieu qui commande celui du prochain. Le pacifique évite ce qui peut blesser le prochain, l'irriter ; il fait, pour

maintenir la concorde parmi ses frères, tous les sacrifices compatibles avec sa conscience ; il cherche à conserver entre eux l'estime et l'affection, à réconcilier les ennemis. C'est l'esprit de Dieu qui a fait chanter sa paix au-dessus de la crèche de Bethléem ; l'esprit du Sauveur appelé « le Prince de la paix » ; l'esprit de son Eglise. L'estime, l'amour de la paix intérieure et extérieure est la marque des vrais amis de Dieu. « Heureux les pacifiques, car ils seront appelés ses enfants. »

Devant le peuple juif frémissant sous le joug, la huitième Béatitude proclame le bonheur des persécutés. « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » C'était pour ses disciples, pour son Eglise et pour ses membres que Jésus parlait. Il désignait par ce mot de persécution toute disposition hostile dans les sentiments, les paroles et les actes : « Heureux serez-vous quand les hommes vous haïront, lorsqu'ils diront du mal de vous et vous chargeront de malédictions ; lorsqu'ils chercheront à vous faire mourir. » Heureux serez-vous, car la persécution est un grand bien, un grand bonheur et une grande gloire : son motif est la justice, et il est glorieux de rendre témoignage à la vertu, c'est-à-dire à Dieu lui-même ; elle fait exercer la patience, le détachement des choses du monde, le courage, la magnanimité, et c'est un grand bien; elle assure la récompense céleste dans une mesure excellente, et c'est un grand bonheur. Mais pour être l'objet de cette béatitude il faut que la persécution soit imméritée de la part des serviteurs de Dieu, injuste de la part

des persécuteurs, dirigée contre ceux-ci à cause de la justice, de la vertu chrétienne et de la foi. Heureux sont-ils alors.

On peut dire que les huit béatitudes sont un abrégé du Sermon sur la Montagne. La suite de ce discours y revient ; elle en reprend le sujet pour le développer. Le Sauveur expose la condition et la mission des apôtres par rapport à Israël et au monde ; il précise sa propre situation par rapport à l'ancienne loi considérée en elle-même et aux fausses interprétations que les Pharisiens en ont données ; puis il insiste sur la loi fondamentale de l'amour du prochain ; viennent enfin quelques règles importantes de la vie morale pour les apôtres et par les fidèles.

Le Sermon sur la Montagne s'adressait plus particulièrement aux apôtres. Après avoir proclamé les principes fondamentaux du christianisme, le Sauveur se tourne vers eux et, en deux comparaisons, il décrit les devoirs de leur mission et l'obligation de les remplir fidèlement. Ces deux comparaisons sont celles du sel et de la lumière.

Le sel entretient la vie, il l'excite, il assaisonne ce qui est fade, il cautérise ce qui est corrompu, il purifie et consacre la victime du sacrifice. Le sel a une signification toute religieuse ; il entrait dans les sacrifices de l'ancienne Loi ; même sous la nouvelle, il est un symbole de sagesse surnaturelle, d'innocence et de pureté ; c'est à ce titre que, dans les cérémonies du baptême on le met sur

la langue de l'enfant. Mais, ses effets naturels, il les produit comme en secret, en se dissolvant. Tel est le rôle de l'apostolat : il doit, dans le monde spirituel, réveiller ce qui est mort, réchauffer ce qui est tiède, assaisonner ce qui est fade, guérir la corruption du péché ou en préserver, faire de l'homme un sacrifice saint et agréable à Dieu. C'est l'effet de l'action invisible du Saint-Esprit. Sans ce sel apostolique, les actes de l'homme n'auraient ni goût ni saveur : « Vous êtes le sel de la terre. » L'élément surnaturel du dogme et de la morale s'altère par le mélange des éléments naturels et de l'esprit du monde. Qu'est-ce qu'un sel qui ne sale pas ? Il devient inutile. Et par quoi pourrait-on le remplacer ? Il n'y aurait donc pas de remède à ce mal. « Si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes. »

Le Sauveur, familier non moins que sublime dans ses enseignements, avait coutume d'emprunter ses comparaisons aux faits et aux usages de la vie ordinaire des Juifs, ou bien de s'inspirer des objets que ses auditeurs avaient sous les yeux. Le sel gâté, jeté par les marchands sur la route, lui en avait suggéré une. La vue de la ville de Saphet, qu'on apercevait du lieu où il parlait et située sur une hauteur, la lampe qu'on gardait allumée, chez les anciens, à cause de la difficulté d'allumer un nouveau feu, et qu'on tirait du vase où elle était renfermée pour la placer sur un haut chandelier, afin d'éclairer la maison quand il était besoin, lui furent peut-être l'occasion d'ajouter : « Vous êtes

la lumière du monde. Une ville située sur une colline ne peut être cachée. On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Jésus a dit un autre jour : « Je suis la lumière du monde » ; l'apôtre y doit participer. La lumière brille, elle éclaire, elle embellit et féconde toute chose. Il en est ainsi de l'apostolat, dans la position élevée où il place celui qui l'exerce pour le bien des hommes et pour la gloire de Dieu.

A voir le Maître renverser tant d'illusions par les béatitudes qu'il annonçait on pouvait croire qu'il allait tout changer en Israël. Que deviendrait la Loi, son code sacré ? Jésus ne pouvait manquer de parler de ses rapports avec elle. La Loi était le résumé de l'économie du salut au point de vue de la foi, de la morale, du secours de la grâce ; elle obligeait en conscience. Le respect et le zèle pour ses observances avaient grandi sous plus d'un rapport dans les derniers siècles, ils avaient même été poussés à l'excès par les fausses interprétations des Pharisiens. Enfin, certaines paroles prononcées par le Sauveur l'avaient fait accuser de la mépriser et de vouloir la supprimer. Il fallait donc qu'il s'expliquât sur ce point en présence de ses disciples, du peuple et de ses ennemis. Il n'est pas venu détruire la Loi et les prophètes. Les dix commandements sont les principes fondamentaux de l'Ancien et

du Nouveau Testament, l'expression pratique de la loi éternelle. Rien n'y sera changé : le ciel et la terre passeraient plutôt. Jésus y ajoutera, sans rien modifier dans cette loi, les préceptes que comporte l'établissement de son Eglise. Quant à ceux qui concernent les rites religieux de l'ancienne Loi, lui-même les a toujours pratiqués, « jusqu'à ce que tout fût accompli », c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Alors la réalité succéda à l'ombre et aux figures dont la Loi et les prophètes avaient le caractère ; l'observation de la loi rituelle du judaïsme devenait inutile, nuisible même à l'établissement de la nouvelle. La Loi ancienne et la Loi nouvelle ne sont pas des lois opposées ; elles vont au même but et ne diffèrent que par le degré de perfection. L'une a sa racine dans l'autre ; la seconde est l'épanouissement de la précédente. Jésus, en effet, est venu, non pour détruire la Loi, mais pour la conduire à sa perfection. Il ne s'est pas contenté d'affirmer la lettre de sa morale ; il en a révélé l'esprit, le but, qui est l'amour de Dieu et du prochain, et il a perfectionné ses préceptes par les conseils évangéliques. Il a perfectionné la doctrine de la foi, en enseignant les vérités qui n'étaient pas clairement expliquées dans l'ancienne Loi. Il en a perfectionné la loi rituelle, en faisant succéder aux images et aux figures la réalité du sacrifice et des sacrements de la Loi nouvelle. « La justice des Pharisiens », qui dénaturaient le sens de la Loi, s'arrêtait à la lettre du précepte et en méconnaissait l'esprit, elle multipliait les observances ridicules qu'elle imposait comme des commandements divins ; cette justice ne répondait

point à ce que demandait l'Ancienne Loi : quelle part pourrait-elle avoir dans la nouvelle ? « Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la Loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour les détruire, mais pour les accomplir. Car je vous dis que le ciel et la terre ne passeront point, que tout ce qui est dans la Loi ne soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota ou à un seul point. Celui donc qui violera ces commandements et enseignera ainsi aux hommes sera appelé très petit dans le royaume des cieux (c'est-à-dire qu'il sera regardé dans mon Eglise, le royaume que je vais établir, comme un docteur infidèle et par là même pernicieux), mais celui qui les dira et enseignera sera grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que si votre justice ne dépasse pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

Le Sauveur aborde maintenant quelques points particuliers, sur lesquels il explique la Loi ancienne et la porte à sa perfection. Ils se rapportent à l'amour du prochain, et concernent d'abord les fautes qui lui sont opposées. Jésus prêche d'abord la répression de la colère et des injures par la douceur dans les pensées, les paroles et les actions. L'homicide tombait seul sous les châtiments rigoureux de la Loi prise dans sa lettre, mais la colère et les injures, qui parfois y portent, auront en Dieu un juge sévère. Pour donner une idée de la punition réservée aux violents dans l'autre vie, Notre Seigneur rappelle les trois formes de peine capitale

usitées chez les Juifs : le glaive, dont le tribunal de chaque cité frappait par jugement ; la lapidation, à laquelle le coupable était livré par le Grand Conseil ou Sanhédrin ; le feu réservé aux criminels insignes. La simple colère mériterait le premier degré du supplice. Aller au delà, témoigner extérieurement sa haine par des paroles d'emportement, traiter son frère de « tête vide », *Raca*, c'est attirer sur sa tête une sentence égale en rigueur à celle du sanhédrin. Pour celui qui ira jusqu'aux injures atroces, à traiter son frère de « fou » ou « d'impie », il en sera fait une vengeance terrible, que Jésus compare à l'abomination de la Géhenne. On appelait ainsi la vallée sinistre qui entoure Jérusalem au sud et au couchant, où l'on brûlait les détritus et les immondices, où l'on avait livré les enfants au feu de l'infâme idole de Moloch, et où les corps des suppliciés étaient abandonnés sans sépulture : c'est une image de l'enfer. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère méritera d'être condamné par le jugement ; que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le Conseil ; et que celui qui lui dira : vous êtes fou, méritera d'être condamné à la Géhenne du feu. »

Il faut donc éteindre les haines dans son propre cœur d'abord, mais aussi, par charité, dans celui de ses frères : « Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à Dieu, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'a-

bord vous réconcilier avec lui, et puis vous reviendrez présenter votre don. » L'accommodement fait à l'amiable pour prévenir une sentence, selon la procédure des tribunaux humains, est important à rechercher pendant le pèlerinage de la vie, avant qu'intervienne la rigueur du jugement divin : « Accordez-vous plutôt avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au jugement et que vous soyez mis en prison. Je vous dis que vous ne sortirez de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. »

Sous la Loi ancienne les sentences judiciaires appliquaient, dans la réparation des injures, la peine du talion : on faisait subir au coupable la même peine qu'il avait causée à un autre, ou une peine équivalente. Cette loi, déjà si dure, les Pharisiens l'avaient aggravée et falsifiée en la transportant de l'ordre judiciaire dans le domaine des rapports de la vie civile, et ils faisaient de cette rigueur une prescription morale, déterminant la conduite des particuliers. Jésus combat cette fausse interprétation en proscrivant, et poursuivant jusque dans le fond des cœurs, tout sentiment et tout désir secret de vengeance. Il veut que ses disciples soient disposés à tout souffrir, en rendant le bien pour le mal, plutôt que de violer la loi de charité.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister au mal, mais si quelqu'un vous a frappé

sur la joue droite, présentez-lui l'autre. » Cet exemple et d'autres semblables n'expriment pas des obligations, ils rentrent dans la pratique des conseils de perfection. Le Sauveur expose ici l'idéal de la patience et de la douceur chrétienne, qui répond à la malice d'un adversaire par un redoublement de charité. Ces conseils doivent, d'ailleurs, s'entendre moins au pied de la lettre que de la disposition du cœur à tout endurer pour l'amour de Dieu, car la discrétion, la prudence, la charité même demandent souvent de reprendre ceux qui nous frappent, et même de leur résister. Cette patience ne doit pas aller jusqu'à encourager des injustices nouvelles. Le Sauveur lui-même, quand il fut souffleté dans sa Passion, ne tendit point l'autre joue ; il fit entendre sa défense. Saint Paul agit de même dans une occasion semblable. « Et si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. » La tunique était un vêtement de dessous ; le manteau avait tant d'importance chez les peuples orientaux, que la possession en était garantie par une loi particulière de Moïse. Chez ces peuples aussi, l'obligation de fournir des relais aux courriers de l'Etat, et même de les accompagner, était devenue une des corvées les plus odieuses, à cause des exigences abusives de ces courriers : « Et si quelqu'un veut vous contraindre à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. »

Le Sauveur bannit les sentiments de haine ou de rancune pour ceux qui nous ont offensés ; il ne

veut pas qu'on leur souhaite du mal et qu'on leur refuse les témoignages de la charité. Moïse, connaissant la faiblesse de son peuple, lui avait interdit tout commerce avec les idolâtres. Sa loi prescrivait l'amour du prochain; mais pour les docteurs juifs le prochain c'était seulement celui qui faisait partie de la nation sainte. Ils avaient tourné la précaution de Moïse en un précepte odieux, et fait de tout étranger un ennemi : « Pour les Gentils, dit le Talmud, nulle pitié ! Le païen n'est pas notre prochain. » A cette loi de haine Jésus oppose la charité, qui voit des frères dans tous les hommes et en Dieu leur père commun, dont ils doivent imiter l'universelle et ineffable charité. En donner des preuves spéciales à ses ennemis est un conseil de perfection : « Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres? Les païens ne le font-ils pas aussi? Soyez donc, vous autres, parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Un caractère distinctif de l'hyprocrisie pharisaïque, et en général de la fausse piété, c'est l'inexo-

rable rigueur à juger et à censurer les actions d'autrui, nourrie par la complaisance en soi-même et par l'aveuglement sur ses propres défauts. Jésus met ses disciples en garde contre les jugements téméraires qui blessent la charité envers le prochain et engendrent beaucoup d'actes qui lui sont contraires. Il menace de la sévérité du jugement divin : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres, et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pouvez tirer la paille de l'œil de votre frère. »

Enfin, l'amour du prochain veut qu'on traite les autres comme on souhaiterait d'être traité soi-même, car c'est là ce que prescrit la Loi. Spécialement, le disciple du Christ appliquera ce principe en exerçant généreusement la libéralité, en donnant, comme il souhaiterait qu'on le fît à son égard, plus qu'il n'eût demandé. Il sera récompensé à proportion. « Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la Loi et les prophètes. Traitez-les de la même manière que vous voudriez qu'on vous traitât. Donnez et on vous donnera ; on versera dans votre sein une bonne mesure, tassée, abondante et débordante. Car on se servira envers vous de la même mesure

dont vous vous serez servis envers les autres. »

Ce qui frappe particulièrement dans tous ces passages du Sermon sur la Montagne, c'est l'élévation des sentiments, l'oubli de soi-même, la générosité à l'égard du prochain, qu'il s'agisse d'un ami ou d'un ennemi. Loi divine, loi de perfection, non seulement elle n'accorde rien aux instincts moins nobles de notre nature, mais elle va les atteindre pour les transformer; elle ne se borne pas à réprimer le mal et à le prévenir, elle le rend impossible par un noble effort vers ce qu'il y a de plus grand et de meilleur. A quelle vertu elle élève les âmes!

Nous avons aussi des devoirs envers nous-mêmes. Dans cet ordre, le Sauveur signale trois points : la chasteté, la simplicité, l'humilité.

La Loi ancienne, pour veiller à l'honneur du mariage, se contentait de défendre l'adultère et le désir de l'adultère. Quant à la chasteté, elle laissait une lacune. Pour lui donner sa perfection, Jésus défend tout regard mauvais provoqué par un désir impur : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas d'adultère. Mais moi, je vous dis que quiconque aura regardé une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Mais, pour vaincre la tentation, il faut une volonté forte, résolue à tous les sacrifices. Jésus recourt à une vive image, empruntée à la pratique des médecins, qui sacrifient un membre gangrené pour sauver la vie du malade. Ses paroles ne doivent pas être prises au pied de

la lettre, mais elles signifient qu'il faut se séparer de toute occasion de péché, si chère qu'elle puisse être. On n'évite le risque de la damnation qu'à ce prix : « Si votre œil droit vous scandalise (est pour vous une occasion de chute), arrachez-le et jetez-le loin de vous, car il vaut mieux pour vous qu'un membre de votre corps périsse, que si votre corps entier était jeté dans l'enfer. »

La Loi de Moïse, s'accommodant à la dureté du cœur du peuple hébreu, autorisait le divorce en certains cas et pour cause d'adultère. Le mari qui renvoyait sa femme lui délivrait une pièce juridique, exposant les motifs du renvoi. Les Scribes, par leurs interprétations relâchées de la Loi, avaient introduit cent abus criminels. Jésus ramène l'institution du mariage à sa pureté primitive, en proclamant l'indissolubilité du lien conjugal : « Il a été dit : Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de répudiation. Mais moi je vous dis que quiconque répudie sa femme, hormis le cas d'infidélité, la rend adultère. » Ces paroles signifient que quiconque divorce sans qu'il y ait eu adultère devient responsable de l'adultère où la femme tombera, si elle se remarie, puisque, sous la nouvelle-Alliance, l'union est indissoluble ; mais elle ne signifie pas que l'adultère autorise le divorce. « Et quiconque épouse la femme renvoyée commet un adultère. » Le mariage chrétien aura son type dans l'union indéfectible de Jésus-Christ et de son Eglise, consacrée, sanctifiée par un amour, un dévouement réciproques, capables de tous les sacrifices. Jésus renouvellera plus tard cet enseignement d'importance capitale.

L'homme, dans sa rectitude naturelle, était cru sur une simple affirmation, il n'avait pas besoin de la couvrir par le serment. Le chrétien doit revenir à la sincérité, à la simplicité primitive. Le péché seul a introduit dans le monde la nécessité d'interposer le nom de Dieu pour que la parole humaine de suspecte devienne inviolable. La Loi défendait le parjure : mais les docteurs juifs éludaient cette défense en enseignant qu'on ne s'oblige que si l'on jure par Dieu lui-même : prendre à témoin le ciel, la terre, la sainte cité, n'était pas un serment, et ils abusaient de cette distinction pour tromper les païens. Jésus rend d'abord ses droits à la vérité et déclare qu'il y a dans toutes ces promesses quelque chose de divin qui ne saurait être violé : « Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez des serments que vous aurez faits ; et moi je vous dis de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu; ni par la terre, parce qu'elle est comme l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce que c'est la cité du grand Roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. » Le Sauveur ne défend point le serment fait avec vérité, avec respect et par nécessité; ce qu'il veut, c'est, de peur de se laisser entraîner à un serment faux ou coupable, qu'on ne s'accoutume point à jurer, soit directement, soit indirectement, par le nom de Dieu. « Mais contentez-vous de dire : Cela est, ou cela n'est pas : car ce qu'on ajoute de plus vient du mal. » En

effet, ne pas se contenter d'affirmer la vérité, c'est témoigner que le mensonge est possible et qu'il existe.

L'humilité est le fondement des vertus chrétiennes. Jésus-Christ en a donné les exemples les plus sublimes; ses disciples doivent se faire reconnaître par leur amour pour elle dans la manière de pratiquer les bonnes œuvres. Le Sauveur nous avertit de ne pas les exercer en vue de la louange. Il parle en particulier de la prière, de l'aumône et du jeûne, qui en sont d'excellentes formes, et, sur chacun de ces points, c'est encore l'ostentation des Pharisiens qu'il condamne, sans les nommer. Les Pharisiens aimaient à recueillir des aumônes, qu'ils distribuaient publiquement dans les synagogues; pour prier, ils choisissaient des places où on pût les voir, dans les carrefours et les lieux de prière; pour se livrer à leurs jeûnes de dévotions, ils prenaient un air triste et exténué, laissant leurs cheveux et leur barbe en désordre, afin qu'on admirât leur austérité. Jésus dit : « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés ; autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne faites pas sonner de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues. Mais lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, — c'est-à-dire, cachez à tous vos charités — afin que votre aumône soit dans le secret, et votre Père, qui

voit dans le secret vous en rendra la récompense ».

« Et quand vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, car ils affectent de paraître avec un visage défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et votre visage (comme on le faisait avant les festins), afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est dans le secret et votre Père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense. »

L'ostentation ôterait aussi sa valeur à la prière. « De même, lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et dans les carrefours pour être vus des hommes. Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense » dans la louange qu'ils recherchaient. « Mais pour vous, quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et après en avoir fermé la porte, priez dans le secret, et votre Père, qui lit dans le secret, vous en donnera la récompense. » Ces paroles du Sauveur ne condamnent pas la prière publique, car elle peut s'exercer humblement ; elles opposent simplement à l'affectation des Pharisiens l'intention de n'attirer que le regard de Dieu.

Et puis, que seraient les formules, mêmes multipliées, sans l'affection envers Dieu qui doit en être le mobile ? Ces formules prolongées, loin d'être un signe de la ferveur, risquent de l'étouffer. Et si l'on a, en la bonté et la puissance divines, la confiance qu'elles demandent, c'est du cœur que doit jaillir l'appel. Dieu connaît d'ailleurs nos besoins ;

mais il y a des intérêts supérieurs, ceux de sa gloire et de son service, qui doivent nous occuper en premier lieu. « Or, en priant, ne vous répandez pas en paroles, comme font les païens qui s'imaginent être exaucés à force d'en prodiguer. Ne vous rendez pas semblables à eux, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Voici donc comment vous prierez : Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » Or, le divin Maître a tant à cœur d'inculquer le pardon des offenses, qu'il revient aussitôt à l'une des demandes qu'il vient de mettre sur leurs lèvres : « Car, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes contre vous, ajoute-t-il, votre Père vous pardonnera aussi les vôtres, mais si vous ne leur pardonnez point, votre Père ne vous pardonnera pas non plus. »

Outre l'orgueil et le désir des vains applaudissements des hommes, une passion plus basse était le mobile secret des œuvres pharisaïques, l'avarice, l'âpre passion du gain, qui, comme Jésus le dit ailleurs, les faisait dévorer les maisons des veuves, et qui est encore la passion dominante, caractéristique, des Juifs de notre temps. Le Sauveur prévient ses disciples contre cette cause de corrup-

tion, il leur apprend à détacher leur cœur des biens de la terre, à n'avoir d'autre but dans leurs actions que le service et la gloire de Dieu, et à s'en remettre pour les besoins de cette vie à la divine Providence.

A l'époque de l'invasion romaine, l'usage était assez fréquent chez les Juifs d'enfouir dans la terre ses trésors. Ce n'était pas les sauver de tous risques : les objets enfouis se détériorent, le trésor peut être découvert et pillé. « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où rongent la rouille et les vers, où les voleurs fouillent et dérobent, mais amassez vous (par vos bonnes œuvres) des trésors dans le ciel, où la rouille et les vers ne rongent pas, où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. Là où est votre trésor, là est votre cœur » ; si votre trésor est dans le ciel, si votre trésor est Dieu même, c'est là aussi que se dirigeront vos pensées, vos désirs ; au rebours, ils seront collés à la terre.

Mais, pour apprécier les biens véritables, il faut que votre intelligence soit saine et éclairée de la lumière divine. L'intelligence est pour l'âme, pour la vie spirituelle, ce que l'œil est pour le corps : « L'œil est la lampe du corps, si donc votre œil est sain, tout votre corps sera dans la lumière », tous vos membres verront en quelque sorte par votre œil et dirigeront leurs actions par la lumière qu'ils en reçoivent. « Mais si votre œil est dans les ténèbres, votre corps sera dans l'obscurité. Si donc la lumière (spirituelle) qui est en vous est ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes » ? c'est-à-dire les actions accomplies dans cet état.

Peut-être vous imaginez-vous pouvoir concilier l'amour des biens temporels et l'amour des biens éternels. Ce serait une grande illusion, car ils sont inconciliables et entraînent l'âme dans deux directions opposées entre lesquelles il faut nécessairement choisir. Le serviteur de Dieu est dans la situation où se trouverait l'esclave pris entre les volontés de deux maîtres différents : « Nul ne peut servir deux maîtres, car il haïra l'un et aimera l'autre. (De même) vous ne pouvez (en même temps) servir Dieu et Mammon. » Mammona est un mot syriaque qui signifie richesse. Il est ici personnifié, et pris pour l'idole, le démon de la richesse.

Vous objecterez peut-être : il faut bien nous occuper des biens de la terre et les rechercher, puisque nous ne pouvons nous en passer. Jésus ne condamne pas les préoccupations légitimes de l'individu, du père de famille etc.,touchant les besoins de la vie, mais une anxiété exagérée, qui proviendrait de trop d'attachement aux choses de ce monde et d'un manque de confiance en Dieu. C'est dans cette confiance filiale qu'est le remède à cette anxiété et c'est par elle qu'il faut la combattre. « C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, et pour votre corps, de ce dont vous serez vêtu. » Le vivre et les vêtements sont cependant les plus pressantes nécessités. « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent pas dans des greniers, et votre Père les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »

Si donc Dieu vous a donné la vie, sans que vous la demandiez, à plus forte raison, ne vous refusera-t-il pas la nourriture nécessaire tant qu'il jugera bon que vous viviez ; s'il vous a donné votre corps, à plus forte raison vous accordera-t-il le vêtement nécessaire pour couvrir sa nudité. Hormis le soin raisonnable de vous les procurer, toutes vos inquiétudes ne serviraient à rien : il n'arrivera à votre égard que ce que Dieu voudra : « Qui d'entre vous, en se tourmentant, peut ajouter une coudée à sa taille ? » Ou (selon le texte grec) accroître la longueur de sa vie? Votre Père céleste fera bien pour l'homme, pour le chrétien héritier de sa gloire ce qu'il fait pour une herbe inutile et sans valeur. Quant au vêtement : « Pourquoi vous inquiéter ? Voyez les lys des champs. » Par ces lys des champs il faut entendre non la fleur que nous désignons sous ce nom, mais les anémones et les tulipes qui émaillent au printemps les champs de la Judée, et dont la couleur rouge et dorée rappelle les splendides vêtements et la pourpre des monarques orientaux.« Voyez comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant, je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, combien plus vous-mêmes, hommes de peu de foi ! ne vous inquiétez donc pas, en disant : que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous couvrirons-nous ? Car ce sont les païens qui s'occupent de toutes ces choses ; mais votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. » Ayez de plus hauts soucis, ne rangez pas le

principal après l'accessoire ; mettez avant tout le service de Dieu et les biens du ciel ; votre Père d'en haut ne vous abandonnera pas, il pourvoira au reste. *Sursum corda !* « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice (la perfection chrétienne) et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » L'histoire de l'Eglise et la vie de beaucoup de chrétiens offrent des exemples multiples des effets providentiels de cette confiance dans la sollicitude du Père céleste.

Le Sauveur avait à mettre ses disciples en garde contre les faux docteurs. Ses conseils à ce sujet regardent plus particulièrement les rapports du peuple juif avec le pharisaïsme qui avait tout pénétré, le sacerdoce et l'enseignement de la loi ; et c'étaient les maîtres auxquels on était habitué à recourir. Mais ces conseils s'appliquent à tous les âges de l'Eglise. Israël avait souvent été séduit par de faux prophètes ; il devait y avoir aussi, sous la nouvelle alliance, des novateurs ou de faux docteurs qui en travestiraient l'esprit, et même la lettre. C'est par leurs paroles et leurs actes, par les mauvais effets de leur zèle que se manifesteraient leurs sentiments intimes ; un faux docteur ne peut produire le bien ; le bien découle naturellement de l'action de celui dont l'enseignement est conforme à la doctrine de Jésus-Christ et de son Eglise. « Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous sous les vêtements des brebis, et

qui, au dedans, sont des loups ravisseurs. Vous les connaîtrez par leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ? Ainsi, tout bon arbre produit de bons fruits, mais le mauvais arbre produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre produire de bons fruits. C'est donc à cela que vous les reconnaîtrez. »

La sainteté nécessaire du chrétien, dont le Sauveur a dessiné les traits, et le ciel, qui en est la récompense, ne s'acquièrent pas sans peine, sans luttes, car la voie que Jésus a tracée est toute différente de la voie ouverte par le monde à ses sectateurs. La vie du siècle est une voie large, une voie aisée, commode, où l'on n'a qu'à suivre les instincts de la nature. La vie chrétienne est une vie de combat contre ses penchants dépravés et contre les tentations du démon. Jésus les compare aux portes de deux villes. Dans les villes de l'Orient, la largeur des portes était en rapport avec celle des rues ; celles à rues étroites avaient des portes étroites : « Entrez par la porte étroite, car large et spacieuse est la voie qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par elle. Qu'étroite et resserrée est la porte qui conduit au salut, et qu'il y en a peu qui la trouvent ! » Ces paroles ne permettent d'ailleurs point de conclure au petit nombre des élus. Elles déterminent les conditions ordinaires et les plus sûres du salut ; et c'est assez pour que chacun puisse se rendre compte, en examinant sa conduite, s'il prend la bonne ou la mau-

vaise voie. Le reste est à abandonner aux desseins impénétrables de Dieu.

L'épilogue du Sermon sur la Montagne fait ressortir, par une parabole saisissante, le contraste entre celui qui écoute les enseignements du Sauveur avec les dispositions requises, afin de les réduire en pratique, et l'auditeur léger et inconstant sur lequel ils glissent, sans qu'il comprenne quels efforts ils demandent. Jésus avait sous les yeux les ravins creusés au flanc de la montagne, leur lit couvert de sable et de débris. Bâtir sur cette route du torrent est une tentation pour l'Oriental : il n'a qu'à se baisser pour ramasser les pierres de sa demeure ; quelques heures lui suffisent ensuite pour aplanir le sable et élever sa maison. Malheur toutefois à l'imprudent qui se laisse séduire par l'apparence d'un travail facile ! Sous le ciel brulant du midi, l'orage éclate en un instant, verse des flots de pluie sur les montagnes, et transforme en torrents les canaux desséchés qui abondent dans les gorges. Au passage des eaux, tout s'écroule, tout est emporté. La sagesse est de s'éloigner du ravin, de transporter au loin les matériaux nécessaires et de creuser dans le roc ; l'édifice élevé sur cette ferme assise brave l'effort du vent et des eaux. « Quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique sera comparé à un homme sage, qui a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison : et elle ne s'est point écroulée, car elle est fondée sur

la pierre. Et quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique sera semblable à un homme insensé, qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison : elle s'est écroulée, et sa ruine est grande. »

« Qui n'admirerait, dit Bossuet, la condescendance avec laquelle Jésus tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et, tout ensemble, du pain pour les forts. Ce qu'il a sans mesure, il le répand sans mesure, afin que notre faiblesse puisse le porter. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit en même temps qu'il n'en est pas étonné, comme les autre mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. » Jésus parlait en législateur investi d'une mission divine. Aussi, la conclusion historique du Sermon sur la Montagne que l'Evangile rapporte est celle-ci : « Or, il arriva, lorsque Jésus eut achevé ces paroles, que les foules étaient dans l'admiration de sa doctrine, car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les Scribes et les Pharisiens. »

« Quand Jésus descendit de la montagne, une grande troupe de peuple se mit à sa suite. » Le séjour qu'il avait fait sur les rives du lac et à la montagne avait donné le temps de se calmer à l'émotion soulevée par les docteurs pharisiens à Capharnaüm. En y revenant, le Sauveur allait goûter

la joie d'accueillir le premier païen qui soit venu à lui, l'une des plus nobles âmes dont l'Evangile fasse mention, et le modèle accompli de toute âme qui cherche Dieu. C'était un centurion de Rome, commandant le détachement de légionnaires établi sur les bords du lac. Le récit évangélique fait reconnaître chez ce païen des sentiments d'humanité bien rares alors, car on sait que, dans l'antiquité, l'esclave était traité comme une machine ou un animal. Ce centurion aimait le sien. Resté droit de cœur au milieu de la dépravation romaine, il n'avait pu connaître la religion des Juifs sans être touché de sa pureté morale, et il l'avait témoigné publiquement en faisant construire une synagogue dans la ville. Aussi s'en montrèrent-ils reconnaissants envers lui en portant sa requête au Sauveur. Mais, surtout, cet officier païen donne un si grand exemple de foi dans la puissance de Jésus et d'humilité devant lui, que Notre Seigneur en fait un magnifique éloge, tandis qu'Israël demeure bien loin derrière lui sous le rapport de ces deux vertus fondamentales.

Jésus vint donc à Capharnaüm. « Il y avait là un centurion dont le serviteur, qu'il aimait beaucoup, était fort malade et près de mourir. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens des Juifs, pour le supplier de venir guérir son serviteur. Etant donc venus le trouver, ils l'en conjuraient avec une grande instance, en lui disant : C'est un homme qui mérite que vous lui fassiez cette grâce; il aime notre nation et nous a bâti une synagogue. » Jésus céda sur-le-champ à leurs prières : « J'irai,

répondit-il, et je le guérirai. » Il les suivait et approchait de sa demeure, quand le centurion en fut informé. La surprise du Romain fut extrême, car il ne s'attendait pas à recevoir Jésus chez lui, sachant qu'au yeux des Pharisiens c'était se souiller que d'entrer dans une maison païenne. Désireux d'épargner une telle disgrâce au prophète, et n'ignorant pas que, l'année précédente, un mot de Jésus, parti de Cana, avait guéri à Capharnaüm le fils d'un officier d'Antipas, « lorsque Jésus n'était plus loin de sa maison, le centurion envoya un de ses amis pour lui dire : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri ». Parlant en homme habitué à donner des ordres brefs, toujours exécutés, il ajoutait, en comparant la puissance souveraine de Jésus à son autorité subalterne : « Car, moi qui suis obligé d'obéir à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à celui-ci : Va, et il va, à cet autre : Viens, et il vient. » En entendant ces paroles, Jésus manifesta son admiration, et, se retournant vers la foule qui l'accompagnait, il dit : « En vérité, je n'ai jamais trouvé une foi aussi grande, même en Israël. » L'Église répète, chaque jour, et des millions de fois, les paroles d'humilité du centurion, lorsque prêtre et fidèles se frappent la poitrine avant de recevoir la sainte Eucharistie.

La louange de sa foi, qui exaltait ce païen au-dessus des fils d'Abraham, excita probablement quelques murmures ; il se peut même que le Sauveur ait aperçu dans la foule les espions du sanhédrin,

car, tout à coup, sa parole devint menaçante : « Je vous le dis : beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et prendront place au festin avec Abraham et Jacob dans le royaume des cieux (l'Eglise, puis le ciel), tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (celles où restent les exclus du banquet), dans le lieu des pleurs et des grincements de dents. » Israël ne voudra pas de son Messie ; les étrangers, au contraire, l'accueilleront et entreront dans son royaume. Les enfants d'Abraham, infidèles à leur vocation, seront jetés dehors, dans la région ténébreuse où les incrédules sont en proie à l'éternel désespoir. Les personnages de la scène décrite sont la figure et la prophétie de l'avenir : Israël sert d'intermédiaire aux Gentils pour avoir accès près du Christ, mais ce n'est pas par Israël, c'est par les Gentils que sa divine mission est reconnue, sa doctrine céleste embrassée. Et Jésus fit répondre au centurion : « Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Et le serviteur fut guéri à l'heure même. »

Après ce miracle, Jésus quitta Capharnaüm et se dirigea au sud-est, dans l'intérieur des terres, et il arriva ainsi à la ville de Naïm. Dans ce temps glorieux de son ministère, le Maître marchait toujours entouré d'un peuple nombreux. Il montait ainsi l'étroit sentier qui menait à la ville, quand des portes sortit une procession funèbre : elle avançait à l'encontre de Jésus, vers une tombe creusée hors des murs. Les parents portaient sur une litière le cadavre enveloppé de parfums et de

bandelettes ; devant eux, des joueurs de flûte tiraient de leurs instruments des sons lugubres ; des pleureuses poussaient en chœur des lamentations, tantôt se frappant la poitrine, tantôt levant les mains au ciel et s'arrachant les cheveux. Telle était en Orient la marche des funérailles. Ce jour-là ces démonstrations furent peut-être plus bruyantes que jamais, car elles pleuraient un de ces deuils pour lesquels les yeux n'ont pas assez de larmes. « On portait en terre un mort, qui était un jeune homme, fils unique de sa mère, et cette femme était veuve ; et il y avait un grand nombre de personnes de la ville avec elle. » La scène allait donc avoir de nombreux témoins des deux côtés. « Jésus ayant vu cette femme fut touché de compassion envers elle. » Son cœur divinement bon, qui s'émouvait sur toutes les misères, eut grande pitié de l'affliction de cette mère, et peut-être Notre Seigneur pensa-t-il au jour où Marie l'accompagnerait au tombeau. Il s'avança vers cette femme et lui dit : « Ne pleurez point. Puis s'approchant, il toucha le cercueil, ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps, le mort se leva sur son séant et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans tous les pays d'alentour. »

Ce miracle est une confirmation de la parole solennelle que Jésus avait dite dans le Temple, à la

Pâque précédente, en déclarant que, pour prouver sa divinité, il ressusciterait les morts. D'autres grands prophètes, d'autres thaumaturges ont aussi accompli ce miracle. Mais quelle différence ! Elie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, Elisée rendant à la Sunamite l'enfant qu'elle avait perdu, priaient, suppliaient, se couchaient sur ces cadavres pour les échauffer de leur haleine, au milieu des efforts d'une autorité communiquée d'en-haut. Saint Pierre et saint Paul agirent de même. Mais Jésus possédant essentiellement ce pouvoir, il est la vie. Pour la rendre au mort, il se contente d'une seule parole : Levez-vous, je le veux. On comprend sans peine que ce miracle, accompli dans de telles circonstances, ait pénétré de crainte tous ceux qui en furent témoins ; la vue de ce spectacle leur révélait une puissance divine. Et c'est bien l'intention que le Sauveur se proposait. Il voulait par là donner une vive impulsion à la foi en la divinité de sa mission et en sa propre divinité, il voulait enlever tout prétexte à l'incrédulité.

Jean-Baptiste était toujours dans la prison où Hérode Antipas l'avait jeté. Pénétré envers lui d'un respect mêlé de crainte, le Tétrarque lui laissait la liberté de recevoir qui il voulait. Le captif pouvait suivre ainsi la marche de Celui dont il avait préparé les voies, car ses disciples l'informaient de ses actions. A la suite de la résurrection de Naïm, qui avait causé tant d'émotion dans le pays, « ils lui rapportèrent tout ce que faisait le Christ ». Jean, qui brûlait du désir de voir Jésus reconnu par tout le

peuple, jugea le moment venu de hâter cette manifestation, en offrant au Seigneur l'occasion de rendre de lui-même un témoignage décisif et solennel. Dans ce dessein, il le fit interroger en présence du peuple, en posant la question en des termes qui signifiaient pour tous : Etes-vous le Messie ? « Il appela deux de ses disciples et les envoya à Jésus, pour lui dire (en son nom) : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » La réponse de Jésus est décisive, mais en même temps prudente. En effet, il ne juge pas que le moment soit venu de déclarer expressément et publiquement qu'il est le Messie : plusieurs prophéties qui le concernent doivent s'accomplir auparavant. Jésus ne hâte point, il ne précipite pas les événements, il laisse à la bonne volonté le soin de le chercher et de le trouver. Il répond à Jean comme lui-même a répondu à un message des Juifs qui lui demandaient s'il était le Messie : Jean s'était contenté de citer un passage des prophéties qui caractérisait sa mission. Or, Isaïe, en parlant du Messie, avait dit : « Dieu lui-même viendra et nous sauvera : Alors les yeux des aveugles seront ouverts, les oreilles des sourds entendront. Le boiteux bondira comme un cerf, la langue des muets sera déliée. » Dans la synagogue de Nazareth Jésus avait lu lui-même, comme on l'a vu plus haut, un autre passage du même prophète, relatif à l'évangélisation et à la délivrance des petits et des humbles. Le miracle de Naïm permettait au Sauveur d'ajouter au tableau un trait encore plus saillant que les autres. Lorsque les disciples de Jean lui apportèrent le

message de leur maître, « à cette heure même Jésus guérissait un grand nombre de personnes de leurs infirmités, de leurs plaies et des esprits mauvais et il rendait la vue à beaucoup d'aveugles. Il leur répondit en ces termes : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu, les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ». Les envoyés de Jean pouvaient donc comparer la réalité à la prophétie et tirer la conclusion.

Pourtant le Sauveur savait que les signes les plus manifestes trouvent toujours des esprits volontairement aveugles. Les âmes simples et droites acceptaient sans arrière-pensée la conclusion logique qui découlait des faits, et arrivaient au salut. Au contraire, les princes des prêtres, les docteurs de la loi, bon nombre de Pharisiens, plusieurs des disciples de Jean, se croyaient en droit d'interpréter à leur façon les œuvres du Sauveur, et, se trompant par leur faute, resteraient en dehors du royaume de Dieu. Celui dont le vieillard Siméon avait annoncé qu'il était venu pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël termine sa réponse en disant : « Et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé en moi », parce qu'il n'aura pas voulu reconnaître le Messie à cause de son obscurité peu en harmonie avec le caractère tout national qu'on lui prête, à cause des souffrances et de la mort humiliante qui l'attendent, et parce qu'il n'aura pas eu le courage d'embrasser ses exemples et sa doctrine.

L'emprisonnement de Jean et l'impuissance dans laquelle il se trouve désormais réduit étaient de nature à ébranler, dans l'esprit de plusieurs, la haute réputation de vertu qu'il s'était acquise. Le brusque départ de ses messagers, « ceux qui étaient venus de la part de Jean s'en retournèrent », avait peut-être fait concevoir au peuple étonné une fâcheuse idée d'eux, et même soupçonner d'infidélité celui qui les envoyait. Aussitôt qu'ils furent partis, Jésus prit hautement sa défense. A son tour, il rendit témoignage à celui qui avait rendu témoignage de lui devant le peuple, et lui décerna l'éloge le plus magnifique. Il voulait récompenser ainsi le zèle et le désintéressement de son Précurseur et, en outre, confirmer sa mission et ses enseignements, engager le peuple à les reconnaître pour vrais. « Jésus se mit à parler de lui aux foules », et leur rappela d'abord sa fermeté de caractère, l'autorité de sa vie : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? » c'est-à dire un homme de caractère ondoyant, comme les roseaux des rives du Jourdain où Jean baptisait. « Un homme vêtu de fines étoffes? Les hommes à vêtements précieux et à bonne chère sont dans la maison des rois. Mais qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer la voie devant toi. Je vous le dis, en vérité, parmi ceux qui sont nés de la femme il n'a point surgi de plus grand prophète que Jean-Baptiste. Et pourtant le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand

que lui. » Dans ces derniers mots, le royaume des cieux signifie l'Eglise. Jésus ne veut pas dire que le dernier des chrétiens soit plus saint que Jean-Baptiste, ni plus élevé dans le ciel ; il marque l'éminente supériorité de la nouvelle Alliance sur l'ancienne. Dans l'ordre du ministère, le premier de la synagogue est au-dessous du dernier de l'Evangile. Le dernier des chrétiens en sait plus sur les mystères de Dieu, il est élevé, comme enfant de Dieu et frère de Jésus-Christ, à cette connaissance dans un degré plus haut que le précurseur lui-même.

Le Sauveur ajouta : « Tout le peuple et les publicains, en l'écoutant, ont rendu gloire à Dieu et ont reçu le baptême de Jean ; mais les Pharisiens et les docteurs de la Loi, en ne recevant pas le baptême, ont dédaigné le dessein que Dieu avait sur eux. Cependant, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux s'emporte par force et ce sont les hommes d'énergie qui s'en emparent. Tous les prophètes et la Loi ont prophétisé (parlé pour l'avenir), mais si vous voulez comprendre, cet Elie qui doit venir, c'est Jean. Entende qui a des oreilles pour entendre. » Jean est venu pour annoncer le premier avènement du Messie, comme Elie doit revenir avant le dernier, et il s'est montré un autre Elie par la souffrance et la persécution, par l'accueil qu'il a trouvé près des princes et du peuple. Sa mission était, pour ainsi dire, le couronnement de l'Ancien Testament qui, tout entier, par la Loi et les prophètes, était une simple préparation à la nouvelle Alliance. Depuis les jours de Jean, il ne s'agit plus, comme sous l'Ancienne,

d'attendre et de voir ; il faut maintenant prendre et saisir ; il ne suffit plus pour entrer dans l'alliance de Dieu de descendre d'Abraham par la chair et le sang, il faut le courage de secouer les préjugés, de réformer sa vie, de faire pénitence. A défaut des orgueilleux qui s'y refusent, les simples assaillent le nouveau royaume : « Entende celui qui a des oreilles pour entendre. » Si Jean est véritablement envoyé par Dieu, il y a donc obligation de recevoir son témoignage et de reconnaître pour le Messie celui qu'il a désigné comme tel.

Mais les Pharisiens et les docteurs de la Loi étaient des contradicteurs de parti pris : ils reprochaient à Jean son austérité, à Jésus, sa condescendance. Notre Seigneur les compare à ces enfants capricieux et boudeurs à qui ne plaît aucun jeu de leurs compagnons, qu'ils imitent les cérémonies des noces ou celles des funérailles : « A qui comparerais-je les hommes de cette génération ? A qui sont-ils semblables ? Ils ressemblent à des enfants qui, assis sur la place publique, s'interpellent les uns les autres et crient à leurs compagnons : Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous vous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré. En effet, Jean-Baptiste est venu sans manger de pain ni boire de vin, et vous dites : Il a un démon ; le Fils de l'Homme est venu, mangeant et buvant ; et vous dites : C'est un grand mangeur, un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a ses enfants pour la justifier », c'est-à-dire les fidèles qui ont accueilli Jean-Baptiste et le Christ.

Sa divine condescendance envers les pécheurs, Jésus allait en donner un grand exemple, et le contraste entre leurs dispositions et celles des Pharisiens fut bientôt mis en vive lumière par un événement qui se passa à Naïm. C'est un des traits les plus touchants de l'Evangile. « Un Pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra dans sa maison et se mit à table. En même temps, une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant appris qu'il était à ce festin, y vint avec un vase d'albâtre plein de parfum. » La curiosité, le plaisir de recevoir un homme aussi extraordinaire, peut-être aussi une secrète estime pour le grand prophète avaient inspiré l'invitation de ce Pharisien. Néanmoins, par orgueil ou par crainte de sa secte, il affecta un air de froideur envers le Sauveur ; et il omit de lui rendre les devoirs de l'hospitalité qui étaient alors en usage. Le récit évangélique nous apprend qu'il s'appelait Simon, mais, sans doute par une charité délicate, il ne nomme pas cette femme pécheresse. D'après une tradition vénérée de l'Eglise et appuyée sur de sérieux arguments, elle ne serait autre que Marie Madeleine, la servante si aimante et si dévouée du Sauveur, et serait aussi la même que Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare. La petite ville de Magdala, sur le bord du lac, à quatre kilomètres de Tibériade, fut, soit le lieu de son origine, soit le théâtre de ses premiers débordements, d'où son surnom de Madeleine. Magdala était célèbre en Palestine par la dépravation qui y régnait et que favorisait le voisinage de la cour d'Antipas.

L'Evangile dit ailleurs que Jésus avait délivré Marie-Madeleine de sept démons. Ce fut certainement avant la conversion de la pécheresse, si c'est d'elle qu'il s'agit, et l'on peut croire que le Sauveur, quand il la guérit, avait déposé dans son cœur, avec un grand sentiment de reconnaissance, celui de repentir, en lui disant, selon son habitude : Allez et ne péchez plus. Tout au moins, cette femme avait entendu parler de ses œuvres : elle avait pu en être témoin, et sa démarche indique qu'elle venait, touchée et gagnée par son enseignement et ses miracles, par la grandeur et le charme de son caractère, par sa gravité, sa majesté et sa douceur. Sa conduite prouve même que, dans la personne du Sauveur, elle reconnaît non seulement un prophète et un envoyé de Dieu, mais Dieu lui-même, ce Dieu qu'elle a tant offensé, et dont elle espère le pardon. Elle y montre une foi admirable, l'humilité la plus touchante et le plus généreux amour repentant.

Il était d'usage que, la salle du festin restant ouverte, la foule entourât librement les convives. Ceux-ci, ayant déposé leurs sandales à l'entrée, se couchaient sur des lits placés autour de la table et mangeaient appuyés sur le bras gauche, le corps étendu et les pieds tournés vers le dehors. « La pécheresse, se tenant derrière Jésus à ses pieds, commença à les arroser de ses larmes, elle les essuya avec ses cheveux et les baignait de parfum. » Vraisemblablement elle s'était seulement proposé de parfumer les pieds du Maître, en signe de vénération et de reconnaissance, mais, en sa présence,

l'émotion la saisit, les sentiments de son cœur éclatent, les larmes jaillissent de ses yeux; elle se jette aux pieds de Jésus et les en arrose. Et n'osant toucher de ses mains ces pieds sacrés, elle dénoue sa chevelure pour les en essuyer, quoique ce fût une des plus grande humiliations pour une femme de paraître en public les cheveux flottants. Une circonstance a pu contribuer à provoquer cette explosion. Elle a peut-être remarqué la froideur et le manque d'égards du Pharisien envers Jésus : son cœur en a été blessé, et sa pénitence devient une sorte de réparation qui venge les droits de l'hospitalité et l'honneur d'un Maître ardemment aimé.

Le Pharisien regarde froidement cette femme prosternée aux pieds du Sauveur. Ni la honte, ni la désolation d'un cœur touché par le repentir n'émeuvent sa pitié. Il ne voit en elle qu'un objet de dégoût dont la seule approche était une souillure, et il s'étonne que Jésus ne la repousse pas comme lui-même n'aurait pas manqué de le faire. Celui qu'on dit un si grand prophète n'a donc pas pénétré le secret du cœur de cette femme ? « Ce que voyant, le Pharisien qui l'avait invité dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie. » Ces paroles ne furent pas prononcées, mais l'air méprisant du Pharisien révélait son dédain. Jésus lisait d'ailleurs le secret de toutes les âmes, et le fit voir aussitôt, en énonçant une parabole qui est une des plus belles de l'Evangile, surtout si l'on considère le commentaire vivant qui en était donné dans la personne de la péche-

resse et dans celle du Pharisien. « Alors Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Il répondit : Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera davantage ? Simon reprit : Je crois que c'est celui auquel il a plus remis. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. » Finement et adroitement, avec dignité et sévérité, mais en même temps avec réserve et douceur, Jésus a pris ce moyen d'obliger le Pharisien à se prononcer contre lui-même, sans qu'il s'en aperçoive. Notre dette envers Dieu, ce sont nos péchés. Cette femme est assurément bien coupable, le Pharisien est débiteur aussi, quoique sa dette soit moins grande ; mais la pécheresse donne la preuve d'un amour sincère, généreux ; et, ses péchés pardonnés, elle est, aux yeux de Dieu, bien supérieure au Pharisien sans foi et sans amour.

Le Sauveur, avec le même art divin, relève le manque d'égards de celui-ci en le comparant aux démonstrations de la pécheresse. Jusqu'ici, Jésus n'avait pas paru penser à elle, le moment était venu de la réhabiliter et de la récompenser. « Et se tournant vers la femme il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas répandu

de l'huile sur ma tête, et elle a versé des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, mais celui à qui on remet moins aime moins. » Le Pharisien, qui se considère comme peu obligé, aura en effet moins de reconnaissance et d'amour que la pécheresse pénétrée de la grandeur du pardon et du sentiment de la miséricorde et de la bonté infinie dont elle est l'objet.

Alors Jésus dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis. » En prononçant cette parole, Jésus ne faisait que ratifier extérieurement un pardon déjà acquis par la contrition parfaite dont la pénitente avait donné les touchantes marques. « Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui qui remet même les péchés? » Mais Jésus ne s'arrêta pas cette fois à leur répondre, « et il dit encore à cette femme : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix ». On sent à ces paroles que cette âme lui est chère, qu'il la prend sous sa protection, et qu'il lui donne son amour avec sa paix. Madeleine, que le Pharisien condamnait si durement dans son cœur, était aux yeux de Dieu, par son repentir et son amour, bien autrement agréable et justifiée que cet homme froid et égoïste. On voit souvent un grand pécheur converti avoir plus d'amour, de ferveur, que d'autres dont la vie est exempte de désordres graves : « Celui à qui on remet moins aime moins. » Mais, pour une âme comme celle de cette pénitente, plus le pardon a été grand, plus elle prend l'horreur du mal, plus s'enflamment sa reconnaissance et son

attachement pour Dieu. L'amour a précédé le pardon et il l'a suivi : il a été le point de départ et le motif de la rémission de la dette, et le pardon, à son tour, augmente et perfectionne en Madeleine la charité. Cela explique que, dans la parabole, cette rémission est donnée pour cause de l'amour : Lequel des deux l'aimera plus? » « et que, dans l'application de cette parabole, l'amour est donné pour la cause du pardon :« Il lui est beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Entre autres traits,la suite des missions de Notre Seigneur en Galilée montre Marie-Madeleine attachée à ses pas, en compagnie d'autres pieuses femmes.« Jésus allait de ville en ville et de village en village,prêchant l'Evangile et annonçant le royaume de Dieu. Les douze apôtres étaient avec lui. Il y avait aussi quelques femmes qu'il avait délivrées des malins esprits et guéries de leurs maladies, entre lesquelles étaient Marie, surnommée Madeleine, de laquelle sept démons étaient sortis ; Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode ; Suzanne et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens. » Ces pieuses femmes accompagnaient Notre Seigneur pour assurer au Maître et à ses apôtres la nourriture, le vêtement et le logis. Elles recueillaient l'argent destiné à leur entretien et aux aumônes qu'ils distribuaient. Le Sauveur était pauvre et voulait rester pauvre. La reconnaissance pour les grands bienfaits d'ordre spirituel et temporel qu'elles avaient reçus de lui inspirait leur dévouement, qu'enflammaient de jour en jour la beauté de

sa doctrine et sa bonté ineffable. N'ayant pas d'autre moyen de s'employer à l'établissement et au progrès du royaume de Dieu, ces pieuses femmes étaient entrées dans ce rôle avec un parfait esprit de charité et de sacrifice. On les y verra fidèles jusqu'au tombeau de Jésus.

Jésus parcourait donc la Galilée, prêchant la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'avènement du royaume du Messie, sa nature, ses lois, ses récompenses, et les conditions nécessaires pour y participer. Il allait, suivi des douze apôtres et aussi d'un peuple nombreux. « Or, le peuple s'assemblant en foule et se pressant de sortir des villes pour venir à lui, il leur parlait en *paraboles.* »

La parabole évangélique est un genre d'apologue qui consiste dans l'expression symbolique d'une vérité religieuse, au moyen d'un récit fictif, mais vraisemblable, et pris dans la nature ou dans les habitudes de la vie ordinaire. C'est une image sensible, une figure empruntée au monde visible pour expliquer une chose invisible ou spirituelle. Jésus empruntait ses paraboles à la vie des champs, à la vie de famille ou à des usages sociaux. La parabole n'est pas la forme de langage la plus rapide et la plus précise, mais c'est une des plus saisissantes, et celle qui pique davantage l'attention, qui fait mieux ressortir une idée, qui la grave plus profondément dans la mémoire. Nulle n'est plus convenable à la majesté de Dieu qui daigne converser paternellement avec les hommes. Aussi le Verbe Incarné s'en est-il fait une habitude et comme un

langage propre. A ne parler ici que de la forme de ses paraboles, elles sont intéressantes, pleines de vie et de charme : simples autant que justes, sans complications ni détails superflus : toujours dignes, d'une convenance et d'une distinction parfaites, malgré la vulgarité des objets qui en ont fourni l'idée ; d'une profondeur et d'une fécondité incomparables, soit dans le sens moral, toujours susceptible d'applications sans nombre, soit comme enseignement des vérités dogmatiques, soit comme prophéties. Après les exemples et ses mystères du Sauveur, rien n'a plus contribué que ses paraboles à répandre ses maximes et à propager son esprit. Aussi les regarde-t-on comme le plus beau joyau de sa couronne. Là surtout son cœur sacré se révèle abîme de sagesse, océan de bonté, trône de la miséricorde, trésor inépuisable.

Quoique simples, parce qu'elles sont énoncées dans un style familier, et parfois très brèves, les paraboles de Notre Seigneur ont cependant pour la plupart un sens caché et très profond, difficilement pénétrable aux esprits légers. Cela est vrai surtout de celles qui concernent le royaume de Dieu, son origine, ses progrès, sa consommation, puis, des paraboles prophétiques. Celles-ci étaient bien plus difficiles à entendre pour les Juifs que pour nous, soit parce que l'événement ne les avait pas encore éclaircies, soit parce que les Juifs étaient mal disposés pour en saisir le sens. Un grand nombre d'auditeurs ne prêtaient l'oreille au Sauveur que comme en passant. Peu initiés à sa doctrine et à son langage, ils ne prenaient pas la peine de réflé-

chir sur ses paroles. D'autres ne l'écoutaient que pour le prendre en défaut. Presque tous étaient remplis de préjugés sur le règne du Messie, sur le royaume de Dieu et sur les destinées d'Israël. Comment auraient-ils senti la portée de tant de traits sur la vocation des Gentils, sur la réprobation des Juifs...etc ? Si tous avaient eu les dispositions des apôtres, ils auraient compris comme eux, ou Notre Seigneur leur aurait donné les mêmes éclaircissements qu'à eux. Aussi terminait-il souvent ses paraboles par ces mots :« Entende qui a des oreilles pour entendre. » Jésus avait de bonnes raisons pour ne pas exposer trop clairement en public ce qui fait l'objet de ses paraboles. C'étaient les mêmes qui le portaient à défendre à ses disciples de dire qu'il était le Fils de Dieu. Il ne voulait pas aigrir la haine de ses ennemis, ni leur donner l'occasion de l'accuser devant les magistrats, ni les porter à des mesures violentes contre lui, avant que le temps fût venu de permettre à leur malice de se déchaîner. Mais il avait aussi des motifs de ne pas garder tout à fait le silence sur ce qui devait arriver : il fallait que plus tard, quand ces événements se réaliseraient, ceux qui l'avaient entendu sans le bien comprendre pussent se rappeler et attester ce qu'il avait prédit.

Au reste, les disciples du Sauveur, c'est-à-dire la meilleure partie de ses auditeurs, ceux qu'il tenait surtout à instruire, comprenaient son langage ou il le leur expliquait au besoin : et la parabole avait l'avantage de leur rendre ses pensées plus frappantes et de les faire retenir. Si un grand nombre

ne les entendaient pas, ou les entendaient peu, c'est qu'ils négligeaient de faire ce qu'il fallait pour cela. Il ne cherchait donc pas à cacher sa pensée, et quand il dit qu'il parle en paraboles à ce peuple afin de n'être pas compris, cette parole exprime le résultat obtenu par son enseignement, non l'intention qu'il s'est proposée, du moins son intention première. Son intention première est d'être entendu de tous, mais voyant qu'un bon nombre négligent de réfléchir à ses paroles pour en chercher l'application, il veut, par une intention subséquente, que leur négligence soit punie par l'inintelligence du langage figuré dont il persiste à se servir.

L'Evangile poursuit : « Ses disciples, s'approchant, lui dirent : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles? Il leur répondit : C'est parce que, pour vous autres, il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des Cieux, mais pour eux, il ne leur a pas été donné. Car quiconque a déjà beaucoup, on lui donnera davantage, et il sera dans l'abondance, mais pour celui qui a peu, on lui ôtera même ce qu'il a. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, pour qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point. Le cœur de ce peuple s'est appesanti, ses oreilles sont devenues sourdes et il a fermé les yeux, de peur que ses yeux ne voient et que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne et que, s'étant converti, je ne le guérisse. Mais, pour vous, vos yeux sont heureux de ce qu'ils voient, et vos oreilles de ce qu'elles entendent. Car je vous dis en vérité que beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité

de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. »

Ce qui détermina le Sauveur à enseigner sous le voile des paraboles fut le changement qui commença à se produire dans sa situation extérieure pendant cette seconde mission en Galilée. On peut, en effet, distinguer deux périodes dans sa vie publique : l'une où les Juifs s'abandonnent à lui, l'autre où ils le repoussent. Jusqu'alors le Maître n'avait cessé de grandir aux yeux du peuple ; rejeté de la Judée par les sanhédrites, il trouvait en Galilée un chaleureux accueil, et voyait chaque jour s'augmenter la troupe qui le suivait. Longtemps les émissaires du Sanhédrin s'agitèrent vainement dans cette contrée ; comme on l'a vu par le repas chez Simon, la puissance de Jésus s'imposait aux Pharisiens mêmes, mais l'heure était venue où tout allait prendre une autre face. A partir de ce moment, l'autorité du Seigneur ne cessa plus de décliner, tandis que ses ennemis prenaient le dessus. Si le peuple lui était encore fidèle, le nombre de ses adversaires s'était tellement accru qu'il dut renoncer à proposer ouvertement ses enseignements comme il l'avait fait jusqu'alors.

Mais avant de raconter les premiers incidents qui marquent ce déclin, c'est ici le lieu de rapporter quelques-unes de ces paraboles.

Celle du semeur fut énoncée l'une des premières, et dans la circonstance où Jésus dit à ses disciples les paroles rapportées plus haut. Dans cette

parabole que Notre Seigneur a lui-même interprétée il enseigne que le succès et l'insuccès de sa parole, de l'Évangile prêché dans le monde, dépendent des dispositions des auditeurs. Il y a des âmes insensibles, il y en a d'inconstantes, il y a des cœurs partagés, mais il y a aussi des âmes bien préparées, en qui la semence fructifie diversement.

« Un semeur sortit pour jeter sa semence. Pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin ; ils furent foulés aux pieds et les oiseaux du ciel vinrent les manger. D'autres tombèrent sur un sol pierreux, où ils n'avaient qu'une mince couche de terre ; ce peu de profondeur de la terre fit qu'ils levèrent promptement ; mais quand le soleil s'éleva, la chaleur les saisit, et, privés de racines pour puiser l'humidité, ils se desséchèrent. D'autres tombèrent parmi les épines, mais les épines grandirent en même temps qu'eux et les étouffèrent avant qu'ils puissent donner du fruit. D'autres tombèrent dans une bonne terre et amenèrent un produit qui monta, grandit et donna trente, soixante et cent pour un. » Après ces paroles, il s'écria : Entende qui a des oreilles pour entendre ! » Puis la foule fut laissée à ses réflexions. « Quand les disciples de Jésus se trouvèrent seuls avec lui, ils le prièrent de leur expliquer cette parabole : Vous ne comprenez pas cette parabole, dit Jésus ; comment donc comprendrez-vous les autres ? Ecoutez donc celle du semeur. Le semeur, c'est celui qui sème la parole de Dieu. Ceux qui reçoivent la semence le long du chemin ce sont ceux

qui entendent l'annonce du royaume et ne comprennent pas ; aussitôt Satan arrive et enlève la parole qui a été semée dans leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ceux qui reçoivent la semence sur un terrain pierreux, ce sont ceux qui entendent la parole et l'accueillent tout aussitôt avec joie, mais elle n'a pas de racine en eux, leur foi n'est que pour un temps ; et quand, ensuite, surviennent la tribulation et la persécution à cause de la parole, aussitôt ils se heurtent à l'obstacle et se retirent. Ceux qui reçoivent la semence au milieu des épines, ce sont ceux qui entendent la parole ; mais les soucis et les embarras de ce monde, le charme trompeur des richesses, les plaisirs de la vie et le désir d'autres choses encore pénètrent en eux et étouffent la parole, si bien qu'elle ne porte aucun fruit. Ceux qui reçoivent la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole, l'accueillent, la comprennent, la conservent dans un cœur bon et généreux, et, par la patience, donnent des fruits jusqu'à trente, soixante et cent pour un. »

La parabole de l'ivraie, expliquée aussi par le Sauveur, montre les efforts de la puissance du mal pour dénaturer l'œuvre du semeur : elle enseigne que les bons et les méchants seront mélangés dans le royaume de Dieu jusqu'à la fin des siècles, et que l'Eglise de la terre n'est pas formée seulement de prédestinés ; que ce mélange dans le champ, qui est le monde, ne doit ni étonner, ni scandaliser ; qu'il ne faut pas croire le démon vainqueur à cause

du nombre de ceux qu'il séduit, parce que le jour viendra où les justes triompheront et où les mauvais iront partager avec les démons l'éternel châtiment.

« Il leur proposa une autre parabole et dit : Voici à quoi est semblable le royaume des cieux. Un homme sema du bon grain dans son champ. Pendant que tous dormaient, son ennemi survint, ajouta une semence d'ivraie au milieu du froment et s'en alla. L'herbe poussa, et sitôt qu'elle porta son fruit, l'ivraie fut aperçue. Les serviteurs du père de famille vinrent donc à lui et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas mis de bonne semence dans votre champ? D'où vient donc qu'il contient de l'ivraie? Il leur dit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Allons, si vous le voulez, et arrachons-la. Non, répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez aussi le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie pour la brûler. Quant au froment, recueillez-le dans mon grenier. »

« Quand il eut congédié la foule, il vint à la maison, et ses disciples s'approchèrent de lui, et dirent : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. Il leur répondit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme; le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les fils du royaume; l'ivraie, les fils d'iniquité; l'ennemi qui l'a semé, le diable ; la moisson est la fin du monde; les moissonneurs sont les anges. De même qu'on

ramasse l'ivraie et qu'elle est la proie du feu, il en sera ainsi à la fin du monde. Le Fils de l'Homme enverra ses anges ; ils retireront de son royaume tous les auteurs de scandale et les artisans d'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu : c'est là que seront les pleurs et les grincements de dents. Les justes brilleront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père. Entende ceux qui ont des oreilles pour entendre! »

La parabole de la seine ou des bons et des mauvais poissons, suggérée par le voisinage du lac de Génésareth, est la suite et le commentaire de la précédente. « Le royaume des cieux est semblable à une seine qu'on jette à la mer et qui ramène toutes sortes de poissons. Quand elle est pleine, on la retire, on s'assied sur le rivage, on met à part les bons dans des paniers, et on rejette les mauvais dehors. Il en sera de même à la fin du monde, les anges viendront, sépareront les mauvais des justes et les jetteront dans la fournaise de feu, là où seront les pleurs et les grincements de dents. »

Sous la comparaison du grain de sénevé, le Sauveur annonce que, malgré ses origines modestes, malgré la perte d'une partie de la semence, malgré le mélange des bons et des mauvais, le royaume messianique aura une immense étendue, il augmentera peu à peu et recevra dans son sein toutes les nations qui y trouveront leur félicité. « A quoi est semblable le royaume des cieux ? A quoi le

comparerons-nous? Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris pour le semer dans son champ. » Comparée aux systèmes pompeux des philosophes, la doctrine de la croix paraît d'abord si peu de chose! « C'est d'abord la plus petite de toutes les semences, mais quand il a crû, il s'élève, dépasse tous les herbages, devient un arbre, et pousse de grandes branches où les oiseaux du ciel peuvent venir se poser à l'ombre. » Le sénevé, *sinapis nigra* ou moutarde, est une plante herbacée et annuelle qui, sur les bords du Jourdain, monte à plus de trois mètres de haut. C'est l'image de la croissance rapide de l'Eglise. A la mort du Sauveur, celle-ci ne comptait que quelques hommes timides; à la fin du second siècle, un apologiste chrétien pouvait écrire aux chefs de l'empire encore païen : « Nous sommes d'hier, ce sont les paroles de Tertullien, et déjà nous remplissons tout ce qui est à vous, les villes, les maisons, les villages, les cités, les assemblées, les camps eux-mêmes, les tribunats, les décuries, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous avons laissé que vos temples. »

L'idée de la merveilleuse croissance de la catholicité de l'Eglise est aussi exprimée par la parabole du levain. Celle-ci indique l'influence salutaire que le royaume messianique exercera au milieu de l'humanité : « Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de froment, jusqu'à ce que le tout soit fermenté. » La parabole de la semence qui croît

d'elle-même signifie que les progrès futurs de ce royaume seront l'œuvre de Dieu comme lorsqu'un homme jette de la semence en terre. « Qu'il se lève ou qu'il dorme, la nuit et le jour la semence germe et croît sans qu'il s'en aperçoive. Car la terre produit d'elle-même, d'abord de l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi. Et lorsque le fruit est mûr, aussitôt on y met la faucille, parce que c'est le temps de la moisson. »

Les biens de ce royaume sont un trésor inestimable; c'est pourquoi il faut tout faire pour les acquérir : « Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache, et, dans sa joie, il va, vend tout ce qu'il a, et achète ce champ. Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche des perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé, il a vendu tout ce qu'il avait, et l'a achetée. »

« Jésus disait toutes ces choses aux foules, en se servant d'un grand nombre de paraboles semblables, selon ce qu'elles pouvaient entendre, et il ne leur parlait plus qu'en paraboles, pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par le prophète : J'ouvrirai ma bouche pour des paraboles, je révélerai les choses cachées depuis la formation du monde. Mais il expliquait tout en particulier à ses disciples. »

Quand il eut terminé l'exposition de ce corps de doctrine, le Sauveur demanda à ses disciples : « Avez-vous compris toutes ces choses ? — Oui, dirent-ils. — Eh bien ! répliqua Jésus, tout scribe instruit de ce qui concerne le royaume des cieux est

semblable à un père de famille qui tire de son trésor le nouveau et l'ancien. » Ainsi le prédicateur de l'Evangile sera le scribe, le docteur de la loi nouvelle. Aux enseignements de Moïse et des prophètes il joindra ceux du Sauveur, et dans le cours des siècles, s'appliquant à mettre la forme de sa prédication en harmonie avec les changements survenus dans les mœurs et les connaissances humaines, il restera l'interprète de l'éternelle vérité toujours ancienne et toujours nouvelle.

Le jour même où Jésus proposa à la foule la parabole du semeur, il se passa plusieurs faits qui sont l'indice du déclin de son prestige. Le peuple était accouru en tel nombre que le Sauveur et ses disciples, rentrés à Capharnaüm dans une maison qui devait être celle de l'apôtre Pierre, « ne pouvaient même plus prendre leur repas ». Ses proches l'apprirent et en conçurent de l'humeur : « Il devient fou », disaient-ils, se joignant à ceux qui le dénigraient. Soit par jalousie, soit par crainte d'être enveloppés dans la haine des sanhédrites, ils résolurent de s'emparer de lui et de le garder dans leur maison : « Ses proches ayant appris cela vinrent pour se saisir de lui, car ils disaient : il a perdu l'esprit. » Mais ils ne purent pénétrer jusqu'à lui en ce moment, tant la foule était pressée.

A cette heure même, l'émotion était grande, car « on avait amené à Jésus un possédé aveugle et muet, et il le guérit, de sorte qu'il parlait et voyait ». La foule était hors d'elle-même, et, dans son admiration, disait : « N'est-ce point le Fils

de David ? » Le peuple voyait donc en Jésus le Messie, car cette dénomination le fils de David était consacrée par la tradition pour désigner celui qui devait venir. Le peuple, qui n'avait ni passion ni préventions, avait jugé ainsi, à la vue de ce grand prodige et après tant d'autres dont il connaissait le récit, car le peuple ne se trompe pas quand il ne fait que suivre ce sens droit, commun à tous les hommes, et qui est d'autant plus net et plus sûr en lui qu'il est moins mêlé de science orgueilleuse et de subtilité. Rien n'est plus aisé, il est vrai, que de le faire changer de sentiments et de le faire passer en peu de temps de l'admiration au mépris, de l'amour à la haine. C'est à quoi travaillaient en ce moment les ennemis du Sauveur.

Ils commencèrent à décrier le miracle. « Les Scribes, qui étaient venus de Jérusalem, et les Pharisiens, entendant cela, dirent : Il est possédé de Béelzébuth, et il chasse les démons par le moyen de Béelzébuth, prince des démons », quoi d'étonnant ? Mais le Sauveur, voulant prémunir la foule contre cette séduction, ferma la bouche aux calomniateurs, en leur faisant sentir l'absurdité de ce reproche et l'énormité du crime qu'ils commettaient en le faisant. « Voyant leurs pensées et connaissant leurs perfides desseins, il appela les Pharisiens près de lui et il leur parla en paraboles en disant : « Comment Satan peut-il chasser Satan ? Tout royaume opposé à lui-même sera détruit, et toute ville ou maison opposée à elle-même ne subsistera point, Or, si Satan chasse Satan, il est

divisé et opposé à lui-même : comment donc son royaume pourra-t-il subsister ? Il ne pourra plus se maintenir, et il touche à sa fin. » Quoique ennemis irréconciliables de l'union, les démons s'unissent cependant entre eux pour diviser et pour nuire. Ils ne sont pas assez maladroits pour ne pas voir que s'il n'y avait entre eux quelque accord, aucun de leurs desseins ne pourrait réussir. C'est l'union de la faction et de la cabale. Les méchants savent la pratiquer malgré les divisions et les haines intestines de leur parti, et elle ne rend leurs efforts que trop efficaces pour le mal, tandis que de regrettables divergences font souvent échouer les entreprises que les bons voudraient faire pour le bien.

Cette première réponse était sans réplique. Mais il ne s'en tient pas là, et il oppose aux blasphèmes une réfutation complète, toute vibrante d'énergie, malgré son calme divin. Il fait voir aux Pharisiens leur condamnation dans leurs propres sentiments et dans leur conduite, car toutes les expulsions de démons, pour lesquelles ils avaient des rites et qui s'opéraient par d'autres que Jésus, ils les attribuaient constamment au pouvoir divin ; il ne leur était jamais venu à l'esprit qu'elles pussent être l'effet d'un pacte avec Satan. En accuser Jésus seul, c'était donc de leur part la plus visible et la plus inique partialité. « Vous dites que c'est par le moyen de Béelzébuth que je chasse les démons. Mais si je chasse les démons au nom de Béelzébuth, au nom de qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pour cela qu'ils seront vos juges », car, que répondrez-vous

aux reproches qu'ils vous feront d'avoir traité en moi d'œuvre diabolique ce que vous regardiez en eux comme une œuvre divine ?

« Mais, ajoute Notre Seigneur, si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu. » C'était la vérité capitale que Jean-Baptiste avait énoncée d'abord, que Jésus ne cessait de leur répéter, qu'il leur avait prouvée par ses éclatants miracles, et dont l'expulsion des démons, opérée sur un seul commandement de sa volonté, était une preuve en quelque façon directe, parce qu'elle était le signe de la destruction de l'empire de Satan, dont l'avènement du royaume de Dieu pouvait seul être la cause. Le Sauveur rend cela sensible par une comparaison : « Comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison d'un homme vaillant et piller ce qu'il a, s'il ne commence par le lier ? Quand un homme vaillant, bien armé, garde l'entrée de sa maison, ce qui lui appartient est en sûreté. Mais s'il en vient un plus fort que lui qui le vainque, il emportera toutes les armes auxquelles l'autre se fiait, et il en partagera les dépouilles. » Cette maison forcée, c'est l'empire de Satan ; ces dépouilles enlevées, ce sont les hommes délivrés de sa tyrannie. Sa défaite est donc constatée ,il n'est plus permis de méconnaître son vainqueur.

La chose est si évidente que ce serait un crime de s'en tenir, à l'égard de Jésus, à l'indifférence et à la neutralité, comme il le déclare par ces paroles qu'il ajoute aussitôt : « Qui n'est point avec moi

est contre moi, et qui n'amasse point avec moi dissipe. » Mais alors quel était donc le crime de ceux qui se déclaraient contre lui avec cet excès de malignité et de haine qui leur faisait attribuer aux puissances infernales les œuvres de sa toute-puissance divine ? Et faut-il s'étonner que Notre Seigneur en ait tiré aussitôt cette effrayante conclusion : « C'est pourquoi, je vous le dis : tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera point pardonné. Quiconque aura blasphémé contre le Fils de l'Homme, il lui sera pardonné, mais à celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit il ne sera pardonné ni en ce monde ni dans l'autre », il n'obtiendra jamais de pardon, et il sera coupable d'un délit éternel. « Car ils disaient : il est possédé de l'esprit immonde. »

Le blasphème contre le Saint-Esprit, dont le Sauveur parle, n'est pas un blasphème contre le divin Esprit considéré comme la troisième personne de la Sainte Trinité, mais comme l'Esprit de Dieu auteur des merveilles opérées par Jésus-Christ. Il consiste, comme on le voit par les paroles de Notre Seigneur, et par la circonstance dans laquelle il les prononça, à rejeter obstinément, librement, une vérité attestée par une révélation indubitable, et à résister avec opiniâtreté à l'action de ce divin Esprit. On entend par blasphème contre le Fils de Dieu les reproches calomnieux des Juifs qui ne tombaient que sur l'humanité du Sauveur, par exemple quand ils disaient qu'il aimait la bonne chère et le vin. Ce genre de blasphème suppose qu'on aura été induit

en erreur à son sujet, et qu'on se sera fait une fausse idée des conditions dans lesquelles devait paraître le Messie. Le plus doux des hommes semble le compter pour rien et ne veut pas qu'on ignore avec quelle facilité il est prêt à le pardonner. La faute était assurément grave, cependant elle n'attaquait pas directement la divinité. Mais c'est elle que les Pharisiens outrageaient, parce que, non contents de fermer volontairement les yeux sur l'action de l'Esprit Saint qui se manifestait d'une manière si visible dans les miracles de Notre Seigneur, ils osaient contre toute évidence attribuer ces miracles divins à la puissance du démon. Ce péché ne peut-être remis, puisqu'on refuse de remplir la condition essentielle du pardon en se mettant en opposition formelle avec Dieu. A la vérité, la doctrine catholique ne reconnaît pas de péché irrémissible. Le péché contre le Fils de l'homme est certainement un péché mortel et irrémissible de sa nature en ce monde et dans l'autre, s'il n'est pas expié. Cependant Jésus dit simplement et absolument qu'il sera pardonné, comme il dit de l'autre qu'il ne le sera pas. Il ne vient pas à l'esprit de croire qu'il le sera toujours : on ne doit pas conclure davantage que le péché contre le Saint-Esprit ne le sera jamais. Le Sauveur a seulement voulu dire que la rémission en sera plus rare et plus difficile.

Enfin, de ce que l'expulsion des démons est une œuvre évidemment bonne, il restait à conclure que Jésus-Christ, qui en était l'auteur, était bon, c'est-à-dire saint et irrépréhensible, et que ceux qui le

calomniaient d'une manière si atroce étaient méchants et corrompus. Le Sauveur donna encore cette leçon à ces pervers: « Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit l'est aussi ; ou dites que l'arbre ne vaut rien ni son fruit non plus, puisque c'est au fruit que l'on juge l'arbre. Race de vipères, comment, étant méchants, pouvez-vous dire quelque chose de bon ? car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. L'homme de bien tire de bonnes choses d'un bon fonds, et le méchant tire des méchantes choses d'un fonds mauvais. Et je vous dis : au jour du jugement, les hommes rendront compte de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites ; car, par vos paroles vous serez justifiés, et par vos paroles vous serez condamnés. » Celles-ci donnent à entendre que les Pharisiens comptaient pour peu les péchés de paroles, et celles qui précèdent étaient pour leur apprendre avec quelle rigueur seront punies leurs paroles blasphématoires, dans ce jugement sévère et exact, où l'on devra rendre compte de toute parole oiseuse, c'est-à-dire sans utilité morale.

En entendant Jésus le peuple ne retint pas ses transports, car une femme, se faisant l'interprète de tous, ne put s'empêcher de féliciter celle qui lui avait donné le jour, et, sous le coup de l'émotion et de l'admiration, s'écria en ce moment : « Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles que vous avez sucées! —Oui, sans doute, répondit Jésus, mais plus heureux encore ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. » Le Sauveur

ne désapprouvait pas l'assertion de cette humble femme, et il ne retirait rien à sa mère de l'éloge qu'on faisait d'elle; mais il révélait aux Israélites charnels un bonheur plus parfait que toute maternité, celui de concevoir Jésus-Christ dans son cœur par l'ardeur de la foi et d'accomplir fidèlement ses préceptes. La Très Sainte Vierge qui, selon les Pères de l'Eglise, n'aurait pas conçu le Verbe dans son sein si elle ne l'avait d'abord conçu dans son cœur, a part aux deux béatitudes.

Les discussions de ce jour n'étaient pas finies ; mais en passant sur un autre terrain elles allaient amener le Sauveur à faire une de ses plus importantes révélations. « Quelques-uns des Scribes et des Pharisiens lui dirent alors pour le tenter : Maître, nous voudrions vous voir opérer un signe dans le ciel. » La guérison du possédé, qui venait d'avoir lieu, et tous les autres miracles accomplis précédemment, étaient donc non avenus pour ces docteurs. Il leur fallait un miracle de leur choix, dans les conditions posées par eux, comme si une merveille opérée dans le ciel eût pu les convaincre mieux que tant d'autres opérées sous les yeux de tous. Mais autant la divine Providence est libérale pour exaucer l'humble prière des hommes de foi, autant elle persiste à se montrer sourde aux prétentions d'une curiosité orgueilleuse et malveillante. « Comme tous se rapprochaient alors de lui » pour voir de plus près sans doute la merveille attendue, « Jésus fit cette réponse : Cette génération est une génération perverse et adultère. Elle ré-

clame un signe : il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. De même que Jonas a été un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'Homme sera un signe pour cette génération : Jonas a été dans le ventre du monstre trois jours et trois nuits ; de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. C'est pourquoi les hommes de Ninive se lèveront au jugement en même temps que cette génération et ils la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi se lèvera au jugement en même temps que cette génération, et elle la condamnera ; car elle est venue des confins de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon ».

Le Sauveur avait déjà donné à entendre qu'un jour il serait élevé de terre, comme le serpent d'airain, et que, quand on détruirait le temple de son corps, il le réparerait en trois jours. Il précise maintenant cette prédiction. On réclame un signe dans le ciel ; on en aura un au sein de la terre, un signe analogue à celui de Jonas, mais plus merveilleux ; car les œuvres du Messie doivent surpasser celle des prophètes, comme ses paroles doivent l'emporter en sagesse sur celles du plus sage des rois. Le signe annoncé sera plus grand que celui qu'on demande ; mais il viendra en son temps. Répondra-t-il aux exigences des docteurs? Les convaincra-t-il? Ils appartiennent à une génération adultère, infidèle par sa malice à l'alliance qu'elle avait jurée à son Dieu. Cette génération se perdra après avoir

eu à sa disposition bien plus de lumières et de grâces que d'autres n'en ont pour se sauver.

Jésus parlait encore quand un homme vint lui dire : « Votre Mère et vos frères sont là dehors ; ils vous cherchent. » Désespérant de percer la foule, les parents du Sauveur étaient sans doute allés vers Marie, et la Vierge, émue de leurs récits, était sortie de sa retraite pour venir avec eux. Elle le fit dans l'intention de s'interposer et de prévenir toute violence de la part des proches du Sauveur.

Que désigne ce nom de frères du Seigneur ? Il se retrouve dans un autre passage de l'Evangile, relatant une excursion apostolique qu'il fit à Nazareth et dans les environs, à la même époque : « Etant venu dans son pays, il les instruisait dans leurs synagogues, de sorte qu'ils étaient tous dans l'admiration, et disaient : D'où viennent à celui-ci cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce-pas le fils du charpentier Joseph ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? Jacques, Joseph, Simon et Jude ne sont-ils pas ses frères ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où lui viennent toutes ces choses ? » Or, la perpétuelle virginité de Marie ne peut être mise en doute. Attribuer à saint Joseph des enfants qu'il aurait eus d'un premier mariage est une supposition arbitraire, qui semblerait déroger au respect dû à sa sainteté et à sa mission. Mais il est constaté que le terme hébreu, traduit ordinairement par « frères » a un sens beaucoup plus large et désigne tantôt une communauté de

race et de patrie, tantôt même de simples relations d'amitié. Pour déterminer ce que signifie dans l'Evangile l'expression « frères du Seigneur », il convient donc de ne pas s'arrêter aux seuls passages allégués plus haut, et de voir ce que les Livres Saints nous apprennent des parents du Sauveur. Il est dit nettement dans les récits de sa Passion que ceux énoncés plus haut étaient fils d'une Marie, sœur de la Sainte Vierge et femme d'Alphée, nommé aussi Cléophas. Les « frères du Seigneur » n'étaient donc que ses cousins germains. Cette dénomination pouvait s'étendre à des parents, frères ou sœurs, plus éloignés. Jacques, Simon et Jude comptaient parmi les apôtres ; il faut donc prendre cette expression « les proches » de Jésus dans une acception assez large.

Ses proches, ne pouvant pénétrer jusqu'à lui, le faisaient prier de venir à eux. Habitués à le voir docile aux moindres vœux de sa Mère, ils avaient pensé qu'il ne résisterait pas à son appel. Mais le Christ n'était plus à sa Mère, il appartenait à Dieu et aux âmes qu'il venait sauver. Sa réponse est semblable à celle qu'il fit à ses parents dans le Temple, à l'âge de douze ans, elle en est l'application, et c'est à peu près celle qu'il a faite à cette femme du peuple proclamant Marie bienheureuse à cause de la parenté naturelle qui l'unit au Sauveur. « Il répondit à celui qui avait dit cela : Qui est ma Mère, et qui sont mes frères ? Et, étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est ma

mère, et ma sœur et mon frère. » Le Sauveur ne renie point sa parenté naturelle, mais son geste éloquent et les paroles prononcées en tant que Messie dont il l'accompagne affirment que sa première parenté est avec le Père céleste, dont la volonté règle la sienne en toutes choses ; que les liens du sang comptent moins pour lui que ceux de la parenté spirituelle et mystique, et que sa vraie famille se compose de ceux qui embrassent généreusement la volonté divine. Cette sublime réponse nous permet de pénétrer dans le Cœur sacré du Maître, de comprendre son amour infini pour Dieu, et de voir comment, en présence de cet amour, toute affection, si douce et tendre qu'elle puisse être, cède et s'efface. Elle n'a d'ailleurs rien de désobligeant pour Marie, car la Mère du Sauveur n'y est envisagée que dans ses relations naturelles avec lui. D'ailleurs, plus sainte et plus amoureusement obéissante que personne aux volontés de Dieu, elle était par là même unie spirituellement au Christ d'une manière tout à fait intime.

A la fin de cette laborieuse journée, où Notre Seigneur avait enseigné les paraboles du royaume des cieux, il donna l'ordre à ses apôtres de passer sur la rive orientale du lac. « Il leur dit en ce même jour, lorsque le soir fut venu : Passons sur l'autre bord. Et ayant renvoyé la foule, ils le prirent dans la barque, tel qu'il était, et d'autres barques le suivaient. » Ce fut donc comme en hâte, sans préparatifs ; et la présence des autres barques qui l'accompagnaient montre combien il était

difficile à Jésus d'échapper à la multitude. Cependant il cherchait à s'en dégager. Sa fatigue devait être grande, aussi s'endormit-il pendant cette traversée nocturne. Elle lui faisait gagner du temps ; il pourrait reprendre dès le matin ses travaux apostoliques sur l'autre rive.

Pendant la nuit une redoutable tempête s'éleva. Il n'est pas nécessaire de lui assigner une cause surnaturelle. Le niveau du lac de Génésareth est sensiblement inférieur à celui de la Méditerranée ; et dans le bassin du lac la chaleur est très grande en été. La rive orientale est bordée de hauteurs escarpées, coupées de gorges profondes à travers lesquelles, au soir des chaudes journées, des tourbillons de vent, venus des plateaux supérieurs et de la montagne de l'Hermon, se précipitent sur le lac. Le Sauveur peut donc avoir permis que cette tempête se formât naturellement. Par le miracle qu'elle lui donna l'occasion d'accomplir, il voulait fortifier, perfectionner ses apôtres dans la foi en sa divinité. Celui de la pêche miraculeuse avait encouragé Pierre et les autres contre le manque de confiance et la timidité en face des difficultés inhérentes à l'apostolat, et résultant du sentiment de leur insuffisance personnelle : ici, il les arme contre les difficultés et dangers provenant du dehors, des persécutions, dont cette tempête est le symbole. Aussi tous les Saints Pères font-ils d'ordinaire l'application de cette tempête et de ce miracle à celles dont l'Eglise est l'objet. N'est-elle pas la barque de Pierre ?

« Il s'éleva un grand tourbillon de vent, et les

flots entraient dans la barque, de sorte qu'elle se remplissait. Jésus dormait à la poupe, sur un coussin. Ils le réveillèrent et lui dirent : Maître, sauvez-nous, car nous périssons. » Un autre évangéliste rapporte aussi cette plainte : « Vous est-il donc indifférent que nous périssions ? » L'humeur se mêlait à l'anxiété dans cet appel. Le réveil de Jésus parut aussi calme que son sommeil. « Alors, s'étant levé, il interpella le vent et dit à la mer : Tais-toi, calme-toi. Le vent cessa aussitôt et il se fit un grand calme. » Que de fois, dans la vie de l'Eglise, la toute-puissance de son divin Chef devait calmer la tempête à l'heure où l'on pouvait croire qu'elle allait tout emporter ! « Pourquoi êtes-vous effrayés, leur dit-il, n'avez-vous pas encore la foi ? » La crainte, inspirée par la présence manifeste de la divinité, puis l'admiration et l'enthousiasme se succédèrent dans les impressions de tous les témoins. « Ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci ? Il commande aux vents et aux flots ! »

Sur la rive orientale du lac, contiguë à la Pérée, s'étendait une région appelée la Décapole ou les Dix villes. Peuplée en majeure partie de païens grecs et syriens, elle était alors sous la domination directe des Romains. Près de la côte sud-est du lac se trouvait la petite ville de Gersa. (D'autres ont cru que c'était Gerasa.) C'était le pays des Gerasé-niens. En y abordant après la traversée, le Sauveur ne trouva pas le repos dont il avait besoin.

Dès son arrivée, se produisit une des scènes les plus dramatiques de l'Evangile. « A peine étaient-ils débarqués qu'accoururent des sépulcres dont ils faisaient leur demeure deux hommes qui avaient des démons, et dont la fureur était telle que personne n'osait passer par la route ». Les anciens tombeaux creusés dans le roc étaient assez spacieux pour servir de refuge ; ils ne manquent pas dans cette région. L'un de ces deux hommes était encore plus horrible que l'autre : « Personne ne pouvait le lier, même avec des chaînes. Car souvent il avait eu les fers aux pieds et avait été enchaîné ; mais il avait rompu les chaînes et brisé les fers, et personne ne pouvait le dompter. Il était sans cesse, jour et nuit, dans les sépulcres et sur la montagne, hurlant et se meurtrissant avec des pierres. Ayant vu Jésus de loin, il accourut et l'adora, puis, poussant un grand cri, il dit : Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je vous en conjure, ne nous tourmentez pas, car Jésus disait : Esprit impur, sors de cet homme ». C'était Satan qui parlait par la bouche de ce possédé. Témoin de ce qui s'était passé sur le lac, il redoutait plus que jamais que Jésus fût vraiment le Fils de Dieu. Le démon laisse voir sa faiblesse et sa fourberie. Au lieu d'empêcher Jésus de passer par ce chemin, au lieu de le menacer, il accourt à lui, il se jette à ses pieds, il gémit comme un animal qui craint d'être battu. En même temps il cherche à flatter le Sauveur en l'appelant « Fils de Dieu ».

Jésus lui demanda : « Quel est ton nom ? » Cette

question n'avait rien d'insolite ni d'étrange pour les Juifs : les principaux des mauvais anges, comme des bons, avaient leur nom particulier parmi eux, par exemple, Bélial, Béelzébuth, Asmodée, etc. Les anges bons ou mauvais n'ont d'ailleurs pas précisément de noms comme les hommes ; leur nom, c'est la désignation de leur puissance, de leur dignité, de leur fonction. Ce n'était pas un seul démon, mais une troupe de malins esprits qui possédait ce malheureux, et leur réponse, empruntée à un terme que la présence des armées romaines avait rendu familier à tous, fut : « Mon nom est Légion », parce que nous sommes nombreux. « Et il priait Jésus avec instance de ne pas le chasser du pays. » Cette région, remplie de païens et aussi de Juifs apostats, était un bon terrain pour les mauvais anges.

« Or, il y avait là, près de la montagne, un grand troupeau de pourceaux qui paissaient. Et les démons le suppliaient, en disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y rentrions. Jésus le leur permit aussitôt, et les esprits impurs, sortant du possédé, entrèrent dans ces animaux ; le troupeau se précipita impétueusement dans la mer. Il y en avait environ deux mille, et ils furent noyés dans les flots. » Les démons ont la rage de nuire aux hommes ; empêchés de tourmenter leur corps, ils s'en prennent à leurs biens. De plus, ils pensaient peut-être nuire à Jésus lui-même, en le rendant odieux aux propriétaires de ce troupeau. Quelques incrédules se sont plu à le rendre responsable de la catastrophe, mais celui

qui avait le pouvoir d'agir ainsi en avait pareillement le droit. Le Fils de Dieu est maître de la nature, et elle a été créée pour servir sa volonté et contribuer à sa gloire.

Il est d'ailleurs à remarquer que les Géraséniens ne formulèrent aucune plainte : « Ceux qui faisaient paître les pourceaux s'enfuirent et portèrent la nouvelle dans la ville et dans les champs. Et les gens sortirent pour voir ce qui était arrivé. » Un spectacle non moins fait pour les surprendre les attendait. C'était celui qu'offrait maintenant la vue du frénétique qui les avait terrorisés : « Ils vinrent auprès de Jésus et virent celui qui avait été tourmenté par le démon, assis, vêtu, et dans son bon sens. Ils en furent effrayés. » Mais la constatation du miracle n'émut pas autant ces hommes, préoccupés avant tout des biens temporels, que la crainte d'être troublés de nouveau dans leur jouissance. La présence du Sauveur était pour eux un désagrément. « Ils se mirent à prier Jésus de quitter leur territoire. Le Sauveur se rendit à leurs vœux, et alors, comme il montait dans la barque, celui qui avait été tourmenté par le démon se mit à lui demander de pouvoir aller avec lui. » Ce pauvre homme reconnaissant se serait fait son disciple. Mais Jésus ne l'accepta pas. Toutefois, il lui donna une mission. « Va, lui dit-il, auprès des tiens, et annonce leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et comme il a eu pitié de toi. Il s'en alla et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui ; et tous en étaient dans l'admiration. »

La mission de ce nouvel apôtre ne fut pas stérile. Les Géraséniens, en priant Jésus de s'éloigner de leur pays, avaient cédé à un mouvement de frayeur et de cupidité. Le temps, la réflexion, la prédication de l'homme que Jésus avait délivré les amenèrent bientôt à d'autres sentiments. Jésus était venu prendre contact avec la terre païenne. Lorsqu'il repassera dans cette même Décapole, on lui amènera les malades de toutes parts, et la multitude le suivra dans les lieux déserts, oubliant le boire et le manger.

Le peuple de Capharnaüm et des environs, avide d'entendre encore la parole du Sauveur et curieux des manifestations de sa puissance, se trouva réuni autour de lui dès qu'il revint. Plusieurs miracles, opérés dans cette journée, allaient attester de nouveau sa divinité. « Jésus traversa de nouveau le lac sur la barque, et, à son retour, la foule nombreuse qui était sur le bord de la mer accourut à lui ; car tous l'attendaient. Un chef de synagogue, nommé Jaïre, vint le trouver, et quand il vit Jésus, il se jeta à ses pieds, le suppliant de venir dans sa maison, parce qu'il avait une fille de douze ans qui se mourait. Ma fille est au plus mal, lui disait-il, mais imposez-lui les mains pour lui sauver la vie. » Jaïre savait sans doute que le Sauveur imposait les mains à ceux qu'il voulait guérir ; il croyait cette condition indispensable et n'avait pas une foi assez vive pour attendre le prodige d'une simple parole prononcée à distance.

Le Sauveur, qui avait un autre dessein de misé-

ricorde, ne se contenta pas de faire pour lui ce qu'il avait fait pour l'officier d'Antipas et pour le centurion. « Jésus, se levant, alla, avec ses disciples, et il était suivi d'une grande multitude qui le pressait. Or, il y avait là une femme, malade d'une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert des médecins sans en recevoir aucun soulagement, et qui s'en était trouvée plus mal. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule et toucha par derrière la frange de son vêtement, car elle disait : Si je puis seulement le toucher, je serai guérie. » Un sentiment bien naturel aurait empêché cette femme de confesser publiquement son mal. Il constituait d'ailleurs une impureté légale qui lui interdisait son action. mais sa grande foi lui avait persuadé qu'elle pourrait dérober sa guérison au Sauveur comme un larcin. En effet, « l'écoulement de sang s'arrêta aussitôt, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie ».

Mais Jésus, en cette occasion, manifesta son omniscience. Il ne voulait pas que le miracle restât ignoré. Sa constatation servit à exciter la foi de Jaïre qui avait besoin d'être affermie. La confiance absolue en sa toute-puissance était la condition que Notre Seigneur mettait souvent à ses faveurs miraculeuses. « Au même moment, Jésus connaissant qu'une vertu était sortie de lui, se retourna au milieu de la foule et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? — Vous voyez que la foule vous presse de tous côtés, répondirent ses disciples, et vous demandez qui vous a touché ? — Quelqu'un m'a touché, reprit Jésus, car j'ai reconnu qu'une vertu

est sortie de moi. Et il regardait tout autour de lui pour voir qui c'était. » Le Sauveur aurait bien pu le dire, mais il voulait amener la miraculée à faire connaître elle-même sa guérison ; il voulait aussi la rassurer et la consoler. « Cette femme, qui savait bien ce qui s'était passé en elle, fut saisie de crainte, elle vint se jeter à ses pieds, et, devant le peuple, confessa avec sincérité ce qui l'avait portée à le toucher, et comment elle avait été guérie soudainement. Jésus lui dit : Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix et soyez guérie de votre infirmité. »

Une ancienne tradition, rapportée par Eusèbe, dit que cette femme, originaire de Césarée de Philippe, était païenne, et que, de retour chez elle, elle avait, en souvenir de sa guérison, fait élever un monument de bronze, où elle était représentée aux pieds du Sauveur. Une gracieuse légende ajoute qu'une plante croissait près de la statue, et que sa tige acquérait la vertu de guérir toutes les maladies, dès qu'elle atteignait la frange du manteau de Jésus. Eusèbe, quatre siècles après, put encore contempler ce vestige des bienfaits du Christ ; il fut détruit par Julien l'Apostat.

« Jésus parlait encore quand on vint de chez le chef de la synagogue pour dire à celui-ci : Votre fille est morte ; inutile de fatiguer le Maître. Jésus, entendant l'avis qu'on lui donnait, dit au père de la jeune fille : Ne craignez point, croyez seulement et elle vivra. » Mais, par une délicatesse d'égards pour une famille en deuil, il ne permit pas que la foule le suivît dans la maison de Jaïre. Le silence qu'il prescrivit après le miracle fait aussi supposer

de sa part l'intention d'éviter ce qui pouvait exciter l'enthousiasme du peuple et le porter à quelque mouvement imprudent. Jésus ne prit même pas avec lui tous ses apôtres, mais quelques-uns seulement. « Etant arrivé à la maison, il ne permit de le suivre qu'à Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Il vit là une foule en tumulte et des joueurs de flûte; tous pleuraient et poussaient de grands cris de douleur. » C'était déjà l'appareil des funérailles. Les parents, les amis, les pleureuses, les musiciens étaient réunis, afin de procéder dès le jour même à la mise au tombeau, suivant l'usage des Juifs. « En entrant, Jésus leur dit : Pourquoi ce trouble et ces larmes ? Ne pleurez plus ; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » La mort de la jeune fille ne fut vraiment qu'un sommeil ; car la puissance du Sauveur ressuscita la pauvre enfant aussi aisément qu'elle l'eût éveillée si celle-ci n'eût été qu'endormie. « On se moquait de lui, parce qu'on savait bien qu'elle était morte. Pour lui, faisant sortir tout le monde, il prit avec lui le père et la mère de la jeune fille et les trois apôtres qui l'accompagnaient. Il entra dans l'endroit où gisait l'enfant et la prenant par la main, il cria : Tabitha cumi, ce qui signifie : Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi. » Aussitôt l'âme de l'enfant revint en elle, elle se leva et se mit à marcher ; et Jésus commanda de lui donner à manger. Ses parents furent saisis du plus profond étonnement, et il leur enjoignit instamment de ne parler à personne de ce qui était arrivé. Mais le bruit s'en répandit dans tout le pays. »

C'est pour les apôtres, particulièrement, semble-

t-il, que ce grand miracle a été accompli, puisque seuls, avec les parents de la jeune fille, ils sont admis à être témoins de la résurrection. Dans toute cette partie de l'Evangile une chose paraît frappante : c'est le soin que le Sauveur prend de développer en leur cœur une foi de plus en plus parfaite en sa divinité, par des miracles de tout genre, si éclatants, et qui se succèdent à de si courts intervalles. Il leur laisse pour ainsi dire à peine le temps de se remettre de l'impression produite sur eux par quelqu'une de ces merveilles, et déjà une autre vient les surprendre.

« Lorsque Jésus sortit de là, deux aveugles le suivirent en criant : Fils de David, ayez pitié de nous ! » Sous l'influence de la grâce et de l'impression produite par les prodiges que Jésus sème sous ses pas, ces deux infortunés ont conçu de lui la plus haute opinion ; le titre qu'ils lui donnent montre qu'ils le considèrent comme le Messie, et leur cris témoignent d'une ferme confiance en son pouvoir et en sa bonté compatissante. Cependant le Sauveur, qui veut mettre leur foi à l'épreuve, semble d'abord ne point faire attention à leurs cris ; il les laisse s'attacher à ses pas et implorer sa pitié, sans se retourner vers eux. Mais ils ne se découragent point. « Quand il fut arrivé à la maison, les aveugles s'approchèrent de lui. Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? — Oui, Seigneur, dirent-ils. Alors, il toucha leurs yeux en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts. Jésus leur fit cette recomman-

dation expresse : Veillez à ce que personne n'en sache rien. Mais eux, en s'en allant, publièrent sa renommée dans toute la contrée. » Le Sauveur n'a rien à craindre, ni pour lui, ni pour son œuvre ; les hommes et les choses sont en sa main. Il prend soin cependant que le bruit fait autour de ses miracles ne devienne ni un obstacle à la liberté de sa mission, ni un prétexte à inquiéter ses disciples.

« Quand les aveugles furent sortis, on lui présenta un homme muet, qui avait en lui un démon. Le démon fut chassé et le muet parla. La multitude disait dans son admiration : On n'a jamais vu pareille chose en Israël. Mais les Pharisiens reprenaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » Rien de vivace comme la calomnie, quand le vice jaloux en a besoin contre la vertu. Aucune réfutation ne l'arrête. Le Sauveur a voulu connaître cette épreuve, pour mériter à ses enfants la grâce de la supporter.

A la suite de la résurrection de la fille de Jaïre et des autres miracles accomplis à Capharnaum, « Jésus parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leur synagogues, prêchant l'Evangile du royaume et guérissant toutes les maladies et les infirmités ». Durant ce nouveau voyage à travers la Galilée, « en voyant les foules il en eut pitié ; c'était partout l'abattement et la misère de brebis qui n'ont pas de pasteur ». Cependant elles étaient prêtes à recevoir la Bonne Nouvelle, car le Sauveur en parla à ses disciples comme d'une ré-

colte abondante qui n'attendait que la faux. La moisson est grande, leur dit-il, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître du champ d'y envoyer des moissonneurs ». Or, Notre Seigneur jugeait le moment venu de les y envoyer eux-mêmes, afin de les exercer à leur vocation future. Jusque-là, ils étaient toujours restés près de sa personne, écoutant ses enseignements et l'accompagnant dans ses travaux. Mais il y a une grande différence entre voir agir un autre et agir soi-même. Ils allaient appliquer, dans un premier essai, l'expérience acquise, en portant la parole du divin Maître à ces populations qui sentaient le besoin d'un Rédempteur et aspiraient à leur délivrance. Ils seraient près d'elles les instruments de la compassion miséricordieuse qui débordait du cœur de Jésus pour cette pauvre humanité, en proie à toutes les misères et sans défense.

Quand le Sauveur eut terminé sa course dans la Galilée, il réunit ses douze apôtres et les chargea de cette mission. Mais, avant leur départ, il leur adressa une instruction spéciale, qui devait être pour eux et pour leurs successeurs ce que le Sermon sur la montagne est pour le peuple chrétien. Le Sermon sur la montagne est le code de la morale chrétienne ; le discours de Jésus à ses apôtres est celui de la perfection sacerdotale et apostolique. C'est la partie la plus précieuse et la plus féconde de la morale évangélique.

Notre Seigneur fixe d'abord le champ de leur ministère : « N'allez point vers les Gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains, mais allez

plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Le Messie avait été spécialement promis aux Juifs par les prophètes. Ce n'est qu'après avoir recueilli les « brebis perdues » de ce peuple, et après avoir été rejeté par la Synagogue, qu'il devait se tourner vers les païens et les appeler au salut. Le peuple de la promesse devait être la souche primitive du christianisme, sur laquelle seraient ensuite greffées les branches étrangères de la gentilité.

L'objet de la mission des apôtres est également spécial et circonscrit : « Allez donc, et dites-leur : Le royaume des cieux est proche. » Jésus ne les charge donc pas d'entrer dans le détail des vérités de la foi, ni d'exposer l'ensemble des dogmes révélés : ils n'étaient pas encore assez instruits pour cela, et il fallait qu'auparavant ils fussent éclairés par le Saint-Esprit. Ils se borneront à préparer le peuple juif à la foi en Jésus-Christ, à lui annoncer, à l'exemple de Jean-Baptiste, que le Messie, objet de l'attente universelle, est au milieu de lui.

Ils prouveront leur mission par des miracles. Jésus leur communique le pouvoir d'opérer ceux que lui-même accomplissait, et qui étaient la figure des grâces spirituelles que l'humanité devait attendre du Dieu libérateur : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. »

Mais, pour être béni et fructueux, le ministère de l'apôtre doit s'exercer selon l'esprit de son divin Maître. Il demande d'abord l'esprit de désintéressement. Faites usage gratuitement de la puissance que vous avez reçue gratuitement : « Vous

avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.» La grâce est un don trop précieux pour être compensée par un avantage temporel. Les Juifs doivent voir que vous travaillez non pour le gain, mais pour le salut et le bonheur des hommes. Il faut, en outre, le détachement des biens de la terre et l'amour de la sainte pauvreté : « N'ayez en votre possession ni or ni argent, ni même aucune monnaie de cuivre dans votre ceinture, ni de sac de provisions pour la route, ni deux tuniques (pour en avoir une de rechange), ni chaussures (mais seulement des sandales), ni deux bâtons. » Une confiance absolue dans la Providence de Dieu soutiendra ce détachement. Il saura pourvoir aux besoins de ses envoyés ou par lui-même, ou en inspirant à d'autres de pourvoir à leurs nécessités. « Car, ajoute Jésus, à l'ouvrier est due sa nourriture. »

Le Sauveur trace ensuite à ses apôtres la conduite qu'ils doivent tenir dans leur ministère. Ils demanderont l'hospitalité à celui qui leur sera désigné, non comme le plus riche et le plus hospitalier, mais comme le plus digne et le plus vertueux, comme le mieux disposé à recevoir la semence évangélique : « En quelque ville ou village que vous entriez, enquérez-vous du plus digne. » Afin de ne pas offenser celui qui les aura reçus, et pour éviter le soupçon de légèreté, de recherche de leurs aises, ils ne changeront pas de demeure : « Et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. » En entrant dans la maison, saluez avec amitié, et selon la formule en usage, ceux qui l'habitent : « En entrant dans la maison, saluez-la et dites : Paix à cette

maison ». Dans la bouche des apôtres ce souhait de paix ne serait pas une simple formule de politesse, mais une bénédiction divine. « Si la maison en est digne, votre paix descendra sur elle ; si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous », comme à la source dont elle émanait ; elle ne profitera point à ceux à qui vous la souhaitiez ; vous irez la porter à d'autres qui la recevront. La responsabilité retombera sur ceux qui auront refusé les grâces divines. Mais si personne ne veut recevoir les envoyés du Seigneur ?« Que si nul ne vous reçoit ou n'écoute votre parole, sortez de cette maison ou de cette ville, en secouant la poussière de vos pieds, en témoignage contre elle. » C'était une action symbolique, appropriée à l'esprit des Orientaux et en usage chez les Hébreux, lorsqu'ils voulaient exprimer leur mépris pour les païens. Aux yeux des Juifs, toute terre étrangère était impure, et ils devaient en secouer la poussière comme une souillure. « Je vous le dis, en vérité, ajoute Jésus, au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour la terre de Sodome et de Gomorrhe que pour cette ville-là. » La grandeur du crime et celle du châtiment se mesurent d'après les grâces qu'on reçoit et dont on abuse. Les Juifs endurcis étaient plus coupables que les habitants de Sodome et de Gomorrhe, parce qu'ils recevaient des grâces plus abondantes, et qui les laissaient sans excuse. L'incrédulité obstinée constitue le péché contre le Saint-Esprit, dont le Sauveur a dénoncé l'énormité.

Jusqu'ici, les avis de Notre Seigneur concernaient la mission actuelle des apôtres en Galilée. Après les

y avoir suffisamment préparés, il entr'ouvre devant leurs yeux le voile qui recouvre un avenir prochain. Les apôtres n'étaient pas encore entièrement dégagés des idées répandues alors parmi les Juifs sur la prospérité temporelle du royaume messianique, et ils avaient besoin d'être initiés aux mystères de la croix de Jésus. Le Sauveur leur annonce les épreuves qui marqueront l'autre phase de leur apostolat, après la descente du Saint-Esprit, lorsqu'ils iront porter la lumière de la foi jusqu'aux extrémités du monde. Qu'ils ne s'y trompent point, ce n'est pas à la paix, c'est au combat que leur mission les appelle ; ce ne sont pas les richesses et les délices d'une prospérité mondaine qui les attendent, mais les persécutions et les supplices. « Voilà que je vous envoie comme des brebis (faibles et sans défense), au milieu des loups (cruels et dévorants). » Saint Clément, pape du premier siècle, rapporte ici, dans une de ses épîtres, que, quand le Sauveur prononça ces paroles, Simon-Pierre interrompit : « Mais si les loups dévorent les brebis ? — Quand l'agneau est mort, répondit Jésus, il ne craint plus le loup. » Le Sauveur trace à ses apôtres la conduite à tenir au milieu des persécutions, et leur indique les moyens d'en triompher. « Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme les colombes. » Le serpent a toujours été considéré comme l'emblème de la prudence habile, et la colombe comme celui de la douceur et de l'innocence. La prudence serait nécessaire pour éviter les pièges ; la douceur, pour gagner les cœurs et les convertir. La prudence, si elle n'est tempérée par

la simplicité, dégénère en ruse et en astuce; la simplicité, dénuée de prudence, n'est plus qu'indiscrétion et sottise. Seul, l'esprit de Dieu apprend à réunir dans une heureuse harmonie ces deux vertus opposées.

La prudence sera de se défier des hommes. Jésus annonce alors à ses apôtres les dangers qu'ils leur feront courir et les souffrances qu'ils leur feront endurer: « Gardez-vous des hommes, car ils vous traduiront devant les tribunaux et vous flagelleront dans leurs synagogues; ils vous conduiront, en haine de moi, devant les rois et les magistrats; là, vous me rendrez témoignage devant eux et devant les nations païennes. » On voit, dans les Actes des apôtres, comment tout cela s'est vérifié à la lettre. Et voici la simplicité de la colombe: « Lorsqu'ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas d'avance de la manière dont vous répondrez ». N'en soyez pas anxieux, ne comptez pas sur vos propres talents, mais reposez-vous-en sur l'inspiration du Saint-Esprit, qui ne vous fera pas défaut, et qui vous suggérera ce que vous devez dire et comment le dire: « Car, ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » Promesse divine, admirablement réalisée. Elle explique tant de réponses faites par les disciples du Christ dans les situations les plus tragiques, réponses tellement sublimes, extraordinaires de sagesse, de force et d'à-propos, que, humainement, on serait tenté de les trouver invraisemblables.

Les haines particulières se joindront aux poursuites de l'autorité publique pour attirer la persé-

cution; la corruption humaine se soulèvera de toutes parts contre une loi qui la combat; les liens du sang eux-mêmes ne seront pas respectés : « Le frère livrera son frère à la mort, le père, son propre fils, les enfants s'élèveront contre leurs parents, et vous serez en haine à tous à cause de moi », car on vous rendra responsables de ces maux de famille, la persécution en sera redoublée. Si le disciple du Christ ne doit pas la redouter, il ne doit pas non plus, par défaut de prudence, s'y exposer témérairement. Ce serait tenter Dieu et arrêter l'apostolat. Mieux vaudrait l'éviter par la fuite, s'il est possible: « Lors donc qu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Mais Jésus ne dit pas à ses apôtres de cesser la prédication. Cette fuite sera une occasion de porter la lumière de la foi à d'autres régions : « Je vous le dis, en vérité, vous n'aurez pas achevé d'évangéliser toutes les villes d'Israël avant que le Fils de Dieu ne vienne. » Il viendra visiter son peuple et faire éclater sur l'ingrate Jérusalem les rigueurs de la justice divine.

Ce que le Sauveur avait dit des persécutions et des haines intestines que soulevait la propagation de son règne ne devait pas se vérifier seulement du temps des apôtres. L'histoire des premiers siècles de l'Eglise a justifié ces paroles prophétiques. « Le mari jaloux, écrira Tertullien, chasse son épouse devenue prodigue en se faisant chrétienne ; le père repousse son fils qui vient d'apprendre à l'école de Jésus-Christ l'obéissance filiale ; le maître oublie l'humanité à l'égard du serviteur que la foi a rendu fidèle..., toutes les vertus deviennent odieuses,

dès qu'elles sont jointes au nom de chrétiens. »

La dernière partie des instructions du Sauveur dans ce discours s'applique à toutes les missions qui auront lieu jusqu'à la fin des temps. Elle est pleine d'encouragements et de promesses. L'exemple de leur divin Maître et la pensée qu'il les a précédés dans le chemin des souffrances soutiendront le courage de ses envoyés : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. C'est assez pour l'un d'être traité comme son Maître, et, pour l'autre, comme son seigneur. S'ils ont appelé Béelzébuth le chef de la famille, combien plus persécuteront-ils ses serviteurs ! » L'apôtre ne craindra donc pas les mensonges et les calomnies des hommes. Quoique la prédication de Jésus n'eût rien de caché, il est vrai néanmoins que son ministère dut s'envelopper d'une obscurité relative. Les apôtres eux-mêmes, et leurs premiers successeurs devront user de discrétion et ne pas livrer tous les mystères aux païens, comme des perles jetées sous les pieds des pourceaux. Ceux-ci, dans leur ignorance, se livreront à des inventions monstrueuses contre les prédicateurs de l'Evangile. Mais, peu à peu, la lumière se fera sur ce qu'ils sont et sur la pureté de leurs intentions, et on reconnaîtra alors en eux, comme dans leur maître, des bienfaiteurs de l'humanité : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu. » Ne craignez donc point d'annoncer hardiment la vérité, et ne doutez pas de son triomphe : « Ce que je vous ai dit en particulier, loin de la foule et du tumulte, dites-le à

la lumière du soleil et dans les places publiques : « Ne craignez donc point ces imputations ; ce que je vous dis dans les ténèbres dites-le à la lumière, et ce que je confie à vos oreilles prêchez-le sur les toits »,c'est-à-dire sur les terrasses, qui, en Orient, forment le toit des maisons.

Les prédicateurs du Christ tireront un nouvel antidote contre la crainte, soit des jugements divins, encore plus redoutables que les persécutions humaines, soit de la vigilance paternelle du Seigneur sur les siens. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans la géhenne. Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as ? Cependant il n'en tombe pas un à terre sans la volonté de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point. Vous valez mieux que beaucoup de passereaux. » Notre Seigneur ramène ses ouvriers apostoliques à la pensée du jugement divin : il sera leur triomphe, comme il pourrait devenir leur condamnation : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. Mais quiconque me renie devant les hommes, je le renierai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux.

Il fallait encore fortifier les prédicateurs de l'Evangile contre une autre épreuve, moins terrible en apparence, souvent plus redoutable que les tyrans et les tortures : c'est celle qu'ils auraient à subir, et leurs disciples aussi, de la part de leurs proches. Les uns emploieraient la violence, mais d'autres

auraient recours à la tendresse et aux larmes. Les plus belles âmes y sont sensibles, et peu s'en faut qu'elles ne se reprochent d'y résister. Or, la chair et le sang doivent apprendre que, si toute crainte doit céder à la crainte du Très-Haut, son amour doit aussi l'emporter sur tous les autres amours. Car c'est le sens de ces oracles si effrayants pour la nature, et pourtant si conformes aux lumières d'une raison épurée, puisqu'ils n'expriment que les droits de Dieu, ceux qu'il y aurait autant d'aveuglement que d'impiété à lui disputer : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, déclare le Sauveur, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Il est bien vrai, néanmoins, que Jésus-Christ venait apporter aux hommes la paix, la paix véritable qui devait les réconcilier avec Dieu et avec eux-mêmes. Mais il ne devait pas faire cette paix d'une façon magique ; il fallait qu'elle s'établît sur les ruines des passions humaines, et celles-ci ne se laissent pas vaincre sans résistance. C'est pourquoi le Christ met entre les mains de ses apôtres le glaive de la parole de Dieu, afin qu'il rompe, s'il le faut, les liens les plus étroits de la nature. Le Christ ne sera pas la cause des divisions, il n'en sera que l'occasion. Mais il exige un amour disposé à tous les sacrifices nécessaires. « Car je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, et la bru de sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Il n'y a qu'un Dieu qui puisse parler de la sorte, se placer, dans notre affection,

au-dessus d'un père ou d'une mère, exiger un amour aussi absolu. Jamais prophètes ni apôtres n'ont tenu un pareil langage : « Celui, ajoute Notre Seigneur, qui n'est pas prêt à porter la croix derrière moi, n'est pas digne de moi. » Ce jour-là tombe pour la première fois des lèvres du Sauveur cette parole qui deviendra la grande loi de la vie chrétienne : porter sa croix et le suivre. Il développe cette pensée par un paradoxe d'une grande profondeur. Ce paradoxe repose sur la double signification du mot « âme » qui, dans ces paroles, désigne, d'une part, la vie physique, et, de l'autre, la vie spirituelle et éternelle de l'autre monde. « Celui qui voudra sauver son âme en cette vie la perdra ; et celui qui perdra son âme à cause de moi la sauvera.

Cependant, les disciples du Christ ne rencontreront pas que des ennemis, leurs épreuves seront tempérées par la consolation de se voir accueillis et protégés en maintes circonstances ; ils trouveront aussi des cœurs bien disposés qui les recevront avec joie. Le Sauveur termine ses instructions en leur ouvrant cette perspective reposante, et en annonçant les récompenses qui stimuleront ces généreuses bonnes volontés. Il est reconnu par tous qu'un ambassadeur représente le prince qui l'envoie : « Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète (un de mes ministres), en cette qualité (et non par des considérations humaines), recevra la récompense du prophète », car il sera entré en participation de ses travaux apostoliques, en contribuant, autant qu'il dépend de lui, par son

hospitalité, à la propagation de l'Evangile. « Et celui qui reçoit un juste (un de mes disciples, quand même il ne serait pas honoré du ministère apostolique) en qualité de juste, aura la récompense du juste » ; il entrera également en participation de ses bonnes œuvres et de ses prières. Et ce n'est pas seulement aux grandes charités que sont faites ces promesses ; la plus modeste portera son fruit. « Et quiconque aura donné à un de ces humbles (ils sont si petits aux yeux du monde !) un verre d'eau fraîche, en qualité de disciple, aura sa récompense. »

Quand Jésus eut achevé de faire ces recommandations à ses douze apôtres, « ils s'en allèrent et parcoururent les villages. Ils exhortaient les hommes à faire pénitence, prêchaient l'Evangile de tous côtés, chassaient beaucoup de démons, faisaient des onctions avec l'huile sur beaucoup de malades et les guérissaient ». Jésus partit de son côté pour enseigner et prêcher dans les villes du pays.

La nouvelle se répandit alors que Jean-Baptiste était mort. Renfermé depuis douze mois dans la forteresse de Machéronte, il s'y montrait tel qu'il avait paru sur les rives du Jourdain ; ni caresses ni menaces n'avaient fléchi son courage. Hérode tremblait à l'entendre, incertain entre le remords et la passion. « Mais Hérodiade n'avait pas désarmé contre Jean, et cherchait à le faire périr. Cependant ses efforts étaient vains. Car Hérode avait pour lui une crainte respectueuse, le sachant juste et saint. Il agissait même en beaucoup de choses sur son conseil, et l'écoutait volontiers. Mais enfin le jour

favorable (aux desseins de la reine adultère) arriva. C'était le jour de la naissance d'Hérode. Il donna à cette occasion un grand festin aux grands de sa cour, aux premiers officiers de ses troupes et aux principaux personnages de la Galilée. » Hérodiade avait ménagé au roi un plaisir plus excitant que les fumées du vin, et qui devait l'enivrer et le mettre à sa merci. Les danses lascives de l'Italie lui étaient connues. Elle savait quelles séductions leur prêtaient les chœurs de jeunes filles représentant dans leurs gestes des scènes qui révolteraient notre pudeur. Ces jeux avaient pénétré dans le palais du tétrarque. Hérodiade voulut que sa fille, Salomé, elle-même, y prît part. L'effet ne déçut pas son attente. « La fille d'Hérodiade étant entrée dans la salle du festin dansa devant Hérode, et elle lui plut tellement, et à ses convives aussi, qu'il lui dit : Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. Il ajouta même avec serment : Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, serait-ce la moitié de mon royaume. La jeune fille sortit et dit à sa mère : Que demanderai-je ? » L'adultère triomphante tenait sa vengeance. « Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. Salomé se hâta de rentrer près du roi et lui déclara : Je veux que vous me donniez sur-le-champ la tête de Jean-Baptiste sur un plat », et sans doute elle lui présenta un de ceux qui étaient sur la table. « Le roi en fut très affecté ; néanmoins, à cause de son serment fait devant les convives, il ne voulut pas lui refuser. Il envoya le bourreau avec ordre de lui rapporter la tête de Jean-Baptiste sur un plat. Il le

donna à la danseuse qui le donna à sa mère. » Pour ajouter à cette scène d'horreur, si l'on en croit une tradition rapportée par saint Jérôme et Nicéphore, Hérodiade perça d'aiguilles la langue qu'elle n'avait pu enchaîner, et ordonna de jeter dans les ravins de Machéronte le corps mutilé, pour être la pâture des chiens et des oiseaux de proie. Mais « les disciples de Jean, avertis de sa mort, vinrent prendre le corps, l'ensevelirent et le placèrent dans un tombeau. Puis ils vinrent en informer Jésus ».

Dieu vengea sans retard la mort du prophète : depuis l'heure où la tête de Jean fut présentée au tétrarque, celui-ci ne connut plus le repos. Poursuivi par le remords, partout il voyait la tête ensanglantée. A son indolence succédèrent les terreurs et les vagues soupçons. Jusqu'alors le nom de Jésus l'avait peu touché, il en prit subitement ombrage. Quelques jours plus tard, le bruit vint à Machéronte que le Sauveur entraînait les foules et multipliait les prodiges. Hérode en trembla. C'est lui, s'écriait-il, c'est Jean-Baptiste qui revient! Vainement ses courtisans lui disaient, les uns : « C'est Elie ; d'autres, c'est un des anciens prophètes », Hérode, lui, n'avait que sa victime sous les yeux : « C'est Jean, répétait-il, celui qui baptisait. Il est ressuscité. C'est pour cela qu'il opère des prodiges. » Et impatient d'éclaircir ses doutes, « il cherchait à voir Jésus ».

« Sur ces entrefaites, les apôtres revinrent auprès de Jésus », soit que leur mission ait été sus-

pendue à cause de la mort du Précurseur, soit qu'elle fût terminée. Ils avaient besoin de détente. Leur bon Maître leur dit : « Venez dans le désert, et reposez-vous un peu. En effet, ceux qui allaient et venaient étaient en tel nombre qu'on n'avait pas même le loisir de manger. » Jésus, d'ailleurs, était informé de ce qui se passait à la cour d'Hérode. Nul doute qu'il ne fût bientôt contraint de suspendre son ministère en Galilée. Le retour des apôtres le décida à passer sans délai sur les terres du tétrarque Philippe. « Il les prit donc, s'embarqua avec eux et se retira de l'autre côté de la mer de Galilée, près d'un endroit appelé Bethsaïda. » Ce désert se trouvait au nord du lac, un peu à gauche de l'embouchure du Jourdain. Il y avait deux villages du nom de Bethsaïda. Philippe avait nommé celui-ci Bethsaïda-Julia, en l'honneur de Julia, fille d'Auguste. Autour de cette ville naissante s'étendaient de vastes solitudes, bornées à l'Orient par des collines dénudées et désertes. L'autre Bethsaïda était un bourg de pêcheurs, situé, à l'ouest, sur le bord du lac, un peu au-dessus de Capharnaüm. On verra le Sauveur y renvoyer ses apôtres, après le grand prodige qu'il accomplit dans le pays inculte où il s'était transporté avec eux.

Ils n'y jouirent point de la solitude. « La fête de Pâque était proche. » Les pèlerins arrivaient en foule de la Galilée et de l'Iturée à Capharnaüm, pour se rendre de là à Jérusalem. Tous voulaient voir Jésus à leur passage. Son départ pour l'autre rive du lac ne put rester caché. « On l'avait vu partir avec les disciples, et beaucoup en furent infor-

més. Témoins des miracles qu'il faisait en faveur des malades, les gens partirent en grand nombre de toutes les villes, et, se hâtant de gagner à pied l'endroit où allaient les disciples, ils y arrivèrent avant eux. » Il n'y avait sans doute pas de vent et la navigation était plus lente que la marche. « En débarquant Jésus vit une foule nombreuse, et se prit de pitié pour tous ces hommes qui étaient comme des brebis sans pasteur. Il leur fit bon accueil, s'achemina vers la montagne, et là s'assit avec ses disciples. Puis il entretenait tout ce peuple du royaume de Dieu, leur faisait beaucoup d'instructions, guérissait leurs malades et tous ceux qui avaient besoin de son secours. »

Cette foule s'était mise en route avec hâte, sans se munir de provisions suffisantes. Or, la journée s'était passée à écouter les enseignements du divin Maître, à solliciter et à recueillir ses faveurs. L'endroit était désert. Comment cette multitude allait-elle trouver de quoi suffire à sa subsistance? Ce fut pour le Sauveur l'occasion d'accomplir un de ses plus grands prodiges, où il se proposait de figurer celui de l'Eucharistie qu'il institua un an plus tard, à la veille de sa mort.

« Les heures s'écoulaient, le jour commençait à décliner et le soir arrivait. Les douze s'approchèrent alors de lui et dirent : Le lieu est désert et l'heure est déjà avancée. Congédiez-les, pour qu'ils aillent dans les villages et les fermes du voisinage trouver à se loger et à acheter des vivres. Jésus leur dit : Ils n'ont pas besoin d'y aller ; donnez-leur vous-mêmes à manger ; et s'adressant à Phi-

lippe : Où achèterons-nous des pains pour qu'ils puissent manger ? Il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait faire. Allons acheter pour deux cents deniers de pain, repartirent quelques disciples, et nous leur donnerons à manger. Philippe répondit : Deux cents deniers de pain ne leur suffiraient pas pour que chacun en reçoive un petit morceau. Jésus leur dit : Combien de pains avez-vous ? Allez et voyez. Quand on s'en fut rendu compte, un des disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce pour tant de monde ? C'est tout ce que nous avons, reprirent les autres disciples, à moins d'aller acheter des vivres pour toute cette foule ? Jésus dit : apportez-les-moi ; et il ajouta . Faites asseoir tout le monde par groupes sur le gazon. Il y avait en effet beaucoup d'herbe en cet endroit. Ils s'y assirent par groupes de cent et de cinquante symétriquement disposés. Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les partagea à ses disciples pour les distribuer à la foule. Tous mangèrent autant qu'ils voulurent et furent rassasiés. Quand ce fut fait, il dit à ses disciples : Ramassez les débris qui sont restés, pour qu'ils ne soient pas perdus. Ils les ramassèrent donc et remplirent douze corbeilles des débris qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé. » Les Juifs estimant souillé tout ce qui touchait un païen portaient en voyage des corbeilles d'osier contenant leurs vivres et aussi le foin qui leur servait de lit.

Dans la Galilée des nations ces précautions étaient presque aussi nécessaires qu'en pays étranger. « Or, le nombre des convives avait été d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. »

Par ce grand miracle, celui qui nourrit le monde tout entier en créant les moissons avec quelques grains venait d'opérer en quelques instants ce que, chaque année, sa Providence accomplit en plusieurs mois. Aux noces de Cana il avait changé une substance en une autre; ici il fait mouvoir et combine les substances dans des conditions insolites. Empruntant invisiblement à la nature qui l'entoure les éléments constitutifs que le grain emprunte lui-même pour se multiplier, il en forme instantanément, non plus des grains d'orge, mais le pain lui-même tel que l'homme le fait quand il prépare sa nourriture. L'objet d'une seconde multiplication, qui eut lieu plus tard, fut le pain de froment qui est la propre matière du sacrement de l'Eucharistie.

La promesse du « pain de vie » qui devait suivre, le lendemain, montre quelle signification Jésus attachait à ce miracle. La vue des pèlerins montant à Jérusalem, l'approche de la Pâque à laquelle il ne pouvait plus assister sans péril, la pensée de la dernière Cène, qui devait un an plus tard substituer à l'agneau pascal une chair immortelle, tout le porta à annoncer dès cette heure le grand mystère de son amour. L'Église primitive était si convaincue de cette interprétation que, durant cinq siècles, pour figurer l'Eucharistie, elle représentait

non la cène, mais la multiplications des pains. Jésus, en accomplissant ce prodige, préparait donc les esprits à de plus hautes vérités, mais, loin de répondre à ce dessein du Seigneur, l'émotion de la foule ne fit que ranimer les visions de félicité et de gloire temporelles qui hantaient l'esprit des Juifs. Les apôtres eux-mêmes se laissaient séduire à ces rêves, au contact de cet enthousiasme, et le Sauveur, voulant prévenir un soulèvement qui eût réuni sur sa mission les colères d'Hérode, du sanhédrin et de Rome, dut faire acte d'autorité envers eux. « Quand tous ces hommes virent le miracle que Jésus avait fait, ils disaient : C'est bien lui le prophète qui doit venir en ce monde. Jésus sachant qu'ils voulaient venir pour l'enlever et le faire roi, contraignit sur-le-champ ses disciples à monter en barque », et à le précéder au delà du lac, à Bethsaïda, pendant qu'il congédiait la foule. Les disciples descendirent donc à la mer le soir même, « et Jésus, après avoir renvoyé la multitude, s'enfuit seul dans la montagne et se mit en prière ».

Cette nuit même, Jésus fit un autre miracle, destiné à développer la foi de ses apôtres. Ils ne comprenaient pas le sens de sa mission, ni le caractère de ses miracles ; les vieux préjugés des Juifs sur le rôle du Messie avaient encore racine dans leurs cœurs. Cependant, peu à peu et graduellement, Notre Seigneur les habituait à tout supporter avec confiance. La tempête qui les assaillit pendant la traversée de retour leur ménagea un exercice de patience et une leçon de confiance plus grande que

celle où Jésus était présent au milieu d'eux, dormant, il est vrai, mais prêt à leur porter secours. Cette fois, il était absent. La foi de Pierre lui-même, le plus convaincu et le plus ardent, a besoin d'une preuve sensible, et, après l'avoir obtenue, il s'abandonne à une crainte qui lui attire un reproche mérité.

« Cependant les apôtres étaient montés en barque et faisaient la traversée vers Capharnaüm, sans que Jésus, resté seul sur la terre, fût venu les rejoindre. Les ténèbres s'étaient faites. Le vent était contraire et soufflait très fort, la mer grossissait, de sorte qu'au large la barque était agitée par les flots, et qu'on avait grand'peine à ramer », la voile ne pouvant servir par un pareil temps. « C'était déjà la quatrième veille de la nuit », de trois à six heures du matin, « et ils n'avaient fait à la rame qu'environ vingt-cinq ou trente stades », soit à peu près cinq kilomètres, « quand Jésus, qui les voyait en peine, se mit à marcher sur la mer et à passer près du bateau, comme s'il voulait aller au delà. Tous, en le voyant, furent bouleversés et dirent : C'est un fantôme ! Et ils poussèrent des cris d'effroi. Mais aussitôt Jésus leur adressa la parole et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur. Pierre répondit : Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux. — Viens, lui dit-il. Et Pierre, descendant de la barque, marcha sur l'eau pour venir à Jésus. Mais, voyant la violence du vent, il eut peur et commença à s'enfoncer. Seigneur ! s'écria-t-il, à mon secours ! Aussitôt Jésus étendit la

main, le saisit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Les disciples voulurent prendre Jésus dans leur barque. Sitôt qu'il y fut monté, le vent cessa, et le bateau se trouva immédiatement au rivage où ils allaient. « Tous ceux qui étaient de la traversée en furent déconcertés, car déjà ils n'avaient rien compris au miracle des pains : leur cœur était aveuglé. Ils vinrent se prosterner aux pieds de Jésus, en disant : « Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu. Après la traversée, ils arrivèrent à la terre de Génésareth », plaine avoisinant Capharnaüm, « et y abordèrent. A peine étaient-ils sortis du bateau que les gens du pays reconnurent Jésus ; ils en envoyèrent répandre la nouvelle et parcourant eux-mêmes toute la contrée, ils lui apportèrent de toutes parts les malades sur des grabats. Partout où il entrait, dans les bourgs, les fermes ou les villes, on mettait les infirmes sur les places et on le priait de les laisser au moins toucher la frange de son vêtement ; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris ».

Cependant les cinq mille hommes nourris au désert n'étaient pas tous partis quand Notre Seigneur les avait congédiés. Le soir du miracle, « la foule avait vu qu'il n'y avait là qu'une seule barque, et que Jésus n'y était pas entré avec ses disciples, mais que ceux-ci étaient partis seuls ». Au matin donc, ils le cherchèrent par les collines et par les plaines, mais ce fut vainement, et ils conclurent qu'il avait rejoint ses compagnons par quelque voie inconnue. Dans l'intervalle, « d'autres

barques arrivèrent de Tibériade, jusqu'auprès de l'endroit où l'on avait mangé le pain, après que le Seigneur eut rendu grâces », leurs patrons sachant qu'ils trouveraient de nombreux passagers. « Lors donc que la foule eut vu que Jésus n'était pas là, non plus que ses disciples, les gens montèrent dans les barques et revinrent à Capharnaüm, à la recherche de Jésus. » Le Sauveur était alors dans l'une des synagogues de cette ville. « Quand ils l'eurent trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : « Maître, quand donc êtes-vous venu ici ? » Le Sauveur ne satisfit pas leur curiosité, mais, perçant jusqu'au fond ces cœurs affamés de biens matériels, il dévoila leurs intentions : « Vous me cherchez, leur dit-il, mais ce n'est pas à cause des miracles que vous avez vus », par foi en l'Evangile qu'ils confirment, ni pour obtenir la vie éternelle qu'il vous offre ; « c'est à cause du pain que vous avez mangé et dont vous avez été rassasiés. Travaillez », car cela réclamera vos efforts, « travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de l'Homme vous donnera ; car c'est lui que le Père a marqué de son sceau », qu'il vous a désigné comme Messie par son propre témoignage à mon baptême, par la voix des prophètes et par des miracles sans nombre.

Jésus, par ces paroles, transportait les désirs des Juifs d'un aliment sensible à la nourriture immatérielle, qui est celle de l'esprit. Il leur découvrait qu'il ne venait pas fonder un royaume temporel, comme ils l'espéraient, mais régner sur les âmes.

Il saisit le fait du pain matériel donné et mangé la veille pour en faire le thème d'un enseignement sublime qui, d'un bout à l'autre, va rouler sur l'idée mystique d'un aliment offert à l'âme par le Fils de Dieu. C'est la promesse du « pain de vie ». Faite et réitérée dans les termes les plus formels, elle rebute ce peuple. Capharnaüm, jusque-là si enthousiaste de son prophète, le rejette, comme avait fait Nazareth ; bientôt la Galilée suivra cet exemple, présage des abandons et des périls qui attendent le Sauveur dans la troisième année de son ministère.

Les Juifs ne comprenaient pas bien de quelle nourriture Jésus parlait. Croyant qu'il en promettait une plus merveilleuse encore que celle reçue la veille, et qui aurait la vertu d'empêcher de mourir ; habitués aussi à faire consister la perfection dans de multiples observances extérieures, « ils lui dirent : Quelles œuvres devons-nous faire qui soient agréables à Dieu » ? Le Sauveur les conduit tout à coup au cœur du sujet qu'il voulait traiter : la foi en sa personne et en sa mission. La foi est la condition première et indispensable pour que les cœurs plaisent à Dieu ; c'est celle qui ouvre le royaume des cieux ; sans elle, il n'y a pas de participation au pain de vie et à ses divins effets. « Jésus leur répondit : L'œuvre que Dieu demande de vous, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Ses auditeurs croient trouver dans sa réponse l'occasion de le ramener à cette nourriture encore plus miraculeuse que celle du désert, qu'ils attendaient maintenant de lui. « Quel miracle faites-

vous donc, répliquèrent-ils, afin que nous le voyions et que nous croyions en vous », comme au Fils de Dieu et au Messie ? « Que faites-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger un pain du ciel. » Comme si ces hommes indociles et ingrats disaient : Vous avez nourri miraculeusement quelques milliers de personnes, Moïse en a nourri six cent mille ; vous l'avez fait une fois, la manne a nourri nos pères pendant quarante ans. Le miracle de Moïse surpasse beaucoup celui d'hier. Faites un miracle comparable à celui de Moïse ; assurez notre existence pour de longues années, et nous croirons en vous. « En vérité, je vous le dis, reprit Jésus, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel » ; la manne n'a été ainsi appelée que parce qu'elle tombait de la région supérieure de l'air, comme on dit : les oiseaux du ciel, mais elle ne venait pas du sein de Dieu. « C'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde. » Les Juifs, toujours alléchés par l'espoir d'une nourriture miraculeuse, et ne comprenant pas plus ce que Jésus disait de ce pain que la Samaritaine n'avait compris « l'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle », répondirent comme elle : « Seigneur, dirent-ils, donnez-nous toujours ce pain ».

Jésus, qui commençait à entrer dans les profondeurs du mystère qu'il avait à leur annoncer, les désabusa par ces paroles : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif », tous ses

désirs seront comblés. « Mais, je vous l'ai dit : vous m'avez vu ; vous avez vu les miracles que j'opère, et cependant, vous ne croyez point ». Dès lors, c'est inutilement que vous me suivrez, ce n'est point en s'attachant à mes pas par les pieds du corps, c'est par la foi qu'on vient vraiment à moi. Cependant votre incrédulité n'arrêtera pas les desseins de la miséricorde divine ; vous n'êtes pas du nombre de ceux qui y répondent, mais d'autres, plus fidèles que vous, recevront les grâces qui vous étaient préparées. « Tout ce que mon Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le repousserai point, parce que je suis venu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » En parlant de la volonté du Père et de celle du Fils, comme de deux volontés différentes, Jésus parle de sa volonté humaine, car la volonté du Père et la volonté divine du Fils sont une même volonté. Le Sauveur indique seulement que telle est la soumission de sa volonté humaine à celle du Père que toute répugnance de sa part, s'il en existait, céderait à cette amoureuse soumission, « Or, la volonté du Père qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. » Au dernier jour, tous, bons et mauvais, ressusciteront. Le Sauveur ne parle que de la résurrection pour la vie éternellement heureuse.

Au lieu d'ouvrir leurs cœurs à cette grande espérance les Juifs, intraitables, se mirent à critiquer ses paroles. « Ils murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, descendu

du ciel », et, à l'exemple des Nazaréens, dont quelques-uns étaient peut-être mêlés à la foule, ils disaient : « N'est-ce pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment dit-il donc : Je suis descendu du ciel ? » Ces murmures furent assez sensibles pour que Jésus crût nécessaire de les arrêter. « Ne murmurez point les uns avec les autres, reprit-il ; » la foi doit s'élever au-dessus des considérations de la chair et du sang, mais vous vous êtes privés de l'attraction de la grâce divine, sans laquelle nul ne se convertit et ne peut devenir mon disciple : « Personne ne peut venir à moi s'il n'est pas attiré par le Père qui m'a envoyé, mais celui-là, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés par Dieu », ce qui se vérifia par la prédication de la foi chrétienne dans le monde. « Quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement, vient à moi. Non que quelqu'un ait vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu. Celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle. »

Tout le discours de Jésus a roulé sur la foi qu'il demande. C'est par la foi que l'âme profite de cette céleste nourriture, apaisant toute faim et toute soif. Dans ce qui précède Notre Seigneur a posé comme condition du salut la foi à son Incarnation : il faut croire que le Fils de Dieu est descendu du Ciel et qu'il a pris une chair humaine en laquelle il est venu à nous. Découvrant maintenant toute la profondeur du mystère enfermé dans ce pain de

vie, il demande la foi au sacrement de l'Eucharistie, qu'il établira bientôt : il faut manger sa chair et boire son sang aussi réellement qu'il les a pris l'un et l'autre : il faut croire en Jésus qui donne sa chair à manger, comme il faut croire en Jésus descendu du ciel et revêtu de cette chair. Cette nourriture divine applique à chacun de nous son Incarnation, car, par ce moyen, il ne prend pas seulement, en général, une chair humaine, il prend la chair de chacun de nous, quand chacun de nous prend la sienne.

Mais, en paraissant rentrer dans le sens matériel où les Juifs voulaient entendre l'annonce d'un pain mystérieux, le Sauveur achève de déconcerter leurs esprits. Il leur enseigne d'abord la supériorité du pain de vie sur la manne dont Moïse avait nourri leurs pères, par la comparaison de leurs effets : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts », elle ne les a pas préservés de la mort temporelle; le pain dont je vous nourrirai vous préservera de la mort éternelle : « Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui le mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » ; puis, d'un mot, le Sauveur déchire le voile : « Et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair qui sera livrée pour le salut du monde. » Etourdis par ces paroles étranges, croyant qu'il s'agissait de prendre une chair humaine, de la diviser pour s'en nourrir, d'en verser le sang et de le boire, « les Juifs se disputaient entre eux, en disant : Comment cet homme peut-il nous donner

sa chair à manger »? Loin de retirer les paroles qu'il vient de prononcer, loin d'atténuer l'interprétation littérale que les Juifs leur donnaient, Jésus confirme au contraire cette interprétation par un double serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui donc qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Enfin, Notre Seigneur va puiser au sein même de la divinité la comparaison qui montre quelle est l'intimité de cette union et cette participation de vie. Dans l'auguste Trinité, le Père, sans rien perdre de son Être infini, le communique tout entier au Fils, il est le principe de sa vie et de toutes les connaissances de son Verbe ; dans l'Eucharistie, le Fils de Dieu, tout en conservant sa divinité et son humanité sainte, les communique l'une et l'autre sans réserve à l'âme qui le reçoit : « Comme le Père qui m'a envoyé est la vie, et que je vis par mon Père, celui qui me reçoit vivra par moi. » Et Jésus conclut son discours par ces paroles : « Voilà le pain qui est descendu du ciel ; il n'est pas semblable à la manne que vos pères ont mangée dans le désert et qui ne les a pas préservés de la mort ; quiconque mange de ce pain vivra au contraire éternellement. Il dit ces choses en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm. »

La fermeté de Jésus à affirmer et à soutenir une doctrine qui choquait ses auditeurs mit le comble à leur irritation. Ce ne furent même pas les seuls Capharnaïtes qui s'en scandalisèrent. « Plusieurs de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Ce discours est bien dur (bien difficile à croire) et qui peut se persuader cela ? » Et de la manière qu'ils l'entendaient, il était en effet insupportable. Jésus sachant par une lumière surnaturelle que ses disciples murmuraient, leur dit : « Cela vous scandalise? Que sera-ce si vous voyez le Fils de l'Homme remonter au ciel où il était auparavant ? » En me voyant monter au ciel par ma propre puissance, croirez-vous à ma divinité? Vous devriez comprendre alors que celui qui a pu introduire sa chair dans le ciel pouvait aussi lui donner une vertu vivifiante; mais croirez-vous que ce corps transporté au ciel soit néanmoins donné en nourriture aux hommes ? Quant à la manière dont se ferait cette manducation, c'était chose au-dessus de leurs sens, et qu'il révélerait plus tard ; pour ce temps-là, il marqua seulement que ses paroles étaient « esprit et vie ». Vous ne vous trompiez pas absolument en niant que ma chair soit vivifiante, car elle n'a pas cette vertu par elle-même, mais par son union avec ma divinité elle devient elle-même toute vivifiante, comme ce à quoi on mêle le miel en prend la douceur : « C'est l'esprit qui vivifie ; « la chair » prise, comme vous l'entendez, dans un sens grossier et matériel, « ne sert de rien » ; les paroles que je vous ai dites sont « esprit et vie » ; il ne faut pas les entendre d'une chair simplement

humaine, ni d'une chair qui ne puisse se manger sans être morte, mais d'une chair vivante et vivifiante à cause de son union avec ma divinité. Mes paroles n'ont point trait à la vie matérielle et sensible, mais à la vie spirituelle et surnaturelle de l'âme.

Ces explications n'apaisèrent point le trouble des disciples. La vue de ces murmurateurs obstinés au scandale et prêts à tomber dans une incrédulité déclarée désola Jésus. « Il y en a parmi vous qui ne croient pas, s'écria-t-il, c'est pour cela que je vous ai dit : « Personne ne peut venir à moi, s'il ne m'est pas donné par mon Père. » Il avait dû sans doute remarquer parmi ces murmurateurs un des douze, Judas Iscariote, car dit ici l'Evangile : « Il savait depuis le commencement qui étaient ceux qui ne croiraient point, et qui était celui qui le trahirait. » Mais ce dernier appel fut rejeté : « Dès lors, plusieurs de ses disciples se retirèrent de lui, et n'allaient plus avec lui. » Cependant les apôtres lui restaient. Jésus s'adressant à eux : « Et vous, leur dit-il, allez-vous aussi me quitter ? » Pierre aimait trop son Maître pour douter de sa parole, si incompréhensible qu'elle parût. S'indignant à la seule pensée de se séparer de lui, il répondit : « Seigneur, où irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle », vous seul enseignez les moyens de l'atteindre; et il ajoute cette magnifique profession de foi : « Nous savons, et nous croyons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Si douce que cette confession fût au cœur de Jésus, elle ne suffit ni à le consoler, ni à le distraire de la pensée du

traître : « Ne vous ai-je pas élus douze, dit-il, et l'un de vous est un démon. Il voulait parler de Judas fils de Simon, de Carioth ; c'était lui, en effet, qui devait le trahir, et il était l'un des douze. »

Cette journée et la précédente marquent un moment décisif dans le ministère public du Sauveur. Jusque-là, les foules s'empressaient sur son passage, les disciples s'attachaient à lui, beaucoup saluaient en lui le grand prophète attendu, le Messie qui allait combler son peuple de biens, le puissant Roi qui devait bientôt imposer sa domination à tous les ennemis de la nation choisie. Le soir de la multiplication des pains, cet enthousiasme était à son apogée, et le Sauveur n'avait qu'un mot à dire pour être reconnu roi. Dès le lendemain, Notre Seigneur replace ses auditeurs et ses disciples inconsidérés au vrai point de vue : ce n'est pas le pain matériel c'est le pain de la vérité, celui de la foi en lui, c'est un autre pain, plus mystérieux encore, que le Messie apporte au monde. Immédiatement, l'enthousiasme est abattu, nombre de disciples se retirent, Jésus est presque abandonné.

Pendant l'année qui va suivre, la persécution s'enhardira, et c'est au souffle de la contradiction que la semence évangélique croîtra peu à peu. A la suite de ces événements, « Jésus demeurait en Galilée, car il ne voulait pas se rendre en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le mettre à mort ». Jérusalem ne le vit donc pas à la Pâque cette année-là.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE ET LA VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

La première année du ministère de Jésus.

La deuxième année du ministère de Jésus.

CARTES ET PLANS

FIN DU TOME PREMIER

Poitiers. — Imp. Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.